00100378

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

100378

TOME XI.

00-g-1

LIBRARY OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY BENGAL

A BERLIN:
Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

00100378

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

M. D'ALEMBERT.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE I.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 11 Mars, 1760.

J'AI trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me fasse un crime de la reconnoissance; mais dût-il m'en arriver des malheurs que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un sentiment plus fort que moi. Je supplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles & très-respectueux remercimens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour propre, Sire, en est si flatté, & à si juste titre, que mes éloges doivent être suspects; cependant, ma vanité mise à part, il ne me paroît pas possible d'exprimer avec plus de force & de noblesse des vérités importantes au genre

humain, & malheureuſement trop peu connues de ceux qui devroient en être les plus puiſſans défenſeurs.

Les circonſtances préſentes, & mon reſpect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puiſſions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, & pour le bien de la philoſophie, qui a ſi grand beſoin de vous, jouir bientôt de cette paix ſi déſirée ! Elle me procurera le ſeul bonheur que je ſouhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, & mon attachement inviolable. Cette proſe, Sire, ne vaut pas les vers de V. M. ; mais les ſentimens qu'elle exprime ſont ſimples & vrais comme elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, *A Paris, ce 22 Décembre, 1760.*

J'AI reſpecté, comme je le devois, les grandes & glorieuſes occupations de V. M. durant cette campagne ; & c'eſt par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnoiſſance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner ; je l'ai reçue, Sire, le 15

Août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, ſe ſouviendront auſſi long-temps que moi. L'uſage le plus digne que je puſſe faire d'un pareil préſent, ce ſeroit de l'employer, Sire, à écrire l'hiſtoire de V. M.; mais cet ouvrage eſt réſervé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puiſſé-je, Sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'aſpire, celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds reſpects, mon admiration, ma reconnoiſſance éternelle, & l'attachement inviolable avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 23 Décembre, 1762.

J'AI reſpecté, ſuivant la loi que je me ſuis toujours impoſée, les occupations de V. M. durant cette campagne; elles ont d'ailleurs été ſi brillantes, que je me ſerois fait un ſcrupule de les troubler, quelque preſſé que je fuſſe d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. A préſent, Sire, que le Maréchal Daun vient de terminer ſes glorieuſes expéditions, ce ſeroit à moi indigne à lui ſuccéder; car le ſort de V. M. eſt d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais,

Sire, puiſque la fière & redoutable maiſon d'Autriche a la modeſtie de ſe tenir pour battue, l'humble géométrie ne ſera pas plus difficile; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter Mrs de Bamberg & de Wurzbourg, c'eſt à dire de payer, & de ſe taire.

Je n'ai preſque plus d'eſpérance de revoir V. M.; je ne ſais plus quand finira cette guerre affreuſe & deſtructive; je ſais ſeulement, & toute l'Europe le ſait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne reſpire enfin après tant de malheurs; mais puiſque vos ennemis ne ſont point encore las de faire égorger & périr de miſère un ſi grand nombre d'hommes, il me ſera du moins permis, à préſent que la maiſon d'Autriche n'eſt plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux; de ſouhaiter à V. M. tous les ſuccès & toute la gloire que méritent ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſes talens & ſes travaux; de ſouhaiter ſurtout que ſa tranquillité & celle de ſes peuples ſoient bientôt aſſurées par une paix durable & glorieuſe, quand même, au grand ſcandale de la géométrie, le traité devroit être en vers.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, À Paris, ce 7 Mars, 1763.

IL m'eſt donc permis de reſpirer enfin, après tant de tourmens & d'inquiétude, & de laiſſer agir en liberté des ſentimens ſi long-temps renfermés & contraints au fond de mon ame. Il m'eſt permis de féliciter V. M. ſur ſes ſuccès & ſur ſa gloire, ſans craindre d'offenſer perſonne, ſans trouble pour le préſent, & ſans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis ſix ans les mouvemens qui l'ont agité; la joie que m'ont cauſée ſes victoires (excepté celle de Roſbach, dont V. M. elle-même m'auroit défendu de me réjouir), & l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ſes malheurs; intérêt d'autant plus grand, que je ſentois ce que ces malheurs pouvoient coûter un jour à mon pays, & que je plaignois la France, ſans oſer même le lui dire! Je ne ſais ſi nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jéſuites; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les ſeconds, & nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne*; mais enfin ma patrie reſpire, V. M. eſt tranquille & au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à perſonne. Puiſſiez-vous, Sire, jouir long-temps de

cette paix & de cette gloire ſi juſtement acquiſes! Puiſſiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre & dans la paix, grand dans la proſpérité & encore plus dans l'infortune, au deſſus de l'éloge & de la calomnie!

Avec quel empreſſement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici foiblement, & ce que mon cœur ſent bien mieux! Quelle ſatisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnoiſſance, mon profond reſpect, & mon attachement inviolable! Mais, Sire, je ſens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à eſſuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converſer de philoſophie & de littérature. J'attendrai donc ſon loiſir & ſes ordres pour aller paſſer quelque temps auprès d'elle. C'eſt-là, c'eſt dans ſes entretiens que je puiſerai les lumières néceſſaires pour étendre ces élémens de philoſophie auxquels elle a la bonté de s'intéreſſer. Ce travail exige de l'encouragement, & c'eſt auprès de vous ſeul que la philoſophie peut en trouver; car elle n'eſt pas ſi heureuſe que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ſes ennemis. Ne croyez point, Sire, qu'elle entende aſſez mal ſes intérêts pour vouloir être en guerre avec vous; & que deviendroit-elle, ſi elle perdoit un appui tel que le vôtre! La géométrie ſuivra ſon exemple; elle ſignera ſa paix comme les Autrichiens, & avec

plus de plaisir qu'eux ; elle se gardera bien surtout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus ; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, & sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'instruire & s'éclairer auprès de vous ; elle ira porter à V. M. (sans avoir à craindre le reproche de flatterie) les vœux, l'amour & le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, & qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef & leur modèle.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE V.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 29 Avril, 1763.

JE me rendrai avec empressement à Wésel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage ; & je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas, si, comme V. M. le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent* ; la philosophie, Sire, respecte qui elle doit, estime qui elle peut, & s'en tient là ; mais quand elle pousseroit la liberté plus loin, quand elle oseroit quelquefois rire en silence aux dépens des maîtres de ce monde, le

philoſophe Molière diroit à V. M. qu'il y a rois & rois, *comme fagots & fagots* ; & j'ajouterai avec plus de reſpect, & autant de vérité, que la philoſophie me paroîtroit bien peu *philoſophe*, ſi elle avoit la bêtiſe de ſe moquer d'un Roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que V. M. a déjà fait en ſix ſemaines de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, & de votre bienfaiſance avec attendriſſement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots ſur *les ſottiſes des poëtes*, que le poëte philoſophe qui vient de faire le traité de Hubertſbourg, ſoit mis par la poſtérité ſur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Verſailles. Il étoit aſſez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poëſie ; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier enſemble ; permettez-moi cependant d'avouer, que ſi dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le ſecours de la fable, ce ne ſera pas quand ils auront à parler de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 17 Septembre, 1764.

L'OUVRAGE de philoſophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de ſa part une lettre bien ſupérieure à mon ouvrage, pleine d'une philoſophie qui me remplit d'admiration, & d'une bonté qui me pénètre de reconnoiſſance. Quelle lettre, Sire ! & qu'elle eſt bien digne du héros & du ſage qui l'a écrite, ſi on en excepte ce qu'elle renferme de trop flatteur pour moi ! elle mériteroit d'être ſignée d'autant de noms de philoſophes, que les archiducs autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom ſeul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée & du Portique, & vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

Je me félicite, Sire, de penſer comme V. M. ſur la vanité & la futilité de la métaphyſique ; un vrai philoſophe, ce me ſemble, ne doit traiter de cette ſcience que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre ; principalement ſur ces grandes queſtions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraiſemblablement ſi peu, par la raiſon même qu'elles nous tourmentent ſi fort en pure perte.

Il n'en eſt pas ainſi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en eſt plus terre à terre ; c'eſt une eſpèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous conſoler & nous amuſer dans les ténèbres. Les queſtions que V. M. a la bonté de me faire ſur l'emploi de l'analyſe & de la métaphyſique dans cette ſcience demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle déſire ; j'ai déjà jeté ſur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plutôt qu'il me ſera poſſible, ſi elles ne me paroiſſent pas trop peu dignes de lui être préſentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer quoique indigne, & avec qui je n'ai rien de commun que de n'oſer manger des fèves (à la vérité par de meilleures raiſons que lui), ce Pythagore auroit tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ſes écrits Numa, Alexandre, & Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapſodies vivront plus long-temps que les journaux immortels de ſes campagnes ; j'ai lu, je ne ſais en quel endroit, que Céſar annonçoit la même choſe à un philoſophe de ſon temps, dont il n'eſt rien venu juſqu'à nous, tandis que les commentaires de Céſar, reſpectés par dix-huit ſiècles, ſont encore lus & admirés de nos jours.

Il eſt étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philoſophes, mépriſés ou perſécutés chez eux, ne cherchent pas d'aſile auprès d'un prince fait pour les conſoler, pour les protéger, & pour les in-

ſtrüire. V. M. en demande la raiſon ; c'eſt que dans le pays que ces philoſophes habitent, le climat conſole de la ſorbonne, & le phyſique du moral ; c'eſt que ces philoſophes ont une ſanté foible & des amis ; c'eſt qu'ils penſent pour leur patrie comme la femme du *médecin malgré lui*, qui aime ſon mari quoiqu'elle en ſoit battue, & qui répond aſſez ſottement à ceux qui veulent la ſéparer de lui : *je veux qu'il me batte.*

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer ſur ma ſanté. Elle ſe rétablit peu à peu & j'eſpère qu'elle ſe conſervera par un régime exact, le ſeul remède auquel j'aye confiance. Toutes les recettes dont j'ai uſé d'ailleurs, quoique réputées *ſtomachiques* ou *ſtomachales* (car leur nom n'eſt pas plus aſſuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien ; mon eſtomac eſt de la nature des pédans, il ſe révolte contre tout ce qui lui eſt nouveau, médicamens & nourriture. Si j'avois néanmoins le malheur de ne pouvoir me paſſer de remèdes, j'eſſayerois des eaux minérales que V. M. me conſeille ; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire ſe pourra ; je la regarde comme la ſœur preſque jumelle de la métaphyſique par ſon incertitude ; & il me ſemble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

V. M. me permettra-t-elle de profiter de cette occaſion pour lui offrir mes vœux ſincères à l'oc-

casion du mariage prochain de Monseigneur le Prince de Prusse ?

D'une tige en héros féconde
Puissent naître à jamais des fils & des neveux
Qui fassent le bonheur du monde !

Ces fils & ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à suivre.

Si V. M., qui ne veut point de ministre pour son professeur de belles lettres, avoit moins de répugnance pour la messe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la messe (supposé qu'il la dise) que pour son plaisir, & qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien possible de sa capacité, de son caractère, & de ses mœurs. En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui proposerai la place, avec les avantages considérables qui y sont attachés, & je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux si le succès répond à mon zèle ! Je suis, &c.

LETTRE VII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 Novembre, 1764,
Anniverſaire de la Bataille de Torgau.

SIRE,

J'AI lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, l'ouvrage ſur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis ; j'y ai trouvé cet eſprit de juſteſſe & de lumière qui caractériſe ſes écrits comme ſa converſation. Il me ſemble néanmoins que V. M. pourroit modifier à quelques égards la ſupériorité qu'elle donne à Bayle & à Gaſſendi ſur Deſcartes & ſur Leibnitz ; je penſe bien comme elle qu'on ne rend pas aſſez de juſtice à Gaſſendi, qui étoit un eſprit très-éclairé, très-cultivé & très-ſage ; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *ſans reſtriction* à Deſcartes & à Leibnitz ; parce que ni Gaſſendi ni Bayle n'ont fait dans les ſciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractériſent *l'homme de génie* ; au lieu que Deſcartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, & Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a ſans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raiſonné que Bayle & Gaſſendi, en les enviſageant ſeulement comme métaphyſiciens ; & en cela je ſuis abſolument de ſon avis : les deux premiers étoient des eſprits créateurs,

les deux autres des esprits *excellens*; mais il n'est pas facile, ce me semble, de régler le rang entre ces deux espèces d'esprits; & je craindrois d'ailleurs que V. M. ne s'attirât de nouveau la France & l'Allemagne sur les bras, si elle paroissoit trop rabaisser les héros de ces deux nations en philosophie. A l'égard de Malebranche, je l'abandonne à V. M.; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle & à Gassendi comme philosophe; il me semble même que c'étoit moins un grand philosophe qu'un excellent écrivain en philosophie. Il a bien démêlé les erreurs ordinaires des sens & de l'imagination, mais il y en a substitué d'autres; je n'ai jamais vu en lui qu'un assez bon *démolisseur*, mais un mauvais architecte.

J'abandonne aussi à V. M. les avocats, les prédicateurs, & tout ce qui leur ressemble; le bavardage du barreau me paroît insupportable, & les déclamations de la chaire bien ridicules.

V. M. sera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclaircissemens qu'elle m'a demandés, & que je compte avoir l'honneur de lui envoyer incessamment. J'ai fait mon possible pour répondre à ses désirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne sera pas sa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'est pas la première fois qu'il est question du satellite de Vénus, dont V. M. me fait l'honneur de me parler; & surement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645 un mathématicien Napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé

quatre

quatre fois ce ſatellite. En 1672 & en 1686 Caſſini aſſura auſſi l'avoir vu; Mr Short, de la ſociété royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs aſtronomes ont cru l'appercevoir: d'autres ont aſſuré en même temps qu'ils n'y voyoient rien; V. M. a ignoré cette découverte ou cette viſion, parce qu'elle avoit alors affaire à d'autres ſatellites & à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiſer en mon nom cette nouvelle planète; je ne ſuis ni aſſez grand pour être au ciel le ſatellite de Vénus, ni aſſez bien portant pour l'être ſur la terre; & je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque ſatellite à Mars, je ſais bien quel nom je lui deſtine, celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un ſatellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtiſan nous fournira des noms de reſte; mais ce Dieu a déjà trop de ſatellites en terre, pour ſe ſoucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avoit dit tant de bien, aime mieux reſter dans je ne ſais quel village, que d'aller enſeigner l'éloquence à des hérétiques. Mr l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui pour y ſuppléer par un autre ſujet, & pour répondre aux déſirs de V. M.; il ne veut envoyer qu'un maître excellent, & digne de la

place importante que V. M. lui destine : s'il n'étoit question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasseroit pas ; mais V. M. ne veut pas & ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer ; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer : ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques mots substitués à d'autres, & à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me semble, rendront l'ouvrage plus serré, sans lui rien ôter de sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque partout les pensées & les expressions ; je n'ai peut-être été que trop sacrilége en touchant au reste.

V. M. me compare aux rois de Perse, qui cherchent pour se faire valoir à se dérober aux regards humains ; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce sujet ; mais je l'assurerai avec la sincérité qu'elle me connoît, que si les princes ressembloient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir & d'approcher, la philosophie entendroit bien mal ses intérêts en se cachant.

Je suis avec l'admiration, la reconnoissance, l'attachement inviolable, & le profond respect qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE VIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Mars, 1765.

Mr Helvétius doit partir inceſſamment pour aller mettre aux pieds de V. M. ſon admiration & ſon profond reſpect ; c'eſt un hommage, Sire, que tous les philoſophes vous doivent, & qu'un philoſophe comme lui eſt bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'oſe eſpérer que V. M., en connoiſſant ſa perſonne, ajoutera encore à l'idée avantageuſe qu'elle avoit déjà de ſes talens & de ſes vertus ; l'accueil qu'il recevra d'elle le conſolera des perſécutions que lui ont ſuſcitées des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, & qui ont trouvé plus court & plus facile de brûler ſon livre que d'y répondre.

Je ne ſuis pas, Sire, dans le cas de dire à Mr Helvétius ce qu'Ovide diſoit à ſes vers : *Vous irez ſans moi, & je ne vous porte point envie* ; car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté ; mais ma ſanté long-temps dérangée, & encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, & je me plains d'elle avec plus de raiſon, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne *ſe plaint de ſa gran-*

deur qui l'empêche de paſſer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui eſt la plus fâcheuſe diète à laquelle il m'ait condamné ; je ſuis dans une eſpèce de purgatoire ; mais le purgatoire, à ce que dit la ſorbonne, ne doit pas être éternel, & il faudra bien que le mien finiſſe.

On m'aſſure que V. M. ſe porte bien, qu'elle fait des choſes admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente ; c'eſt là ma ſeule conſolation ; après le bonheur de voir V. M., celui que je déſire le plus eſt de pouvoir mériter ſon ſuffrage & ſon eſtime.

Je ne connois de Mr Lambert qu'un ſeul ouvrage, qui eſt bon, mais qui ne me paroît comparable à aucun de ceux de Mr Euler ; & ſi ce dernier eſt à genoux devant Mr Lambert, comme V. M. me fait l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de Mr Euler ce qu'on a dit de la Fontaine, *qu'il fut aſſez bête pour croire qu'Eſope & Phèdre avoient plus d'eſprit que lui.* Ce n'eſt pas que je prétende rien ôter au mérite de Mr Lambert, qui doit être très-réel, puiſque toute l'académie en juge ainſi ; mais il y a dans les ſciences plus d'une place honorable, comme il y a, ſi on en croit l'évangile, *pluſieurs demeures dans la maiſon du père céleſte* ; & Mr Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On aſſure d'ailleurs qu'il a fait pluſieurs excellens ouvrages qui ne me ſont point parvenus. Je le trouverois encore aſſez bien partagé, quand il ſeroit à Mr Euler (pour

parler mathématiquement) en même proportion que Descartes & Newton sont à Bayle, suivant V. M., ou que Bayle est à Descartes & Newton, selon un géomètre de votre connoissance, ou, pour employer une comparaison qui ne souffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle & Gustave-Adolphe sont à un monarque que je n'ose nommer.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. Mr Thiebault, le professeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, & qui doit actuellement avoir reçu ses ordres. Elle aura surement lieu d'en être contente à tous égards. Je souhaiterois qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, & dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'étoit pas trop aisée à dire. C'est une histoire philosophique du désastre que vient d'éprouver en France la vénérable société de Jésus. J'aurois écrit avec plus d'intérêt & de satisfaction l'histoire de V. M.; ses victoires, ses lois, ses ouvrages, sont un objet un peu plus digne de la postérité que l'émigration d'une horde de fanatiques, expulsés par d'autres; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'est aux Dieux seuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je suis avec le plus profond respect, & avec des sentimens encore plus chers à mon cœur, &c.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 Mars, 1765.

JE vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoïdes & des humeurs goutteuſes m'ont empêché de vous répondre plutôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage ſur les hautes ſciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné deſcendre des régions éthérées pour vous rabaiſſer juſqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuſcrit mon guid'âne, & je me rengorge de comprendre quelque choſe aux myſtères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous ſuis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'appercevoir que c'eſt un garçon ſage, & qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ſes talens. Je vous envoie en même temps les règlemens de mon académie. Comme le plan en eſt nouveau, je vous prie de m'en dire votre ſentiment avec ſincérité.

Nous attendons ici Mr Helvétius: ſelon ſon livre le plus beau jour de notre connoiſſance ſera le premier; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que ſon ouvrage, qui, quoique rempli d'eſprit, ne m'a ni perſuadé ni convaincu. A propos de l'hiſtoire de vos jéſuites, dont je vous remercie d'avance, le Pape

a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur inſtitut; auſſitôt j'en ai fait défendre l'inſinuation dans mes Etats. O que Calvin me voudroit de bien, s'il pouvoit être informé de cette anecdote! Mais ce n'eſt pas pour l'amour de Calvin, c'eſt pour ne point autoriſer encore plus dans le pays une vermine malfaiſante, qui tôt ou tard ſubira le ſort qu'elle a eu en France & en Portugal.

Je vis à préſent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuſe à corriger des vers que j'ai faits dans des temps de troubles; mais meſurer des ſyllables & clouer une rime au bout, eſt une bien futile occupation en comparaiſon de celles de certains grands génies, qui meſurent la vaſte étendue de l'eſpace. Que voulez-vous? Je vous dirai comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. Je ſuis vieux, j'ai des infirmités, & les vers me font plaiſir. Ma philoſophie me dit qu'il y a tant de déſagrémens dans le monde & ſi peu de plaiſirs, qu'il faut ſaiſir ces derniers où on les trouve; le grand point eſt d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées; mais on ne l'eſt guère quand l'eſtomac digère mal.

Je vous plains ſincèrement de ſouffrir & de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je ſoupçonne qu'il y a quelque opilation dans les viſcères du bas-ventre, & j'opine pour les eaux minérales & apéritives. L'eſtomac eſt dans le cas des philoſophes, on l'accuſe ſouvent de la faute des autres. Il faut que vous faſſiez examiner

vos urines, & que vous vous tâtiez ſous les côtes, pour vous aſſurer que le foie eſt en bon état; il faut que les médecins obſervent ſi le fiel & la bile font leur devoir, en concourant à la digeſtion. Il faut que ſur les ſymptômes ils s'aſſurent ſi votre méſentère eſt en bon état, ou ſi le ſang eſt trop épaiſſi; car tous ces détails ſont néceſſaires pour fonder la méthode ſelon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, & ne vous en déſaccoutumez pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous ſeul qui ſouteniez en ce moment la gloire de votre patrie; & comme vous aimez cette ingrate, conſervez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre de Voltaire? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre ſon Dictionnaire philoſophique qu'on imprime en Hollande, mais nous ſavons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monſtre dans le Gevaudan. Vous verrez que c'eſt le Marquis avec ſa capote, qu'on aura pris un monſtre. On dit qu'il dévore des enfans, & qu'il eſt fort leſte à ſauter de branche en branche; cela ne lui reſſemble pas; ſi le monſtre dormoit, ce ne pourroit être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a paſſé vingt ans en Sibérie; par tout ce qu'il en a conté, il n'a donné envie à perſonne d'y aller, & je crois que vous n'avez pas mal calculé en refuſant de vous approcher de ce voiſinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre

ſanté ; perſonne n'y prend plus de part que moi. Sur ce, &c.

LETTRE X.

DU ROI.

Le 20 Août, 1765.

J'AI été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire eſſuyer, & l'injuſtice avec laquelle on vous a privé d'une penſion qui vous revenoit de droit. Je me ſuis flatté que vous ſeriez aſſez ſenſible à cet affront pour ne pas vous expoſer à en ſouffrir d'autres. Nous autres militaires, ne ſommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde eſt ſans doute un préjugé ; mais il eſt établi, & c'eſt par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirois bien davantage, ſi je croyois vous perſuader ; toutes mes raiſons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti eſt pris & que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raiſons me paroiſſent auſſi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entoure à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter ſi ſans ſavoir *k k* plus *b*, on peut ne pas déraiſonner.

Voici donc ce que je vous répondrois, ſi cette ſcène ſe paſſoit en converſation : que depuis long-temps les climats ſont conſidérés comme aſſez ſem-

blables, ſi on en excepte la ligne & le pôle; que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui ſe diſtinguent à la vérité par un air mal-ſain, comme Mantoue, Peſt en Hongrie, Oſtende en Flandre; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais paſſé pour mal-ſain; il eſt même ſi favorable aux François, que pluſieurs réfugiés de cette nation ſont morts après avoir paſſé quatre vingt dix ans, de ſorte que le climat peut ſervir d'excuſe honnête, mais non pas de raiſon. Votre ſecond argument a quelque choſe de plus plauſible; il eſt dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, & je ne puis pas vous garantir le contraire; mais qui vous dit que je ne ſaurois mettre votre fortune à l'abri des caprices de la poſtérité? Cela ſe peut, & cela eſt très-faiſable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieuſe, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choſes. Vous me demandez mon ſentiment ſur votre hiſtoire des jéſuites. Je vous avoue qu'il y reſte quelque choſe à déſirer. Je m'attendois à voir en abrégé l'hiſtoire de l'établiſſement de cet ordre, & ſurtout les règles de leur inſtitut; je croyois y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a préſidé à ſon établiſſement & à ſon extinction, les noms des plus célèbres de leur corps, comment la doctrine du régicide a pris naiſſance chez eux, les meurtres ſacrés

dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les janſéniſtes, leur conduite en Portugal, & enfin ce qui a donné lieu à leur banniſſement de France. Le plan que vous vous êtes propoſé eſt différent de celui-ci. Vous avez heurté les jéſuites & les janſéniſtes en même temps; ils ont crié & ils ont cru devoir intéreſſer le trône dans cette querelle. Le miniſtère peut avoir de l'humeur de ce que vous avez découvert ſes vues cachées; car Mr de Choiſeul ayant eu la hardieſſe d'attaquer les jéſuites & de les chaſſer de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occaſion, pour détruire les autres *cuculati*; mais peut-être s'en cache t-il & ne veut-il pas qu'on avertiſſe la milice tonſurée de l'étendue de ſes vues. Voilà ce que je penſe ſur toute cette affaire.

Je ſuis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour, & il ſe peut bien que je raiſonne en l'air ſur les vues de vos miniſtres, que je ne connois ni ne veux connoître. Je ſuis a préſent diſciple de Thalès & de Buffon; dans le bain je conſidère l'eau comme le principe de toutes choſes, & ſi l'eau m'a fait mal penſer, prenez-vous-en à cet élément; celle de la Seine eſt ſi mauvaiſe, que vous devriez la prendre en averſion; beaucoup de médecins la croient très-malfaiſante pour l'eſtomac, au lieu que notre eau de Berlin eſt très-pure & bienfaiſante. Je n'en dirai pas davantage, & je me contente, en vous aſſurant de mon eſtime, de prier Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde,

LETTRE XI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 28 Octobre, 1765.

TANDIS que V. M. se plongeait dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avait mis un pied dans la barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchais sans regret au terme des maux de la vie, & j'avais déjà prié M. Watelet d'assurer V. M. que je mourais plein de reconnaissance, de respect & d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne voulait pas encore de moi; je ne sais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait; mais je me traîne encore, ce me semble, à une assez petite distance du rivage dont il me repousse; ma santé est plus languissante que jamais; j'ai des maux de tête presque continuels; & le sommeil qui m'avait quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la tristesse que mon état me cause, se joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien persuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'assurant que l'affaiblissement

de ma ſanté & de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, eſt la ſeule cauſe qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je ſuis né. J'ajoute que ſi quelque choſe pouvait me dédommager de ce que je perds en reſtant en France, du bonheur & de la paix dont je jouirais auprès de V. M., c'eſt l'intérêt que mes amis & le public même m'ont marqué, lorſque j'étais entre la vie & la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'eſtime des honnêtes gens ne tenait pas à une miſérable penſion qu'on continue à me refuſer, & à laquelle je ne penſe plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V. M. a porté de mon ouvrage ſur les jéſuites, qu'elle y aurait déſiré plus de détails; mais des différens détails où j'aurais pu entrer à ce ſujet, quelques-uns, ce me ſemble, ſont aſſez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur inſtitut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auraient été dangereux à développer, par exemple, les reſſorts ſecrets qui ont accéléré la deſtruction de cette ſociété dangereuſe. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre ſur les détails de la première eſpèce, & j'ai été forcé de paſſer légèrement ſur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., ſavent entendre à demi-mot. Il m'a paru plus utile, ſurtout pour le bien de la France, de faire ce que perſonne n'avait encore oſé, de rendre également odieux & ridicules les deux partis, & ſurtout les janſéniſtes, que la deſtruction des jéſuites avait déjà rendus inſolens, & qu'elle

rendrait dangereux, si la raison ne se pressait de les remettre à leur place.

On m'assure que V. M. se porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réussi, & que tandis qu'elle croyait ne philosopher qu'avec Thalès, Hippocrate était de la conversation pour le bien de vos sujets. Le rétablissement de votre santé, Sire, me console du dépérissement de la mienne ; un héros, un Roi philosophe est bien plus nécessaire au monde que moi ; puisse-t-il au moins m'être permis par ma frêle & languissante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois, que ses vertus, ses grandes actions & ses bienfaits ont gravés dans mon cœur, & qui ne finiront qu'avec ma vie !

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XII.

DU ROI.

Le 23 Novembre, 1765.

JE vois par votre lettre que votre esprit est aussi malade que votre corps ; ce qui cause une double souffrance. Je ne me mêle de guérir ni l'un ni l'autre, parce que les géomètres ont un tempérament à eux, & une façon de penser bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avois à parler à quelque lit-

térateur, je lui dirois qu'en aucun pays les penſions n'ont décidé du mérite; qu'Ovide, tout exilé qu'il étoit, balance à préſent & ſurpaſſe en réputation le tyran qui l'opprima; que ſi les richeſſes donnoient des talens, perſonne n'en auroit plus que C. P. & leurs ſemblables; & qu'ainſi ce littérateur feroit bien de croire que le mérite, le talent, & la réputation qui les ſuit, tiennent à l'homme & non aux décorations. Mon littérateur ſe conſoleroit, il ſe feroit admirer comme auparavant, & il ſeroit heureux. Ce raiſonnement n'étant pas ſoutenu de *k k* plus *b*, ne peut ſe préſenter en cet état vis-à-vis des hautes ſciences; toutefois il eſt fondé ſur un calcul très-juſte, ſur un parallèle des dons de la nature & de ceux de la fortune, ſur une idée nette de ce qui doit attirer l'eſtime des hommes & de ce qui la mérite le plus, ſur une comparaiſon qui doit conſoler un grand homme de l'injuſtice qu'il ſouffre en ſe rappelant que d'autres grands hommes ont été encore plus infortunés. J'avoue que j'aurois dû citer préférablement à Ovide, Galilée & Socrate; mais comme il n'eſt queſtion que de jéſuites & non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les ſculpteurs d'orner d'images vos autels, & qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé.

Si j'avois à traiter ce ſujet avec quelque militaire, je lui dirois : Souvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paroître

plus de courage, que lorſque proſcrit & abordé ſur les rivages africains, il répondit à un officier du préteur qui lui faiſoit dire de ſe retirer: Dis-lui que tu as vu Cajus Marius aſſis ſur les ruines de Carthage. C'eſt dans le malheur qu'il faut du courage.—J'endoctrinerois mon militaire de toute la morale ſtoïque; mais qu'eſt-ce que la morale? La mode malheureuſement en eſt paſſée. Notre ſiècle a la rage des courbes, & tous ces calculs ingénieuſement imaginés ne valent pas à mon ſens des principes de conduite qui répriment les paſſions effrénées, & par leſquels les hommes peuvent jouir du foible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirois point ſur cet article, ſi je voulois répéter ce qu'on a dit: toutefois je ſuis perſuadé que vous prendrez votre parti ſur ce qui vient de vous arriver, & que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de ſoupçonner qu'ils vous tuent par leurs perſécutions. Je ſerai charmé de vous revoir en quelque occaſion que ce ſoit, & j'eſpère que le temps, ce grand maître, paſſera ſon éponge ſur le paſſé, & vous fera recouvrer votre ſanté, votre gaieté, & votre repos. Sur ce, &c.

LETTRE XIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 19 Mai, 1766.

JE ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que Mr de la Grange a reçu ſes offres avec autant de reſpect que de reconnoiſſance; qu'il ſe tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, & d'être à portée de les mériter encore davantage par ſes travaux; qu'il a demandé au Roi de Sardaigne ſon ſouverain la permiſſion d'accepter ces offres; que le Roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner inceſſamment ſa réponſe, & a bien voulu lui faire eſpérer que ſa demande ne ſeroit point rejetée. Je crois donc, Sire, que Mr de la Grange ne tardera pas à venir remplacer Mr Euler; & j'oſe aſſurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens & le travail, & que d'ailleurs par ſon caractère & ſa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre diviſion ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraîment rare, & auſſi eſtimable par ſes ſentimens que par ſon génie ſupérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réuſſir dans cette né-

gociation, & procurer à V. M. & à ſon académie un ſi excellent ſujet. Cet événement répand dans mon ame une ſatisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, & je ſuis ſûr que mon eſtomac s'en reſſentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une choſe agréable à V. M., honorable pour ſes Etats, avantageuſe pour ſon académie, & d'avoir par-là donné à V. M. de nouvelles marques des ſentimens de reconnoiſſance, d'attachement inviolable, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 26 Mai, 1766.

TOUTES les lettres que je reçois de Mr de la Grange m'aſſurent de la ferme réſolution où il eſt de profiter des offres également honorables & avantageuſes que V. M. veut bien lui faire. S'il n'eſt pas encore parti de Turin pour ſe rendre auprès de V. M., ce n'eſt ni ſa faute ni la mienne ; c'eſt celle des miniſtres du Roi de Sardaigne, qui n'oſant pas lui refuſer abſolument ſon congé, cherchent à le lui différer, dans l'eſpérance qu'il changera d'avis ;

mais il me mande que ſon parti eſt pris & inébranlable. Je ne doute point que ſi V. M. juge à propos de faire demander au Roi de Sardaigne même le congé de Mr de la Grange, il ne l'obtienne ſur le champ, & ne ſe mette inceſſamment en route ; en ce cas V.M. voudroit bien donner ſes ordres pour les frais de ſon voyage. Il eſt bien ſingulier que Mr Euler, comblé de biens par V. M., lui & ſa famille, ait obtenu ſon congé ſi aiſément après 26 ans de ſéjour, & que Mr de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'aſſurer la fortune dans ſon pays, ſoit obligé de ſolliciter comme une grâce la permiſſion d'aller jouir ailleurs de la juſtice qu'un grand Roi lui rend.

V. M. déſire un aſtronome ; je crois que Mr de Caſtillon y ſeroit très-propre, d'autant qu'il pourroit former Mr ſon fils au même travail, & le mettre en état de lui ſuccéder, ſi le cas l'exigeoit. Mais il ſeroit néceſſaire que V. M. donnât ſes ordres pour remettre l'obſervatoire en état ; car il en avoit grand beſoin, au moins quand je l'ai vu il y a environ trois ans. Mais je m'apperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parois faire le rôle de Préſident de l'académie, qui n'en ſauroit avoir de plus digne & de plus éclairé que ſon protecteur même, & qui n'a beſoin, pour obtenir ce qui eſt juſte, que de le propoſer à ce grand Roi.

Mſgr le Prince de Bronſwic eſt ici, eſtimé, aimé & recherché de tout le monde. Il a été aux académies ; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en ſa

présence à l'académie des sciences; il fut hier à l'académie françoise, & je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empresse tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, & de l'assurer de mon respectueux attachement pour son auguste maison, & pour un oncle plus auguste encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

P. S. J'aurois une grâce, Sire, à demander à V. M., ce seroit de permettre que Mr de la Grange passât par Paris pour aller à Berlin; il est vrai que son voyage en seroit un peu plus long; mais indépendamment du plaisir que j'aurois à le voir, je pourrois le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, & qu'il remplira certainement avec succès.

LETTRE XV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 11 Juillet, 1766.

MR de la Grange a dû écrire il y a déjà quelque temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde reconnoissance, & la disposition où il est d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du Roi de Sardaigne soit si lente à venir ; mais la cour de Turin, V. M. le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serois cependant d'autant plus charmé de voir Mr de la Grange à Berlin, qu'il y remplaceroit très-bien Mr Euler, & qu'il seroit beaucoup plus utile à l'académie que moi. Ce n'est point fausse modestie, c'est la pure vérité qui me fait parler ainsi ; Mr de la Grange est jeune, & je suis presque vieux ; son ardeur est naissante, & la mienne décline ; il se lève enfin, & je suis prêt à me coucher.

On dit que V. M. désire aussi un astronome. Si elle n'en a besoin que d'un, & qu'elle n'ait pas d'autre vues sur Mr de Castillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'astronomie & de l'optique. Il me semble au reste que l'observatoire de l'académie auroit besoin de réparations & d'améliorations, du moins s'il est encore en l'état où je l'ai vu il y a trois

ans. Quoi qu'il en ſoit, j'attends les ordres ultérieurs de V. M. au ſujet de l'aſtronome, ſi elle en a quelques-uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend juſtice à mon zèle, & au déſir que j'ai d'être utile à l'académie. C'eſt pour cette raiſon que je propoſe Mr de Caſtillon. Mſgr le Prince héréditaire de Bronswic eſt parti avec l'eſtime générale & l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître : je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu ; il en étoit aſſurément bien digne. Nous avons ici un Prince de Deux-ponts, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'eſt tant diſtinguée dans la dernière guerre, & qui diſpute cet honneur aux Suédois.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique imprimé à *Berne* (ce lieu d'impreſſion eſt bien choiſi, & me rappelle une chanſon qui commençoit ainſi, *Bernons Bernis, puiſqu'il nous berne*). Cet ouvrage eſt très-édifiant, & la préface ſurtout bien digne d'être lue ; elle me paroît de main de maître, & quel que ſoit l'auteur, il mérite bien des remercimens de la part de la raiſon.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec tous les ſentimens de reconnoiſſance & d'attachement inviolable que je conſerverai juſqu'au tombeau, &c.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de Mr Bitaubé, qui me paroît pénétré de recon-

noiſſance des bontés de V. M., & bien réſolu de faire tous ſes efforts pour les mériter de plus en plus.

LETTRE XVI.

DU ROI.

26 Juillet, 1766.

LE Sr de la Grange doit arriver à Berlin; il a obtenu le congé qu'il ſollicitoit, & je dois à vos ſoins & à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ſes deux yeux; ce qui plaira ſurtout fort à la claſſe des anatomiſtes. La modeſtie avec laquelle vous vous comparez au Sr de la Grange, élève vôtre mérite au lieu de le rabaiſſer, & ne me fera pas prendre le change ſur ma façon de penſer & ſur l'eſtime que j'ai pour vous. Notre académie eſt aſſez fournie à préſent de ſujets. Nous avons le Sr Caſtillon & ſon fils qui obſervent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à ſon obſervatoire. Mr Euler, qui aime à la folie la grande & la petite ourſe, s'eſt approché du nord pour les obſerver plus à ſon aiſe. Un vaiſſeau qui portoit ſes *x*, *z*, & ſon *k k* a fait naufrage; tout a été perdu, & c'eſt dommage, parce qu'il y

auroit eu de quoi remplir ſix volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, & l'Europe ſera vraiſemblablement privée de l'agréable amuſement que cette lecture lui auroit donné. Tandis que Mr Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le ſud ; il trouve que la nation françoiſe eſt la plus civile & la plus galante de l'Europe ; & pour vous parler en votre ſtyle, ce Prince trouve que votre politeſſe redouble pour les étrangers en raiſon inverſe du quarré des maux qu'on vous a faits.

Vous me parlez d'un abrégé chronologique de l'hiſtoire de l'Egliſe, que je ne connois point. Je lis rarement des préfaces ; cependant j'ai ouï dire que l'auteur de celle-là étoit auſſi effronté qu'inſolent, qu'il a eu l'impertinence de prouver par un factum que Jean le Blanc n'étoit que Jean Farine.

On dit qu'on eſt toujours en train de brûler les livres en France. C'eſt une reſſource en cas de grand hiver ; ſi le bois manque, les livres ne manqueront pas, pourvu qu'on ne brûle que l'écriture & non les auteurs ; ce qui deviendroit trop ſérieux, & je me mettrois de mauvaiſe humeur, ſi l'on dreſſoit des bûchers pour de certains philoſophes auxquels je m'intéreſſerai toujours. Sur ce, &c.

LETTRE XVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 12 Séptembre, 1766.

Mr de la Grange eſt arrivé ici le 2 de ce mois, ſuivant la permiſſion que V. M. lui a donnée de paſſer par Paris; je l'ai vu tous les jours, & je l'ai trouvé plein de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien empreſſé de répondre aux juſtes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non ſeulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe poſſède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philoſophe, dans tous les ſens poſſibles de ce mot, ſupérieur aux préjugés & aux ſuperſtitions des hommes, ſans ambition, ſans intrigue, n'aimant que le travail & la paix, du caractère le plus doux & le plus ſociable. Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qu'il lui ſera ſurement facile d'obtenir. Mr Euler étoit directeur de la claſſe de mathématique; il paroîtroit aſſez naturel que Mr de la Grange ſuccédât à cette place, puiſque V. M. l'appelle pour remplacer Mr Euler, qu'il eſt certainement bien en état de remplacer. Cependant, ſi V. M. a d'autres vues par rapport à cette place de directeur, Mr de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M.

veut bien lui donner, n'insistera point sur cet objet; il prie seulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant son arriveé, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, & qui est pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que Mr de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par essuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des sciences & des lettres que V. M. protége, de ne pas laisser le plus petit sujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, & qui voudroient bien qu'elles ne trouvassent pas dans les Etats d'un grand Roi l'honneur & l'asile qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que Mr de la Grange sera à Berlin vers le 15 d'Octobre; son arrivée ne sera point retardée par un voyage très-court que des raisons d'amitié vraiment respectables l'obligent à faire à Londres, parce que Mr de la Grange prendra le temps de ce voyage sur celui qu'il me destinoit, & que V. M. lui avoit permis de me donner; & parce que d'ailleurs le trajet de Londres à Berlin par mer sera beaucoup plus court, moins embarrassant & moins dispendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, & l'ignorance de la langue auroient rendu long & difficile.

Mr de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent sujet dont il croit que V. M. pourroit faire aisément l'acquisition pour son service militaire, & même, comme par surcroît, pour son académie. Il

ſe nomme Mr le Chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition & de beaucoup de mérite, ſurtout dans la partie de l'artillerie & du génie ; Mr de la Grange eſt perſuadé qu'il ſeroit propre à former en ce genre une excellente école. Il eſt actuellement ſur mer, employé dans la marine du Roi de Sardaigne, où il eſt peu ſatisfait de ſon traitement ; il ſera de retour au mois de Novembre ; V. M. pourroit s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers piémontois qui ſont à ſon ſervice ; car Mr de la Grange ne voudroit pas lui écrire directement pour cet objet, par des raiſons que V. M. comprendra facilement ; mais il me paroît perſuadé que V. M. feroit en Mr de Foncenex une excellente acquiſition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter, d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement & de mon zèle, en procurant à ſon académie un ſujet qui y ſera bien plus utile que moi, & qui eſt deſtiné à lui faire le plus grand honneur par ſes travaux & ſes talens. Mon peu de ſanté a preſque éteint le peu d'ardeur & de génie que la nature m'avoit donné, & il faut que je ſonge à faire retraite ; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce ſont les ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, d'attachement inviolable & de profond reſpect, avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Septembre, 1766.

CE sera Mr de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre ; j'ai tout lieu de croire, par la connoissance que j'ai de son heureux génie, de son ardeur pour le travail, & de la douceur de son caractère, que V. M. me saura quelque gré d'avoir procuré à son académie un savant de son mérite ; je ne crains point d'assurer, que sa réputation, déjà très-grande, ira toujours croissant, & que les sciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état aussi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre sous la protection de V. M. ce digne & respectable philosophe ; je n'ai de regret que de ne pouvoir l'accompagner ; mais, Sire, une santé très-foible, & qui a besoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être se raffermira-t-elle, & je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laissera pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens de respect & de reconnoissance que je conserverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part il y a peu de jours d'un vrai jugement de Salomon rendu par V. M. ; c'est la puni-

tion à laquelle elle dit qu'elle auroit condamné les malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une procession, & pour avoir chanté des chansons. V. M. auroit avec justice trop mauvaise opinion de la nation françoise, si je ne l'assurois pas que ce jugement aussi atroce qu'absurde a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité & le sens commun. La philosophie, Sire, a grand besoin de la protection, aussi éclairée que puissante, que V. M. lui accorde ; l'acharnement contre elle est plus grand que jamais de la part des prêtres & des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils se font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les sages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, sont encore, s'il est possible, plus abrutis que le clergé par l'esprit intolérant & persécuteur qui les domine. Ce ne sont ni des magistrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques jansénistes, qui nous feroient gémir, s'ils le pouvoient, sous le despotisme des absurdités théologiques, & dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la superstition & l'oppression. Je crois, Sire, que le seul parti à prendre pour un philosophe que sa situation empêche de s'expatrier, est de céder en partie & de résister en partie à cet abominable torrent ; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire toute entière ; ce quart sera toujours dit, & fructifiera sans nuire à l'auteur ; dans

des temps plus heureux les trois autres quarts feront dits à leur tour, ou fucceffivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de parlemens ni de prêtres, ou fi les parlemens deviennent juftes, & les prêtres fages.

Cette lettre, Sire, fera remife à V. M. affez long-temps après fa date, parce que Mr de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me fuis privé à regret de quelques jours qu'il me deftinoit encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point fon arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin fera beaucoup plus courte & moins embarraffante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je fuis avec le plus profond refpect, &c.

LETTRE XIX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 21 Novembre, 1766.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire m'a comblé de la plus vive fatisfaction; je vois que V. M. n'a pas été mécontente des converfations qu'elle a eues avec Mr de la Grange, & qu'elle a trouvé que ce grand géomètre étoit encore, comme j'avois eu l'honneur de le lui dire, un excellent philofophe, & d'ailleurs verfé dans la littérature

agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, & qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi bien que par ses talens. Il me paroît, Sire, pénétré de reconnoissance de la manière dont V. M. l'a reçu, & enchanté de la conversation qu'elle a bien voulu avoir avec lui ; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, & dont il est infiniment flatté ; Mr de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant ; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, Sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie ; ma tête n'est presque plus capable du genre d'application que ce travail exige, & ma santé, quoique passable, ne se soutient un peu que par le repos & le régime. Je ne suis pas sans espérance de revoir un jour V. M., & de mettre de nouveau à ses pieds les sentimens si justes dont je suis pénétré pour elle. V. M. prétend que si je ne me hâte pas, je la trouverai radotante : je suis bien sûr qu'elle n'est pas faite pour radoter jamais ; mais si par malheur cela arrivoit, je ne serois pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affoiblisse, elle ne sera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, & j'ai fait admirer à nos philosophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire sur les abus & les atrocités absurdes de la jurisprudence criminelle françoise, sur

le fanatisme égal, quoiqu'opposé, de notre parlement & de nos prêtres, & sur le parti que doit prendre un homme raisonnable au milieu de tant de cervelles échauffées & dérangées. C'est aussi, Sire, celui que je prends; mépriser les fous, & honorer les sages, voilà ma devise, & à peu près tout ce que je puis faire pour la raison, à laquelle je ne puis plus guères être utile que par mes vœux en sa faveur. Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus sincères, & les plus constans, sont ceux que je fais pour V. M.; leur vivacité est égale à celle des sentimens de respect, d'admiration & de reconnoissance éternelle avec lesquels je suis, &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. Mr de Castillon; il désireroit obtenir la pension attachée à la place d'astronome dont il fait les fonctions, & je crois que sa demande est juste. V. M. sait que je ne l'ai jamais trompée; c'est ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

LET-

LETTRE XX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 12 Décembre, 1766.

V. M. recevra inceſſamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours une très-foible & très-mince production de ſon admirateur; c'eſt un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés & la même indulgence dont elle a déjà bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne contient guères que des choſes déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop bleſſer les charlatans en tout genre qui veulent dominer ſur les eſprits; j'y ai inſéré, avec les additions qui m'ont paru néceſſaires pour le public, & les modifications que certaines matières exigeoient, la plus grande partie des éclairciſſemens que j'ai eu l'honneur de préſenter à V. M. ſur mes élémens de philoſophie. Il eſt pourtant certains articles que j'ai cru devoir ſupprimer, parce que je ſuis élevé, non comme Mr Chicaneau, dans la crainte de Dieu & des ſergens, mais dans la crainte de

Dieu & des prêtres, & des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ses heures perdues, ou plutôt dans ses instans de délassement (car elle n'a point d'heures à perdre), jeter les yeux sur ce volume, & m'éclairer de ses réflexions & de ses vues ; elle trouvera en moi la docilité qu'un philosophe doit à celui qu'il regarde comme son chef & son modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéressant à mes yeux, c'est l'occasion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profession, les sentimens éternels d'admiration & de respect dont je suis pénétré pour le héros de ce siècle ; sentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans son illustre maison ; je la prie d'être assurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, si la destinée vous l'accorde, n'aura pas besoin d'aller chercher bien loin de grands exemples ; il les trouvera près de lui, il lira la vie de son grand oncle, & désespérera de l'égaler.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 6 Février, 1767.

V. M. me rend, je crois, aſſez de juſtice pour être perſuadée que je ne prendrois jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéreſſer les ſciences & la littérature : cependant je n'ai pu refuſer à Mr le Prince de Salm, qui m'honore de ſes bontés, de faire parvenir à V. M. cette lettre de ſa part. Vous jugerez, Sire, ſi la demande qu'il fait à V. M. eſt juſte, & ſi elle doit lui accorder ſon appui en cette occaſion ; tout ce que je me permettrai de dire, c'eſt que Mr le Prince de Salm me paroît digne des bontés de V. M. par ſes qualités perſonnelles & par les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce ſiècle ; il joint à ces ſentimens celui d'une éternelle reconnoiſſance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'aſſez violens mémoires contre *** ; ſi cela continue, elle ſera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche ſans miſéricorde ; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* ***, a peur dès que le coup eſt lâché, que la juſtice ne le

lui rende au centuple, & paſſe ſa vie, comme St Pierre à renier & à ſe repentir.

A propos de St Pierre, on dit que ſon patrimoine pourroit être bientôt à vendre. V. M. devroit l'acheter ; je ſerois bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgence, que je me flatte qu'elle ne me refuſeroit pas. La vérité eſt que le vicaire de J. C. eſt, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le St père a fait fermer l'opéra, pour appaiſer la colère de Dieu, & que les anciens Romains, qui ne demandoient que du *pain & des ſpectacles*, trouveroient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

Mr de Stainville, qui traitoit ſi mal la nation françoiſe aux eaux de Spa, comme je l'ai ſu il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal ſa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle vouloit lui donner pour enfans ceux d'un hiſtrion ; ſi tous les maris qui ſont dans le même cas faiſoient autant de train, nos femmes du bel air ſeroient en effet hors du commerce.

Le père de Mr de la Grange eſt inquiet de ne point recevoir de ſes nouvelles ; il craint que leurs lettres réciproques ne ſoient interceptées à Turin ; je prie V. M. d'interpoſer ſa protection auprès du Roi de Sardaigne, pour qu'il ſoit permis à un fils d'écrire à ſon père ; car je ne puis croire que Mr de la Grange ait pris V. M. pour Jéſus-Chriſt, & qu'il *ait renoncé à ſon père & à ſa mère* pour le ſuivre, ſuivant la morale de l'évangile.

Mr de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des ſciences le jour où Mſgr le Prince héréditaire de Bronſwic a aſſiſté à la ſéance ; il roule ſur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma foible ſanté me le permet ; car j'aurois encore plus de beſoin d'un bref de *ſommeil* & de *digeſtion*, que d'un bref d'indulgences ; j'ai bien de la peine à être paſſablement avec ces deux divinités-là ; je dis *divinités*, parce que le ſommeil & la digeſtion me paroiſſent les deux vraies divinités bienfaiſantes de ce monde. Auſſi ſuis-je bien réſolu, ſuivant le ſage conſeil de V. M., de ne rien faire qui puiſſe les troubler ; la nature phyſique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, ſans que j'aye encore la ſottiſe d'y joindre les cauſes morales qui acheveroient de tout gâter.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu le 5me volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre ; je la ſupplie de vouloir bien m'en dire ſon avis avec ſa bonté ordinaire ; Voltaire m'en paroît content ; mais de quoi il eſt bien plus charmé, & avec bien plus de raiſon, ce ſont les lettres que V. M. lui écrit ; il m'en parle ſans ceſſe & m'en paroît tranſporté.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 10 Février, 1767.

J'AI eu l'honneur il y a peu de jours d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, & d'avoir abusé de ses bontés. Cette lettre, Sire, sera plus courte; car je ne voudrois pas retomber trop souvent dans la même faute. Je me bornerai à présenter à V. M. la lettre & l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des hommes de lettres que j'aime & que j'estime le plus, Mr Marmontel, mon confrère à l'académie françoise, & un des membres les plus distingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paroît digne d'être lu & jugé par un héros; il contient des maximes importantes, que V. M. met depuis long-temps en pratique; & la récompense la plus flatteuse que l'auteur puisse désirer de son travail, c'est que V. M. l'honore de son suffrage, & qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 10 Avril, 1767.

C'EST avec la plus grande circonfpection que j'ofe parler à V. M. d'une affaire qui n'eft nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien préfenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un François, qu'on dit être plus malheureux que coupable, & à qui il paroît que fes juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avoit bien voulu abréger de moitié le temps de fa prifon; cependant le terme eft expiré & il y eft encore, à ce qu'il croit contre vos ordres. Je fuis bien affuré qu'il obtiendra juftice, s'il la mérite, & je prie très-humblement V. M. de vouloir bien donner ordre que je fois inftruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puiffe en rendre compte aux perfonnes qui m'ont recommandé cette affaire.

V. M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'eft pas du même avis que moi fur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poëfie & la mufique. J'ofe me flatter pourtant que fi j'avois l'honneur d'avoir fur ces objets un entretien avec elle, elle demeureroit perfuadée que je penfe comme elle dans le fond, & que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je ferois porté à croire

que j'ai tort, ſi nous différions dans l'eſſentiel. Par exemple, je me ſerois joint à V. M. pour me moquer de feu Mr Algarotti ſur la prétendue peinture de la pouſſière ; il s'en faut bien que je croie la muſique capable de tout peindre ; je crois ſeulement & j'ai dit qu'elle peut, par ſes ſons, nous mettre quelquefois dans une ſituation ſemblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, & par là nous rappeler l'idée de ces objets.

Mr Marmontel ſera ſurement très-flatté des obſervations que V. M. lui envoie ſur ſa Poëtique ; il répondra ſurement à V. M. avec plus de ſatisfaction qu'il ne fera à la ſorbonne ſur ſon Béliſaire. Le pauvre garçon eſt actuellement aux priſes avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, & les autres Fréderics des ſiècles paſſés, qui avoient ſur celui de notre ſiècle le déſavantage de n'être pas baptiſés, pourroient bien, nonobſtant le défaut de ce paſſeport, être en paradis avec Caton, Socrate, Ariſtide, & quelques marauds de cette eſpèce que le paganiſme a produits ; je veux mourir, Sire, ſi je ſais où ſont tous ces honnêtes gens ; mais je les crois en enfer, s'ils ſont en même lieu que les docteurs ; les raiſonnemens qu'ils entendent, doivent être un ſupplice pour eux.

J'ai lu & relu mille fois, Sire, avec la plus tendre & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance ce que V. M. a bien voulu ajouter de ſa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. Elle a bien raiſon de dire qu'on ne conçoit rien aux ſottiſes contradic-

toires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles & importantes querelles de nos pédans en robe avec nos pédans en ſoutane. Pendant que cette vermine ſe déchire, toute l'Europe a les yeux ſur V. M.; on parle de la Pologne, de Danzic, de diſſidens, dont je crois que V. M. ne ſe ſoucie guères; que ſais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me ſemble déjà entendre V. M., qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des Dieux.

Je n'avois pas attendu les ordres de V. M. pour aſſurer le maſſif abbé d'Olivet qu'elle connoiſſoit les *e* muets, & que *Crêp* étoit ſurement un mot germaniſé. Il y a des fautes un peu plus eſſentielles que celle-là dans la *proſodie* de ce gros ex-jéſuite, car il a l'honneur de l'être; & je ne conſeillerois pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ſes règles.

Monſeigneur le Prince héréditaire de Bronſwic, qui eſt ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à ſon premier voyage, & je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raiſonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort juſtes à ſon égard. J'ai eu la ſatisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce Prince les ſentimens dont je ſuis pénétré pour V. M., & il pourra l'aſſurer de la vénération que tous les gens de lettres eſtimables ont pour elle.

Que V. M., Sire, faſſe la guerre ou la paix, ce

qui m'intéreſſe le plus, c'eſt qu'elle ſe porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, & qu'elle veuille bien ſe ſouvenir quelquefois de la reconnoiſſance éternelle, de l'attachement inviolable, & du profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

Le 5 Mai, 1767.

IL m'eſt impoſſible de vous répondre au ſujet de ce priſonnier auquel vous vous intéreſſez, parce que ſon crime & ſon nom même me ſont inconnus. On a demandé des éclairciſſemens aux tribunaux d'Embden & de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour ſavoir de quoi cet homme eſt accuſé. Quoi qu'il en ſoit, j'oſe me flatter que les colléges de juſtice de mon pays ne portent pas l'oubli des formalités & la précipitation des jugemens au même point que vos cours de juſtice de France; & je ne penſe pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne ſe ſoit paſſé des choſes qui ne ſont point parvenues juſqu'à moi.

Vous me preſſez de vous dire ce que je penſe des additions que vous avez faites à vos Eſſais de littérature. Il me ſemble vous avoir écrit que je m'étois inſtruit dans cette partie de l'ouvrage où vous

daignez abaiſſer la ſublime géométrie au niveau de mon ignorance, que j'approuvois beaucoup la ſageſſe & la circonſpection avec laquelle vous avez traité la partie métaphyſique, matière délicate & ſcabreuſe, & qu'il me ſembloit que c'étoit la ſeule manière de l'expoſer, ſans ſoulever contre ſoi un eſſaim de docteurs armés d'anathèmes & d'imprécations. La partie qui regarde les beaux arts eſt plus libre; il eſt permis de dire ſur le ſujet de l'hiſtoire, de la poëſie & de la muſique tout ce que l'on veut, ſans craindre l'inquiſition: & comme les goûts ſont différens, il ſeroit difficile de trouver deux perſonnes dont les ſentimens fuſſent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me ſuis fait une habitude d'étudier l'hiſtoire en la prenant à ſes commencemens, & en la ſuivant juſqu'à nos jours, par la raiſon qu'on établit des principes avant d'en tirer des conſéquences. J'aime dans la poëſie tout ce qui parle au cœur & à l'imagination, la politique & la fable, & je ſerois fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, ſi féconde en images. Ce n'eſt pas à dire qu'on abuſe d'images uſées; mais que de reſſources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes ſous leſquelles les anciens enveloppoient leurs connoiſſances phyſiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des Dieux du paganiſme, ſeroit-ce à des gens de lettres du XVIIIème ſiècle à faire main baſſe ſur ce que des ſiècles où fleuriſſoient les arts & le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot, le premier devoir du

poëte eſt de plaire ; il faut qu'il lui ſoit libre d'employer tel ſecours qu'il veut, pourvu qu'il y réuſſiſſe.

Je n'oſe pas dire que j'ai trouvé quelques ſophiſmes en dialectique dans les penſées d'un grand géomètre ſur la muſique ; mais je penſe qu'il y a quelque abus de mots dont la définition, peut-être différente, m'empêche d'être du ſentiment de ce grand homme. Il convient que la muſique ne peut articuler que les ſentimens de l'ame, que par conſéquent tout ce qui peut être du reſſort des autres ſens, ne l'eſt pas de l'acouſtique ; cependant il exige du compoſiteur qu'il rende le lever du ſoleil : ne ſeroit-ce pas qu'il veut que le muſicien exprime cette joie douce & tranquille qu'inſpire le lever de l'aurore ? Cela ſe peut ; mais de monter des cordes les plus baſſes de l'inſtrument aux plus aiguës, & d'en redeſcendre au gré du géomètre, cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le ſpectacle d'une belle matinée & les ſons articulés. Tenons-nous-en donc en muſique à l'expreſſion des affections de l'ame, & gardons-nous de rendre les cris des grenouilles, le croaſſement des corbeaux, & cent autres ſujets dont l'imitation eſt vicieuſe en muſique comme en poëſie : toutes les choſes de ce monde, ainſi que les arts qui ſervent à nos plaiſirs, ont leurs bornes circonſcrites ; ſi nous les étendons au delà de leur ſphère, nous les dénaturons au lieu de les perfectionner. Je ne ſuis qu'un dilettante, & je ne décide point ſur des matières qu'à peine il m'eſt permis d'effleurer ; mais vous avez voulu que je vous diſe ce

que je penſe; le voilà. Pour Mr l'Abbé d'Olivet, dont je ſuis le très-humble ſerviteur, bien loin de lui vouloir du mal de ſon *crep* ou *crepe,* je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité; depuis, je me crois un auteur fameux, & je prends les airs de ſuffiſance d'un poëte dont il eſt fait mention dans l'académie françoiſe. Je recommande mes ſolécisſmes & mes barbariſmes à ſon indulgence; car dans ce pays-ci on craint plus les cenſures grammaticales que celles de la Sorbonne & du Pape même.

Vivent les philoſophes! voilà les jéſuites chaſſés de l'Eſpagne. Le trône de la ſuperſtition eſt ſapé & s'écroulera dans le ſiècle futur; toutefois prenez garde qu'il ne vous écraſe en tombant; car la chute de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins & les perſécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous ſouhaite un bonheur conſtant & inaltérable. Sur ce, &c.

LETTRE XXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 3 Juillet, 1767.

J'OSE me flatter que V. M. eſt aſſez perſuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma ſenſibilité ſur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéreſſe V. M. a des droits ſur mon cœur, &

ce qui peut augmenter ou altérer ſon bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à ſa gloire.

Je ſuis auſſi flatté que reconnoiſſant de tout ce que V. M. veut bien me dire ſur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer; je la prie de recevoir mes très-humbles remercimens, & des éloges qu'elle a la bonté de me donner, & des critiques qu'elle veût bien y joindre. Il me ſemble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je penſe ſur la poëſie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui ſe borne à des mots & à des images uſées, celle qui ne contient point des choſes, & aſſurément V. M. eſt moins faite que perſonne pour prendre la défenſe de cette poëſie, qui ne reſſemble guères à la ſienne. A l'égard de la muſique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeler les objets qui ne ſont pas de ſon reſſort, en réveillant en nous par les ſons des ſentimens ſemblables à ceux que ces objets nous procurent; j'avoue que je vais un peu plus loin; & je ne crois pas mon opinion tout à fait ſans fondement; mais l'objet eſt ſi métaphyſique, & par conſéquent ſi contentieux, que je ne ſuis point ſurpris qu'un des plus grands muſiciens de l'Europe penſe autrement, & que je ne me crois, ſur ce point-là ſurtout, aucunement infaillible.

Je ne ſais ſi l'expulſion des jéſuites d'Eſpagne ſera un grand bien pour la raiſon, tant que l'inquiſition & les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois

auſſi que ſi V. M. expulſe jamais les jéſuites de Siléſie, elle n'héſitera pas à en dire la raiſon à toute l'Europe, & qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans ſon cœur* les motifs de cette proſcription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enſeigne au malheureux jeune homme, condamné par Noſſeigneurs du parlement de Paris, dans le ſiècle de Fréderic, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chanſons grivoiſes, & pour avoir oublié de ſaluer une proceſſion. Je remercie V. M. de cette bonne œuvre, au nom de la philoſophie & de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des aſſociés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ſes bontés un homme de mérite, bon géomètre & bon philoſophe, Mr l'abbé Boſſut, correſpondant de notre académie des ſciences de Paris, dont il ſeroit membre depuis long-temps s'il ne demeuroit pas en province; il a remporté deux ou trois prix à notre académie, & j'oſe aſſurer V. M. qu'il ne déparera pas la liſte de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers, qui eſt à la vérité bien grand dans un ſens, mais aſſez court dans un autre.

Ma ſanté eſt toujours flottante, comme l'eſt actuellement la ſociété jéſuitique eſpagnole; je ſuis parvenu à force de régime à rétablir mon eſtomac; mais ma tête eſt preſque abſolument incapable d'application. Je ne prendrois pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, ſi elle n'avoit la bonté de me les demander. Puiſſe la deſtinée ajouter aux fibres

de V. M. la force & le reſſort qu'elle ôte aux miennes ! Je ſerai tout conſolé.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Décembre, 1767.

IL y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante ſur la poëſie & la muſique ; lettre pleine de raiſon, de ſel & d'eſprit, & que le plus éclairé & en même temps le plus gai des philoſophes ſeroit très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis pluſieurs fois, Sire, la main à la plume, ou, comme diſent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre ; mais la plume m'eſt tombée trois fois des mains ; j'ai ſenti qu'on ne répliquoit point par une froide diſcuſſion à des raiſonnemens très-fins & très juſtes, ſoutenus par de bonnes plaiſanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adverſaire tel que V. M., il faudroit du moins que j'euſſe toute entière à ma diſpoſition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée ; mais les approches de la mauvaiſe ſaiſon ont encore affoibli le peu qui m'en

m'en reſtoit, & pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille; j'eſpère du moins que ſi la deſtinée m'enlève le peu d'eſprit qui me reſte, elle me laiſſera toujours un cœur capable de ſentir les bontés dont V. M. m'honore, & qui conſervera toujours pour elle la plus vive & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance.

Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers de ſon académie, je prends la liberté de lui propoſer d'avance Mr l'abbé Boſſut, dont j'ai eu déjà l'honneur de lui parler dans une lettre précédente; c'eſt un très-bon géomètre, qui a remporté pluſieurs prix à l'académie des ſciences de Paris, & ailleurs; j'attendrai les ordres de V. M. pour le propoſer à l'académie, & je ne ferai ſur cela que ce qu'elle voudra bien me preſcrire. Je compte que V. M. eſt toujours ſatisfaite de Mr de la Grange, & je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquiſition.

Puiſque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéreſſe les membres de cet illuſtre corps, je prends la liberté de recommander une ſeconde fois à ſes bontés le profeſſeur de Caſtillon; il déſireroit que V. M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'aſtronome, pour pouvoir ſe faire aider dans les calculs & les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendroit pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien ac-

corder les appointemens & le logement d'obſervateur à Mr ſon fils, qui eſt très-capable de remplir cette place. Il me paroît que Mr de Caſtillon s'occupe beaucoup & avec ſuccès de ce qui concerne l'aſtronomie & l'optique, mais qu'il auroit beſoin d'un coopérateur, que ſon peu de fortune l'empêche de ſe procurer.

Je déſirerois beaucoup, ſi les précieux momens de V. M. le permettoient, ſavoir ce qu'elle penſe de la grammaire en deux volumes de Mr Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adreſſer ; cet ouvrage eſt, ce me ſemble, ſavant & profond, mais un peu trop ſcolaſtique. V. M. doit auſſi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le ſujet eſt intéreſſant. Si elle daignoit me faire part de ſes réflexions ſur ces deux ouvrages, je les ferois paſſer aux auteurs, qui certainement en feroient leur profit.

Voilà donc les jéſuites chaſſés de Naples ; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, & qu'ainſi tous les Etats de la maiſon de Bourbon feront maiſon nette ; il me ſemble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereuſe le parti le plus ſage & le plus juſte, celui de ne point lui faire de mal, & d'empêcher qu'elle n'en faſſe ; mais ce parti, Sire, n'eſt pas fait pour tout le monde ; il eſt plus aiſé d'opprimer que de contenir, & d'exercer un acte de violence qu'un acte de juſtice. Cependant la cour de Rome perd inſenſiblement ſes meilleures troupes, & *** ſes enfans perdus ; il me ſemble qu'elle replie ſes quartiers inſenſiblement, & qu'elle finira par ſui-

vre fon armée, & par s'en aller comme elle : *Bien mal acquis s'en va de même*, difoit le feu pape Benoît XIV, qui voyoit bien, comme on dit, le fond du fac ; en attendant, la forbonne, qui joue de fon refte fans doute, vient de donner une belle cenfure de Bélifaire ; cette cenfure eft un chef-d'œuvre de bêtife & d'abfurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en font dans la honte, tout théologiens qu'ils font. Mais il ne m'importe guères ce que les pédans font, difent & écrivent, pourvu que V. M. foit heureufe, qu'elle fe porte bien, & qu'elle veuille bien quelquefois fe fouvenir du très-profond refpect, & de l'attachement inviolable avec lequel je ferai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

Le 7 Janvier, 1768.

JE vous fuis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma perfonne, & j'y répondrois tout de fuite, fi je n'étois retenu par la diète de Ratifbonne, dont les graves délibérations roulent à préfent fur les complimens de la nouvelle année ; la pluralité des voix incline à les fupprimer. Vous favez qu'un certain fifcal Anis m'a fort perfécuté dans

ſon temps ; & comme je crains la cenſure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'eſt que j'aime à égayer les matières qui en ſont ſuſceptibles & qu'il me paſſe journellement par les mains tant de choſes graves ou ennuyeuſes, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occaſion, par d'autres qui délaſſent l'eſprit : & pourquoi toujours traiter la philoſophie avec une mine refrognée ? J'aime à dérider le front des philoſophes, & à badiner ſur les opinions, qui, ſi on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes ſur les autres. Le ſage l'a dit : vanité des grandeurs, vanité de la philoſophie, & tout eſt vanité.

Ne penſez pas cependant que je ne fais que rire ; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'aſſemblée d'une académie à laquelle vous vous intéreſſez, au ſujet du diſcours que je vous envoie, ſelon l'uſage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je crois que le fils de Caſtillon eſt tout inſtallé ſur la tour de l'obſervatoire, & que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que ſelon ſes ordres. J'avois fait mon accord qu'il adouciroit nos hivers & réchaufferoit nos printemps ; juſqu'ici il n'a pas tenu parole, mais comme ſa domination n'a commencé que depuis peu, il y a apparence qu'elle n'eſt pas encore aſſez affermie pour que les planètes lui obéiſſent.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les Canadiens & Coſroès. Les jeunes gens qui en

ſont les auteurs ne font pas mal les vers : s'ils pèchent, c'eſt qu'ils n'ourdiſſent pas aſſez finement la trame de tout l'ouvrage, & que les ſituations ne ſont pas aſſez préparées, ni amenées aſſez naturellement ; c'eſt qu'ils manquent de cenſeurs éclairés qui les conduiſent dans une route où il eſt facile de s'égarer ſans guide ; mais ſi le public les dégoûte, il étouffe des talens naiſſans qui pourroient ſe développer.

Pour les talens des jéſuites, ils ne ſe développeront plus : les voilà chaſſés de la moitié de l'Europe & du Paraguay même ; les poſſeſſions qui leur reſtent ailleurs, me ſemblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, ſi l'Impératrice-Reine vient à mourir ; pour moi je les tolérerai tant qu'ils feront tranquilles & qu'ils ne voudront égorger perſonne. Le fanatiſme de nos pères eſt mort avec eux ; la raiſon a fait tomber le brouillard dont les ſectes offuſquoient les yeux de l'Europe. Ceux qui ſont aveugles & cruels, peuvent encore perſécuter ; ceux qui ſont éclairés & humains, doivent être tolérans. Que cette odieuſe perſécution ſoit un crime de moins pour notre ſiècle. C'eſt ce qu'on doit attendre des progrès journaliers que fait la philoſophie ; il ſeroit à ſouhaiter qu'elle influât autant ſur les mœurs que la philoſophie des anciens. Je pardonne aux ſtoïciens tous les écarts de leurs raiſonnemens métaphyſiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première ſecte pour moi ſera conſtamment celle qui in-

fluera le plus ſur les mœurs, & qui rendra la ſociété plus ſure, plus douce & plus vertueuſe. Voilà ma façon de penſer; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes & l'avantage des ſociétés.

N'eſt-il pas vrai que l'électricité & tous les prodiges qu'elle découvre juſqu'à préſent n'ont ſervi qu'à exciter notre curioſité? N'eſt-il pas vrai que l'attraction & la gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination? N'eſt-il pas vrai que toutes les opérations chimiques ſe trouvent dans le même cas? Mais en vole-t-on moins ſur les grands chemins? Vos traitans en ſont-ils devenus moins avides? Rend-on plus ſcrupuleuſement les dépôts? Calomnie-t-on moins, l'envie eſt-elle étouffée, la dureté de cœur en eſt-elle amollie? Qu'importe donc à la ſociété ces découvertes des modernes, ſi la philoſophie néglige la partie de la morale & des mœurs, en quoi les anciens mettoient toute leur force? Je ne ſaurois mieux adreſſer ces réflexions que j'ai depuis long-temps ſur le cœur, qu'à un homme qui de nos jours eſt l'Atlas de la philoſophie moderne, qui par ſon exemple & ſes écrits pourroit remettre en vigueur la diſcipline des Grecs & des Romains, & rendre à la philoſophie ſon ancien luſtre. Sur ce, &c.

LETTRE XXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 29 Janvier, 1768.

JE viens de recevoir & de lire avec la plus grande ſenſibilité l'Eloge que V. M. a fait du jeune & digne Prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un honneur égal à l'eſprit & aux ſentimens du héros qui en eſt l'auteur ; c'eſt la vertu & l'éloquence qui pleurent la vertu & les talens, moiſſonnés à leur aurore ; on ne peut s'empêcher de joindre ſes larmes à celles de V. M. en liſant un ouvrage ſi touchant & ſi pathétique. Le ſeul endroit peut-être que j'aurois déſiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant & le plus pathétique de tous, c'eſt celui où V. M. parle de ſa fin prochaine ; je ſais, Sire, qu'un héros tel que vous enviſage ce dernier moment avec tranquillité ; mais il me ſemble que V. M. devroit dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui ſont tendrement & reſpectueuſement attachés. Heureuſement pour leur ſenſibilité, ce triſte moment, Sire, eſt pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paroît à V. M. ; ils ſe flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins ; en liſant cette triſte & éloquente péroraiſon, j'adreſſois du fond

de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'ode XVII du fecond livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de fufpendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine caufoit à ce favori d'Augufte ; avec cette différence, Sire, que V. M. eft bien plus précieufe au monde que Mécène, qu'il craignoit la mort & que vous l'avez mille fois bravée, & que mes fentimens font bien plus profonds & plus juftes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, Sire, que foit la peinture dont j'ofe me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle & pour moi la gaieté fi philofophique avec laquelle elle fait traiter les fujets même de philofophie, fans y répandre moins de jufteffe & de profondeur. Elle auroit, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre fur la proceffion que notre faint père le Pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer & perfécuter les diffidens en Pologne. C'eft afficher bien adroitement l'efprit de cette religion, & donner beau jeu à fes ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie tranfcendante ; j'avoue qu'elle n'eft fouvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de favans oifïfs ; mais elle a fouvent été utile, ne fût-ce que dans le fyftème du monde, dont elle explique fi bien les phénomènes. Je conviens cependant avec V. M. que la morale eft encore plus intéreffante, & qu'elle mérite furtout l'étude des philofophes ; le malheur

eſt qu'on l'a partout mêlée avec la religion, & que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que Mr de Caſtillon le fils n'a point la place d'aſtronome, qui a été donnée à Mr Bernoulli. Ce dernier eſt ſans doute un très-bon ſujet; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M; ſi elle daignoit le donner pour aide à Mr. ſon père dans l'aſtronomie, & y joindre une penſion dont il auroit beſoin, cette famille eſtimable lui auroit une éternelle obligation.

Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un ſi triſte objet, & ſurtout une péroraiſon auſſi douloureuſe pour vos fidèles ſerviteurs! C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, &c.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

24 Mars, 1768.

VOUS avez reçu un Eloge moins fait pour l'oſtentation que pour la vérité. Je vous aſſure que le talent de l'orateur n'y étoit pour rien, & que le

témoignage unanime de l'auditoire a bien justifié l'auteur de cette accusation ; mais je passe sur un sujet trop triste pour que j'y insiste plus long-temps ; & je félicite les philosophes des sottises récentes du grand Lama. Vos vœux n'auroient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il se conduisît plus mal ; il ressemble à un vieux danseur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ses tours de force, tombe & se casse le cou. Les foudres des excommunications sont depuis long-temps rouillées dans le Vatican ; falloit-il les tirer de cet arsenal, pour les lancer d'un bras impuissant, & dans quel temps ? où le maître est aussi décrédité que le vicaire, où la raison rejette hautement tout verbiage mystique & inintelligible, où le peuple est moins absurde que les hommes en place ne l'étoient autrefois, où des souverains abolissent de leur propre autorité l'ordre des jésuites, qui servoient de gardes du corps à la papauté. Vous verrez que le pape sera aussi maltraité à Paris que les philosophes, & que le père éternel de Versailles trouvera très-mauvais la galanterie que le saint siége a faite à son petit-fils. Que ces prophéties s'accomplissent ou non, il en résulte pour moi la consolation d'avoir un confrère de plus excommunié ; cela est d'autant plus agréable, que cet événement se trouve le premier en ce genre qui arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut sauver une fille de théâtre pour ses charités ; il paroît que les censures de la sorbonne ne l'ont pas en-

core ſu corriger du vice horrible de la tolérance : comme il veut ſauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un généreux effort en faveur du Duc de Parme & pour moi, de ſorte qu'avec Marmontel, le Duc de Parme, la danſeuſe & moi, nous irons droit en paradis, malgré la Sorbonne & le Pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition de vos œuvres, & je m'en réjouis, parce que perſonne n'écrit d'un ſtyle auſſi clair & auſſi net que le vôtre ſur des matières abſtraites de géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres de la Suiſſe annoncent qu'il travaille à un ouvrage deſtiné pour l'Impératrice de Ruſſie ; je ne ſais ce que ce peut être. Il pourra compoſer un code de nouvelles lois pour les Polonois, Tartares ou Perſans. Pour moi, j'ai eu différentes indiſpoſitions de ſuite qui m'ont fort incommodé ; mais qui n'en a pas ? on dit que c'eſt pour exercer notre patience. Je voudrois que votre ſanté ne fût pas dans le cas d'expoſer plus long-temps votre patience à s'impatienter, & que votre corps auſſi ſain que votre ame & votre eſprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée uſe ; & ſi ce peut être une conſolation pour vous, comptez qu'il y a ici des perſonnes qui s'intéreſſent ſincèrement à votre conſervation, ainſi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce, &c.

LETTRE XXX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 15 Avril, 1768.

J'AI déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remercimens du bel Eloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, & de lui dire combien cet ouvrage m'avoit paru éloquent & pathétique. Toutes les ames sensibles qui l'ont lu en ont été aussi touchées qui moi, & font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguste orateur, de ceux qu'elle a refusés à son illustre neveu, si dignement célébré par elle.

Si quelque chose, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce sont les excellentes réflexions dont V. M. veut bien me faire part au sujet de l'excommunication du Duc de Parme; la comparaison qu'elle fait du grand Lama *à un vieux danseur de corde qui dans un âge d'infirmité veut répéter ses tours de force, tombe & se casse le cou*, est aussi juste & aussi philosophique que piquante: on la répète de bouche en bouche, & cette seule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conseil d'Espagne & du parlement de Paris au sujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui ſont aſſez indifférens, pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la ſuite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne ſais s'il eſt excommunié, mais il ne ſe tient pas pour tel; car il vient de faire ſes pâques en grand gala en ſon égliſe ſeigneuriale de Ferney, & après la cérémonie, il a fait à ſes payſans un très-beau ſermon contre *le vol*; il ſe prétend ruiné & vient en conſéquence de faire maiſon nette, même de ſa nièce qu'il a renvoyée à Paris; il eſt reſté ſeul avec un jéſuite, nommé le P. Adam, qui n'eſt pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde; il prétend que S. A. S. Mſgr le Duc de Wurtemberg lui doit beaucoup & le paye fort mal, & il diroit volontiers de ce prince ce qu'en diſoit en ma préſence à V. M. un peintre italien qui avoit travaillé pour lui ſans être payé: *Oh! c'eſt un homme qui n'aime point la* virtou.

V. M. me flatte infiniment en déſirant un nouveau volume de mes œuvres; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne ſais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre; je vais la laiſſer repoſer pendant un an; pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui ſont faits depuis plus de deux ans, & qui n'intéreſſent guères V. M., ni moi non plus.

Madame la Comteſſe de Bouflers-Rouverel, femme de beaucoup d'eſprit & de mérite, & que feu Madame de Pompadour, d'heureuſe mémoire, haïſſoit fort à cauſe de ſon admiration pour V. M., me charge de mettre à ſes pieds Mr le Comte de Bouflers ſon fils, jeune homme bien élevé, inſtruit, & ſage, qui doit arriver inceſſamment à Berlin, & que le Miniſtre d'Angleterre doit préſenter à V. M.; ce jeune ſeigneur mérite d'être diſtingué par ſa conduite & par ſes connoiſſances de notre jeune nobleſſe françoiſe.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours & l'exercice rendront à V. M. une ſanté parfaite ; je ne ſuis point étonné qu'elle ait ſouffert du rude hiver que nous venons d'éprouver, & j'eſpère qu'elle ſe trouve mieux à préſent. Puiſſe la deſtinée la conſerver long-temps pour le bien de ſes Etats, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur & l'avantage des lettres & de la philoſophie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXI.

DU ROI.

Le 7 Mai, 1768.

UN Dieu favorable aux philoſophes a envoyé un eſprit de vertige & de démence (au lieu du ſaint eſprit) au ſaint père, qui lui inſpire de puiſſantes erreurs & des entrepriſes extravagantes. On dit que le bras levé il va lancer ſes foudres ſur le très-chrétien, le très-catholique & le très-fidèle. Vous l'allez voir adopter le défenſeur de la foi & le très-hérétique philoſophe de Sans-Souci, pour n'être pas iſolé & dépourvu de cortége. La poſtérité ſera ſurpriſe d'apprendre quels géans le Pape a bien oſé excommunier. Tout ce que mériteroit le Pape, ſeroit que ces ſacrées majeſtés lui jetaſſent des pommes au viſage. Ce qu'il leur refuſe ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton eſt plus ſucculent que toute chair virginalement divine. Je ne ſais ce qui réſultera de cette affaire. C'eſt à ce vieux danſeur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il ſe tirera du pas dans lequel il s'eſt engagé.

Quoi qu'il en ſoit, cela ſera ſans contredit favorable à la philoſophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le ſyſtême des inſpirations, & d'un autre à quelle ſageſſe mènent les rai-

ſonnemens exacts & rigoureux de la philoſophie : ici l'orgueil & l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à ſes pieds ; là une raiſon éclairée qui protége & défend le pouvoir légitime des ſouverains : d'une part les ſuites turbulentes d'une religion extravagante ; de l'autre ceux qui la décrient & qui s'élèvent contre des abus monſtrueux. Enfin, il n'y aura plus moyen de ſoutenir une thèſe qui manifeſte elle-même ſa dangereuſe abſurdité. Cependant, direz-vous, on perſécute Marmontel & les encyclopédiſtes. A cela je réponds qu'il y a partout des brigues, des cabales, des inimitiés perſonnelles, des jalouſies, & des querelles de parti qui s'arment de prétextes frivoles pour contenter leur haine & leur vengeance particulière ; mais le très-chrétien excommunié, il ſe fera philoſophe, vous deviendrez ſon premier aumônier, Diderot confeſſera Choiſeul, & Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des bénéfices, vous donnerez un archevêché à Voltaire, un évêché à Jean Jaques, une abbaye à d'Argens, & les affaires n'en iront que mieux.

Il y a eu grand bruit à Ferney ; on ne ſait pas ce qui peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chaſſé Agar de ſa maiſon, il a pris le divin déjeuner, s'en eſt fait donner le certificat & l'a envoyé à Verſailles ; ſigne certain de quelque perſécution nouvelle. Mais comme tout le monde ſait juſqu'où il porte la ferveur de la foi, il échappera ſans doute aux calomnies de ſes envieux.

Je

Je voudrois que votre ſanté ſe rétablît & que votre courage triomphât des tracaſſeries comme votre raiſon des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut plus maltraité que vous ne l'êtes, que Deſcartes fut banni de ſa patrie, que Bayle fut obligé de la quitter, que Michel Servet fût brûlé, & que les cendres de ceux qui l'ont été pour une auſſi belle cauſe formeroient des montagnes comme le Mont-Martre, ſi l'on pouvoit les raſſembler. Adieu. Je vous recommande la paix de l'ame comme le premier mobile de la ſanté du corps. En philoſophant il eſt bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier ſoi-même. Veillez donc à votre conſervation, à laquelle je m'intéreſſe plus que perſonne. Sur ce, &c.

LETTRE XXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 20 Juin, 1768.

J'EN demande pardon à V. M.; je reconnois toute ſa ſupériorité en politique comme en tout le reſte; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuſe philoſophie dans toutes les ſottiſes qu'il plaît au ſaint Eſprit d'inſpirer au grand Lama. Je m'attends ſeulement que le très-ſaint père recevra de ſes très-chers enfans les princes catholiques quelques coups de pied dans le ventre, ou dans le der-

rière, comme il plaira à V. M.; mais je n'eſpère pas qu'aucun philoſophe devienne ni grand aumônier, ni confeſſeur. En attendant la fortune que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés & perſécutés; ils ſouffriroient patiemment le premier, ſi on vouloit bien leur faire grâce du ſecond; & en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diroient volontiers comme Soſie dans Amphitrion:

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras,
Ce ſont légères bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en ſoit, le fils aîné de l'Egliſe vient, avec tout le reſpect poſſible, de ſe ſaiſir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris poſſeſſion en robes rouges & avec beaucoup de politeſſe; nous faiſons la guerre au Pape *l'épée au côté* & *la plume à la main*; mais en récompenſe, nous ſommes prêts à jeter les philoſophes dans le feu au premier ſignal.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma ſanté; le coffre de la machine eſt un peu meilleur en ce moment, mais la tête eſt toujours incapable d'application, par le peu de ſommeil. J'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, & de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ſes pieds. Mr Mettra, qui part pour Berlin, & qu'il ne m'eſt pas permis d'accompagner par le régime auquel je ſuis

forcé de m'aſſujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprête de mes ſentimens & de mes regrets.

Oui, ſans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de ſa maiſon ; il eſt livré pour toute ſociété à un fort honnête jéſuite, qui s'appelle le père Adam, & qui n'eſt pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jéſuite pour lui dire la meſſe & pour jouer avec lui aux échecs ; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philoſophe, & ne finiſſe par lui *damer le pion*, & peut-être le faire *échec & mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ſes pâques ; heureuſement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, & le curé pour lequel il y avoit une excellente brioche, a plaidé la cauſe de ſon paroiſſien, & a ſoutenu qu'il n'avoit point prétendu jouer la comédie, & qu'il étoit dans les plus ſaintes diſpoſitions du monde. Pour lui, il me ſemble qu'il n'y a pas fait tant de façons, & qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ſes médecins veulent tâter le pouls pour ſavoir ſi on lui donnera à manger : *quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?*

Je ſens que j'abuſe du temps & des bontés de V. M. en l'entretenant de ces miſères ; je lui en demande pardon, je la ſupplie de ſe conſerver pour le bonheur de ſes ſujets, pour l'exemple de l'Europe, & pour le bien de la philoſophie & des lettres. J'eſpère que Mr Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de ſa

ſanté, & voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnoiſſance, l'admiration & le très-profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

P. S. Je viens de lire une *profeſſion de foi des théiſtes*, qui me paroît adreſſée à V. M. C'eſt un fruit des pâques de Ferney.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

Le 4 Août, 1768.

JE vois que votre attachement à la philoſophie eſt ſupérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de caſuiſte, chargé de faire les équations algébriques des péchés du ſouverain & des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philoſophique au faſte des grandeurs, & plus ſage que Platon, aucun Denys ne vous fera abandonner la méditation, pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'eſt ce repos qu'Epicure recommande tant à ſes diſciples (& dont on fait peu de cas dans votre patrie), & que ce philoſophe conſidéroit comme le ſouverain bien. Il y a ici un certain marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pouſſe au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvoit vivre ſans que ſon ſang circulât, il pré-

féreroit cette façon d'être à celle dont il exiſte actuellement. Pour moi qui aime à faire plaiſir à tout le monde, je me garde bien de le contredire ; j'ai même cru, comme Jean Jaques a réuſſi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferois pas mal de me ranger du nombre des auteurs, qui parant leurs ouvrages de belles phraſes, ont renoncé à la ſotte manie d'avoir le ſens commun. Je vous envoie la belle diſſertation que j'ai compoſée à la louange de la pareſſe. Vous y trouverez une érudition légère & une profondeur ſuperficielle qui doivent dans le ſiècle où nous vivons faire la fortune de cet ouvrage : il m'a réconcilié avec le Marquis, & je ne doute pas que vos fainéans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, perſuadé que c'eſt la ſeule voie qui reſte ouverte pour parvenir à une réputation ſolidement établie.

Voici en attendant quelques ſujets ſur leſquels j'ai des matériaux tout préparés : que la ſociété des jéſuites eſt utile aux Etats : qu'il faut expulſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques, à l'exemple des empereurs romains, qui chaſſèrent de Rome les aſtrologues & les médecins : qu'il y a plus de grands génies en tout genre dans notre ſiècle que dans le ſiècle paſſé : que la ſuperſtition éclaire les ames : que les Etats dans leſquels les ſujets ſont les plus pauvres, ſont les plus riches, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout : que les poëtes

ſont des empoiſonneurs : que des lois contradictoires ſont utiles aux Etats, parce qu'elles exercent la ſagacité des juges : que la frivolité vaut mieux que le bon ſens, parce qu'elle eſt légère & que le bon ſens eſt lourd : qu'il faut agir & enſuite réfléchir, parce que c'eſt comme cela qu'on fait partout. Enfin, je ne finirois point, ſi je vous communiquois tous les thèmes que je tiens en réſerve. Je voudrois, au lieu de ces belles choſes, avoir le ſecret de rendre la force à vos nerfs & de rajuſter l'étui de votre ame, pour qu'elle s'y trouvât plus à ſon aiſe, & que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philoſopher plus tranquillement. Sur ce, &c.

LETTRE XXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 16 Septembre, 1768.

QUELQUE éloge que V. M. faſſe de la pareſſe dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'eſt point cette vertu (puiſqu'il lui plaît de l'appeler ainſi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remercimens. Un ſentiment plus triſte & plus profond m'occupoit, & faiſoit taire tous les autres ; il ſe répandoit des bruits fâcheux & très-inquiétans ſur la ſanté de V. M. ; j'attendois avec impatience Mr

Mettra pour en ſavoir des nouvelles ſures, & pour calmer l'inquiétude où j'étois; il eſt enfin arrivé, m'a tranquilliſé pleinement, & m'a mis en état de renouveler à V. M. l'aſſurance des ſentimens de reconnoiſſance, d'attachement & de reſpect dont je ſuis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'eſprit & de gaieté cette pareſſe qu'elle pratique ſi peu, j'aurai l'honneur d'aſſurer que depuis long-temps les indigeſtions & les inſomnies m'ont perſuadé de la vérité de ſa thèſe, & convaincu que Jean Jaques Rouſſeau a raiſon, quand il aſſure que *l'homme qui médite eſt un animal dépravé*. Je crois le Marquis auſſi pénétré que moi de cet axiome, & je ne lui connois d'activité que dans un ſeul point, c'eſt dans ſon inviolable & reſpectueux attachement pour V. M.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur ce qui ſe paſſe en Europe pour voir que l'eſpèce humaine eſt condamnée à ne ſortir de ſon indolence naturelle que pour ſe tourmenter elle-même & les autres. Je n'en voudrois pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Ruſſie pour *ſoutenir* ſans doute *la religion catholique*. Notre St père le Pape ne ſe feroit pas attendu à cet allié-là.

Je déſire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres ſujets qu'elle ſe propoſe; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chaſſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques*; *& que les Etats où le peuple eſt le plus pauvre ſont les plus heureux, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout*. C'eſt une vérité dont on

tâche de le perſuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux les pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé juſqu'à ce point ſur ſes vrais intérêts !

Conſervez, Sire, votre ſanté précieuſe à des ſujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles inſtructions ; conſervez-la pour la philoſophie, pour les lettres, & pour le bonheur de celui qui ſera toute ſa vie avec le plus profond reſpect & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

Le 4 Octobre, 1768.

JE ne penſois pas devenir chef de ſecte en vous envoyant ce badinage ſur la pareſſe, & je me targue étrangement d'avoir des philoſophes pour diſciples ; je n'attribue cependant pas cette converſion à la force de mes argumens. Il faut être juſte, & convenir qu'après avoir pouſſé le courſier de ſon imagination dans toutes les carrières métaphyſiques, qu'après avoir vu le bout de toute choſe, ou pour mieux dire les bornes que l'eſprit humain ne ſauroit franchir, on peut après ces vains eſſais ſe permettre la pareſſe d'eſprit ſur les ſecrets de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il eſt encore vrai que la vie humaine eſt un jeu d'enfant, où des poliſſons élèvent

ce que d'autres ont abattu, ou détruisent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets & plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la société, où des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades & ne leur laissent que les os. Si ces écervelés se trouvoient nés paresseux, je crois que la société n'y perdroit rien. Je ne range pas cependant le grand Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore assez bien appris son catéchisme, pour ferrailler en faveur du suisse du paradis; il se borne à couvrir ses frontières contre les incursions des Heydamaques, & il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement avec les Vénitiens un rebelle qui a soulevé cette province contre lui.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paroîtront pas sitôt; je destine celui que j'appelle la massue du despotisme qui assomme la raison, pour votre patrie; je le ferai paroître en même temps que je postulerai une place à l'académie françoise, & comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philosophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas & les d'Olivet auroient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la pauvreté, prouvé par la politique & par la religion, il doit paroître à Vienne, à moins que Mr van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage persuadera, je me l'assure, aux fidèles sujets de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, que l'argent d'un Etat n'est que pour le souverain, que tant que les peuples sont pauvres ils

font vertueux ; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers confuls ; & qu'enfin riche on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puiffances du fud ont formé ; il fera le fceau de la réconciliation de la Pruffe & de l'Autriche, & les traitans me canoniferont. Vous voyez que mes deffeins ne fe bornent pas à des bagatelles, & que mes ouvrages me rapporteront plus que le dictionnaire de Bayle n'a valu à fes éditeurs, & que peut-être je m'élèverai à côté de Henri VIII, auquel fon galimatias théologique valut le titre ineftimable de défenfeur de la foi.

La goutte, mes voyages & mes occupations ont un peu rallenti ces travaux importans. Ma fanté, à laquelle vous vous intéreffez fi affectueufement, s'eft affez bien remife. La nature m'a condamné à ramaffer pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produifent la goutte : ce n'eft pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal ; il faut que la patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils font pétris du même limon ; il faut qu'on fe familiarife avec l'idée de fa deftruction, & qu'on fe prépare à rentrer dans le fein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon Marquis, pour me prouver qu'il n'eft point pareffeux, il entreprend le voyage d'Aix ; car vous faurez que les Provençaux font comme les Juifs ; de la boue de Jérufalem pour les uns, & les

eaux minérales d'Aix pour les autres, leur ſemblent les chef-d'œuvres du très-haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre ſable, & je crois qu'on peut être bon patriote, ſans s'aveugler de préjugés pour ſa patrie. A propos, les Suiſſes ont fait un deſſein de Voltaire pénitent allant à confeſſe, qui eſt la plus plaiſante idée que Meſſieurs les treize cantons ayent enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le roſaire en main, eſcorté de ſes garde-chaſſes, ſuivi de ſon père Adam, de ſa cuiſinière & de ſon cocher ; un ſinge porte le crucifix devant lui & l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui, en faiſant des pétarades, fait tomber de deſſous ſa queue toutes ſes brochures, & ſurtout le petit poëme contre vos amis les Genevois. Rangeons cela ſur la liſte des ſottiſes paiſibles, & ſouhaitons qu'il ne s'en faſſe point d'autres.

Puiſſiez-vous vivre en paix, recouvrer entièrement votre ſanté, & vous bien perſuader que perſonne ne s'y intéreſſe plus que moi pour l'honneur des lettres, du bon ſens & de la philoſophie ! Sur ce, &c.

LETTRE XXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 19 de Décembre, 1768.

Je crains d'importuner trop ſouvent V. M.; c'eſt pour cette raiſon que je n'oſe rendre mes lettres plus fréquentes. Je reſpecte ſurtout en ce moment ſes occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, ſi elles n'étoient pas auſſi ſérieuſes, pourroient amuſer un moment la philoſophie. Il eſt aſſez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour ſoutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du midi écornent tout en douceur le patrimoine de St Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le St père n'envoie au grand Viſir une épée bénite comme au Maréchal Daun. On aſſure que pluſieurs de nos François, & juſqu'à des Chevaliers de Malte, vont ſervir dans l'armée turque contre ces vilains ſchiſmatiques de Ruſſie; & qu'on diſe après cela que l'eſprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le Roi de Danemarck, que nous avons eu ici pendant ſix ſemaines, en eſt parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, haraſſé de fêtes dont on l'a écraſé, de ſoupers où il n'a ni mangé ni cauſé, & de bals où il a danſé en bâillant à ſe tordre la bouche. Je

ne doute point qu'à son arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les soupers & les bals à perpétuité. Il est venu à l'académie des sciences, & j'ai fait à cette occasion un petit discours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confrères & le public m'en ont paru contens; mais je désirerois encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre suffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient; cela étoit d'autant plus nécessaire qu'on avoit assuré le Roi de Danemarck que les philosophes étoient *mauvaise compagnie.* Cette mauvaise compagnie, Sire, est bien consolée & bien honorée d'avoir V. M. à sa tête.

On dit que le paresseux Marquis est resté en Bourgogne; il y fera venir sans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puisse aller les prendre sur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'a, b, c; c'est un tissu de dialogues sur tout ce qui a été, est, & sera. Dans le dernier dialogue l'auteur soupçonne qu'il pourroit bien y avoir un Dieu, & qu'en même temps le monde est éternel; il parle de tout cela en homme qui ne sait pas trop bien ce qui en est. Je crois qu'il diroit volontiers comme ce capitaine suisse à un déserteur qu'on alloit pendre, & qui lui demandoit s'il y avoit un autre monde: *par la mort-Dieu, je donnerois bien cent écus pour le savoir.*

Mais c'est trop entretenir V. M. de balivernes. Je

finis en lui souhaitant une année aussi glorieuse & aussi heureuse que toutes les précédentes, & en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnoissance, d'attachement, & du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je serai toute ma vie, &c.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

Le 16 Janvier, 1769.

JE vous aurois répondu plutôt, si je ne m'étois vu accablé d'affaires de différens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluse dans votre lettre, & de ce que vous me dites sur le renouvellement de l'année. Je puis vous assurer sans compliment que je suis très-content de votre harangue ; c'est un écrit plein de dignité ; vous y louez le Roi de Danemarck sans le flatter, & vous épuisez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque chose d'avantageux. Le style en est simple & noble ; la seule image que vous employez est pour le Czar Pierre I ; elle est forte & placée en son lieu pittoresque. J'ai lu d'autres discours, même des vers faits pour ce sujet ; sans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte sur tous ces autres ouvrages qui me sont parvenus.

Nous n'aurons plus déformais des nouvelles de France du Roi de Danemarck, car le voilà parti; mais l'obfervatoire de Paris en débite une, qui, fi elle fe confirme, donnera de la tablature aux favans & de la matière aux aftrologues. On nous mande qu'un fatellite ancien de Saturne s'eft perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il eft devenu. Saturne l'a-t-il avalé? ce fatellite eft-il difgracié? ou fe feroit-il caché fous quelque nuage pour fe moquer des aftronomes? Meffieurs les aftrologues, fans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chute de quelque favori d'un grand prince, ou ils foutiendront que le règne de Saturne va revenir fur terre, & que ce fatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner (comme Somonocodon); qu'on le verra paroître à la tête de l'armée turque ou de l'armée ruffe, pour établir fon règne. Pour moi, je me contenterai de crier partout: fi vous l'attrappez, ne le pendez pas, Meffieurs. Vos aftronomes de Verfailles diront que le fatellite defcend fur la terre pour fubjuguer la Corfe, dont les généraux & les armées de Louis XV ne peuvent venir à bout. Enfin il réfulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la befogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je fuis j'ai lu l'a, b, c de Voltaire, & je vous réponds qu'il ne connoît ni n'entend l'a, b, c de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus; cela eft pédant, parce que cela eft profond. Le jugement qu'il porte de

Monteſquieu eſt mieux tapé que le reſte. Je crains qu'il n'ait raiſon. Le reſte de l'ouvrage contient des facéties & des légèretés répandues à ſa manière. Il croit le monde éternel, & il en apporte les plus foibles raiſons ; il voudroit bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'eſt qu'il veut que les rois, au lieu de mettre leurs armées aux priſes, ſe battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurois envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vide ſon différent avec Fréron ; je voudrois les voir s'eſcrimer en champ clos ; cela vaudroit à tout prendre mieux que les injures qu'ils ſe diſent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire.

Pour le cher Iſaac, il s'eſt mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix ; je ne ſais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra ; peut-être ſe fera-t-il hiſtoriographe du ſatellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire & les aventures.

Ecrivez-moi quand l'envie vous en prendra ; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponſes ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-Dieu nous donnent de l'occupation : quand la maiſon de notre voiſin brûle, notre premier ſoin doit être de préſerver la nôtre de l'incendie qui la ménace, &c.

LET-

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 10 Avril, 1769.

J'AI cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle étoit en ce moment plus accablée d'affaires que jamais, & qu'il lui restoit bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison, Sire, jointe à mon peu de santé, a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des miennes; d'autant que ce qui m'intéresse le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, est de savoir des nouvelles de sa santé, & que son Ministre, Monsieur le Baron de Goltz, m'a assuré qu'elle étoit très-bonne. Puisse-t-elle se maintenir en cet état pour le bonheur de ses sujets, & pour ma consolation dans l'affoiblissement de la mienne!

J'ai été fort touché de l'accident arrivé à Madame la Princesse de Nassau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je désirerois bien vivement que V. M., si heureuse par ses succès, & par sa gloire, (si pourtant la gloire peut rendre heureux!) le fût encore dans sa famille. Mais la triste condition humaine ne comporte pas une félicité entière, & encore moins durable; & le plus fortuné des hommes est celui qui a le moins de raisons d'être dégoûté de la vie.

Les aſtronomes de l'académie ont dû raſſurer V. M. ſur le prétendu dérangement de Saturne & l'eſcapade de ſon ſatellite. Les planètes, Sire, ſont plus ſages que nous ; elles reſtent à leur place ; ce ſont les hommes qui ont la rage de ne pas reſter à la leur, & qui ſe tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corſe & en Ruſſie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! Puiſſent ſurtout la France & les Etats de V. M. en être préſervés ! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares ont déjà dévaſté beaucoup de pays ; les malheurs de l'humanité m'attriſtent, quelque loin de moi qu'ils ſe paſſent.

Voilà donc l'Empereur à Rome, & les cardinaux occupés à faire un vice-Dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défenſe de la religion catholique en Pologne. Je ne ſais quel pilote on choiſira pour la barque de ſaint Pierre ; il me ſemble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paroît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverſer. On dit pourtant qu'il vouloit encore cette année-ci manger ſon Dieu comme la précédente ; mais on dit que ſon curé n'a pas voulu même l'entendre en confeſſion.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puiſſe intéreſſer V. M. que le poëme *des Saiſons* de Mr de Saint-Lambert. Je ne ſais ce qu'elle en penſera, mais il me ſemble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raiſon en poëſie, de l'harmonie & des images, de la philoſophie & de la ſenſibilité.

V. M. ignore ſans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapſodies & des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ſes Etats une gazette ſous le titre de *Courrier du bas Rhin*, dans laquelle on inſère des calomnies contre les plus honnêtes gens, & en particulier contre moi. Mr de Catt eſt au fait de cette impoſture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une admiration égale à ma reconnoiſſance, &c.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

Le 22 Avril, 1769.

NE penſez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates & des autres peuples orientaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philoſophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de Corſe, & malgré le trouble que vous autres écervelés de François excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de perſonne, parce que nous ſommes amis de tout le monde, & je crois que les frontières gauloiſes du pays des Welches n'ont rien à appréhender des courſes des Tartares & des Co-

ſaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le Prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI : mon mal eſt une coïonnerie qui conduit au tombeau ; c'eſt l'âge, c'eſt la vieilleſſe qui mine petit à petit, & qui conſumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille & Therſite, Virgile & Mévius, Newton & Wiberius, où tous les hommes ſont égaux.

Je ſuis bien aiſe que vous me raſſuriez ſur les affaires du ciel qui ſont de votre département : je voudrois que celles de la terre & de la mer allaſſent également bien ; mais en vivant dans le monde on apprend à ſe contenter de peu, & c'eſt une conſolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout ſe bouleverſe ſur ce petit globe, qu'au moins le ciel va bien. Quant à notre petit tas de boue, vous voyez que les ſouverains voyagent pour s'inſtruire. Vous avez joui à Paris de la viſion béatifique du Roi de Danemarck ; il eſt juſte que Rome jouiſſe de celle de l'Empereur, qui vaut un peu mieux que ce Roi du nord. C'eſt le premier Empereur, depuis le temps du bas empire, que cette capitale du monde ait reçu dans ſes murs ſans une ſuite de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné de ſages inſtructions aux cardinaux aſſemblés au conclave ; il eſt à ſouhaiter qu'ils les ſuivent ; mais il eſt apparent que le ſaint eſprit voyageant à ſon tour, aura paſſé par Madrid & Verſailles pour in-

ſtruire les électeurs ſur le choix du ſucceſſeur de Céphas ; il eſt encore très-plauſible que ce nouveau pontife ne ſera intrônisé qu'à condition qu'il ſupprime totalement l'ordre des jéſuites. Pour moi, je fais gloire d'en conſerver les débris en Siléſie & de ne point aggraver leur malheur, tout hérétique que je ſuis. Quiconque à l'avenir voudra voir un ignatien, ſera obligé de ſe rendre en Siléſie, ſeule province où il retrouvera des reliques de cet ordre qui n'aguère diſpoſoit preſque deſpotiquement des cours de l'Europe. Vous vous reſſentirez avec le temps en France de l'expulſion de cet ordre, & l'éducation de la jeuneſſe en ſouffrira les premières années. Cela vous vient d'autant plus mal à propos que votre littérature eſt ſur ſon déclin, & que de cent ouvrages qui paroiſſent, c'eſt beaucoup d'en trouver un paſſable.

Je ne connois point ce poëme de Saint Lambert dont vous me parlez ; mais je l'attends avec cette prévention à laquelle votre ſuffrage me diſpoſe. Je ne connois ni la gazette du Bas Rhin, ni celle de Hollande, encore moins celle de Paris. Je ſais qu'un François, votre compatriote, barbouille régulièrement par ſemaine deux feuilles de papier à Clèves ; je ſais qu'on achète ſes feuilles & qu'un ſot trouve toujours un plus ſot pour le lire ; mais j'ai bien de la peine à me perſuader qu'un écrivain de cette trempe puiſſe porter préjudice à votre réputation. Ah ! mon bon d'Alembert, ſi vous étiez roi d'Angleterre, vous eſſuyeriez bien d'autres brocards

100378

que vos très-fidèles ſujets vous fourniroient pour exercer votre patience. Si vous ſaviez quel nombre d'écrits infames vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce miſérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine & de l'envie de mes ennemis, & je me ſuis rappelé cette belle ode d'Horace : *Le ſage demeure inébranlable aux coups de la fortune. Que le ciel tombe, il ne s'en émeut pas ; que la terre ſe refuſe ſous ſes pieds, il n'en eſt point troublé ; que tous les élémens ſe confondent, il oppoſe à tous ces phénomènes un front calme & ſerein : fort de ſa vertu, rien ne l'altère, rien ne l'agite : il voit du même œil l'infortune & la proſpérité, il rit des clameurs du peuple, des impoſtures de ſes envieux, des perſécutions de ſes ennemis, & ſe refugiant dans lui-même, il y retrouve le calme & cette douce ſérénité que donnent le mérite & l'innocence.*

Voilà, mon cher, les conſeils qu'un poëte ſuranné peut donner à un philoſophe : cependant on s'informera touchant vos plaintes, & l'on tâchera de vous donner ſatisfaction ; c'eſt le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce, &c.

LETTRE XL.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 16 Juin, 1769.

V. M. me raſſure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'aſſurant que les coups de poing que ſe donnent les Ruſſes & les Turcs, ne s'étendront pas juſqu'à vos Etats, ni juſqu'à la France. Je ne ſais d'ailleurs ce que V. M. penſe de cette ſavante & glorieuſe guerre; il me paroît qu'elle reſſemble juſqu'ici à la joute d'Arlequin & de Scapin, qui ſe menacent avec grand bruit, ſe donnent quelques coups de bâton, & s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaiſant, c'eſt de voir l'imbécille & ſublime Porte protectrice du papiſme des Sarmates. Cette ſottiſe ne ſeroit que plaiſante, ſi elle ne faiſoit pas répandre tant de ſang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la ſociété de Jéſus, & que St François d'Aſſiſe pourroit bien tuer St Ignace. Il me ſemble que le St père, tout cordelier *qu'il eſt, fera une grande ſottiſe de caſſer ainſi ſon régiment* des gardes par complaiſance pour les princes catholiques; il me ſemble que ce traité reſſemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que elles-ci livraſſent leurs chiens; on ſait comment elles s'en

trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il sera singulier, Sire, que tandis que leurs majestés très-chrétienne, très-catholique, très-apostolique, & très-fidelle détruiront les grenadiers du St. Siége, votre très-hérétique Majesté soit la seule qui les conserve. Il est vrai qu'après avoir résisté à cent mille Autrichiens, cent mille Russes, & cent mille François, il faudroit qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles sont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudroit mieux que la destruction des jésuites, comme V. M. le sait bien, s'est trouvé si bien de sa communion pascale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, & depuis porte-Dieu, qui voudroit le faire brûler. Il m'assure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, & qu'il ne veut point être exposé au sort du Chevalier de la Barre ; je lui réponds, pour ranimer sa foi, que selon St Augustin, dans son homélie sur la décollation de St Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée ; parce que l'évangile dit que pour entrer dans ce royaume, il faut *se faire petit*, opération que la décollation produit nécessairement.

Je prie V. M. d'être persuadée que je ne l'aurois point importunée de mes plaintes au sujet des calomnies imprimées contre moi dans ses Etats, si ces

calomnies n'avoient regardé l'honnêteté des mœurs, & si je ne savois qu'elles avoient fait quelque impression à Berlin même. Les princes, Sire, & surtout les princes tels que vous, ont raison de mépriser les calomnies de toute espèce, parce que leurs actions, exposées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particulier obscur n'a pas cette ressource.

J'allai voir il y a deux jours chez le sculpteur Coustou le Mars & la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux statues sont très-belles; la Vénus est entièrement achevée, & le Mars le sera incessamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adressant un ouvrage *sur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, & que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que Mr de la Grange a été malade. V. M. devroit lui ordonner de se ménager sur le travail. C'est un homme d'un rare mérite, dont la conservation importe à l'académie, & qui est bien digne, Sire, des bontés de V. M. par ses talens, par sa modestie, & par la sagesse de sa conduite. Je sais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'est d'éprouver la caducité avant le temps. Puisse la santé de V. M. n'être pas plus caduque que sa gloire! Je suis, &c.

LETTRE XLI.

DU ROI.

SIRE, Le 2 Juillet, 1769.

VOUS avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, fur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de fabre. Aucune des hordes qui combattent fous eux n'a lu, je vous affure, ni les inftitutions de Jean Calvin, ni la fomme de St Thomas. Le Ciel va décider entre l'alcoran & la proceffion du faint Efprit du père. Je parierois pourtant pour les fectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'eft paffé jufqu'à préfent entre ces nations théologiennes, doit être confidéré comme un prélude de ce qui arrivera lorfque la campagne fera ouverte. Le grand Vifir, à la tête des catholiques orthodoxes, va paffer le Danube; le prince Gallizin avec fes hérétiques va s'avancer pour le combattre au paffage du Niefter. Cela prépare une belle fête pour le Diable; car la forbonne & l'enfer, ou l'enfer & la forbonne, damnent également mahométans & grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire & pour fes adhérens! J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'eft bien permis d'être fpectateur de ceux que Sa Majefté impériale de Conftantinople

& Sa Majesté impériale de toutes les Russies y feront voyager.

Pour vous autres François, vous n'y allez pas de main morte en Corse; vous dépeuplez honnêtement cette île; mais le sort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde est différent de celui des Russes & des Turcs; car quiconque est tué ayant combattu pour Paoli & pour la liberté de sa patrie, est martyr & gibier de paradis. Votre Choiseul a pris cette Corse, comme un chat tire des marrons du feu; mais comme il est adroit, il ne se brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on assure, pour Avignon & pour le comtat Venaissin; il proteste au pape que *hoc regnum suum non est mundi*, & ce pauvre druide ultramontain sera obligé de se le persuader s'il peut. Le saint Esprit l'a élu conditionnellement; que voulez-vous qu'il fasse? Il a perdu son crédit idéal, fondé sur la stupidité générale des nations; il supprimera les jésuites, comme autrefois un de ses prédécesseurs abolit l'ordre des templiers, & les potentats orthodoxes & le vicaire de *Céphas Barjonne* se partageront leurs dépouilles, tandis qu'un pauvre petit prince hérétique & tolérant ouvrira un asile aux persécutés. Quel tableau un peintre habile ne feroit-il pas de ces événemens? Il vous dessineroit d'un côté le mousti rétablissant des évêques polonois dans leurs cathédrales, de l'autre des papes russes combattant pour les enfans de Calvin; dans le lointain un prince protestant protégeant les jésuites opprimés par de très catholiques & de très-chrétiens

monarques, & dans un nuage élevé faint Ambroife, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue & ne comprenant rien à cet étrange fpectacle. Si ce tableau s'achève, il fera deftiné à orner le grand falon des petites-maifons de l'Europe.

Mais trève de plaifanterie. L'édifice de l'églife romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétufté. Les befoins des princes qui fe font endettés, leur font défirer les richeffes que des fraudes pieufes ont accumulées dans les monaftères; affamés de ces biens, ils penfent à fe les approprier. C'eft là toute leur politique. Mais ils ne voient pas qu'en détruifant ces trompettes de la fuperftition & du fanatifme, ils fapent la bafe de l'édifice, que l'erreur fe diffipera, que le zèle s'attiédira, & que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, méprifable par lui-même, ne peut jouir dans l'Etat d'autre confidération que de celle que lui donne le préjugé de fon faint miniftère. La fuperftition le nourrit, la bigoterie l'honore, & le fanatifme le canonife. Toutes les villes les plus remplies de couvens font celles où il règne le plus de fuperftition & d'intolérance. Détruifez ces réfervoirs de l'erreur, & vous boucherez les fources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'oie, & qui dans le befoin en produifent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop méprifés du peuple, n'ont pas affez d'empire fur lui pour exciter fortement fes paffions, & les curés, exacts à recueillir leurs dixmes,

ſont aſſez tranquilles & bons citoyens d'ailleurs, pour ne point troubler l'ordre de la ſociété : il ſe trouvera, dont que les puiſſances, fortement affectées de l'acceſſoire qui irrite leur cupidité, ne ſavent ni ne ſauront où leur démarche les doit conduire : elles penſent agir en politiques & elles agiſſent en philoſophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur applanir ce chemin ; il a été le précurſeur de cette révolution, en y préparant les eſprits, en jetant à pleines mains le ridicule ſur les cuculati & ſur quelque choſe de mieux : il a dégroſſi le bloc auquel travaillent ces miniſtres, & qui deviendra une belle ſtatue d'Uranie, ſans qu'ils ſachent comment. Après d'auſſi belles choſes, je ſuis un peu fâché que ce même Voltaire faſſe ſi platement ſes pâques, & donne une farce auſſi triviale au public ; qu'il faſſe imprimer ſa confeſſion de foi, à laquelle perſonne n'ajoute foi, & qu'il ſouille la mâle parure de la philoſophie par les accoutremens de l'hypocriſie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus ; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis : c'eſt un crime irrémiſſible. On dit qu'il s'eſt brouillé avec ſon évêque, que celui-là s'eſt plaint en cour, & que le très-Chrétien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philoſophe, & qu'il s'eſt prêté à ces momeries de pâques & de l'autel, pour ne pas pouſſer à bout la patience des puiſſans dont il n'a pas mal abuſé. Cet homme auroit eu trop d'avantages ſur ſes contemporains, s'ils n'étoient pas rachetés par quelques foibleſſes : il eſt haineux

comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, il puniroit jusqu'au quatrième degré la génération des Desfontaines, des Rousseau, des Fréron, des Pompignan, &c.; cela n'est pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philosophes

Calmes au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Vous êtes sourds aux cris d'impuissans ennemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croasse dans la fange.

C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui savent dédaigner de ridicules accusations; car qui croira sur la parole du gazetier du Bas Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le persifflant? Ce genre de mort a été ignoré jusqu'à nos jours, & le sera éternellement. Les calomnies fines sont dangereuses; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre berlinois se porte à merveille: il vit plus dans la planète de Vénus que sur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, & de son passage par le disque du soleil, a été pendant deux nuits de suite sur pied pour observer ce phénomène: cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes, mais ils n'y entendent pas plus de finesse.

Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, lesquels ne me sont point parvenus jusqu'à présent.

Je connois les Synonymes françois, je les ai depuis long-temps. Ce livre eſt d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue : je ſoupçonne que c'eſt une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je ſuis aſſez dégoûté des nouveaux livres qui paroiſſent à préſent en France ; on y voit tant de ſuperfluité, beaucoup de paradoxes, des raiſonnemens lâches & inconſéquens, & avec ces défauts ſi peu de génie, qu'il y auroit de quoi ſe dégoûter des lettres, ſi le ſiècle précédent ne nous avoit pas fourni des chef-d'œuvres en tout genre. L'heureuſe fécondité de ce ſiècle nous dédommage de la ſtérilité du nôtre. Je ſuis venu au monde à la fin de cette époque où l'eſprit humain brilloit dans toute ſa ſplendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, ſont paſſés ; il ne reſte déſormais en France que vous & que Voltaire qui ſouteniez comme des colonnes fortes & puiſſantes les reſtes d'un édifice qui va s'écrouler. J'eſpère donc que nous ſortirons du monde en même temps, & que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la deſcription, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, & dont nous ſerons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes : mais jusqu'au moment du départ jouiſſez d'une ſanté parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, & conſervez

votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce ſont les vœux de tous les philoſophes pour leur cher Athénagoras. Sur ce, &c.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 7 Août, 1769.

ME voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, ſur la parole de V. M., au ſujet des deux ſeules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour ſouverain, & celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette aſſurance, que les catholiques romains, dits mahométans, & les ſchiſmatiques ſoi-diſant tolérans, s'égorgent à leur plaiſir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, ſans inquiétude ſur le ſuccès de leurs armes & ſur les grands événemens qui, je crois, n'en réſulteront pas. Si l'alcoran eſt vainqueur, nous en ſerons quittes pour croire à la jument Borac.

Je ne ſais pas ſi les Corſes que nous avons envoyés dans l'autre monde, y feront mieux que dans celui-ci ; mais il me ſemble que Sertorius Paoli a fait une aſſez plate fin. On l'accuſe d'être *un peu* poltron ; il

il y a *un peu* paru par ſa conduite, & il faut avouer que c'eſt un défaut *un peu* eſſentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On aſſure que le Pape cordelier ſe fait beaucoup *tirer la manche* pour abolir les jéſuites; je n'en ſuis pas trop étonné; propoſer à un Pape de détruire cette brave milice, c'eſt comme ſi on propoſoit à V. M. de licencier ſon régiment des gardes. Cependant on eſt, je crois, bien ſurpris en Eſpagne, en Portugal & à Naples, que le ſucceſſeur de St Pierre diſpute à V. M. le droit de conſerver les enfans d'Ignace. Cela paroît auſſi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux miſſels qu'on jeta autrefois au feu pour ſavoir lequel des deux étoit le meilleur, & qui furent brûlés tous deux, au grand ébahiſſement des ſpectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'eſt que le général des jéſuites, dans une requête préſentée au feu Pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non ſuſpecte* en faveur de ſon ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jéſuites ſont les janiſſaires du ſaint ſiège, néceſſaires comme eux au ſoutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire ſera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre; il étoit, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par ſon prédéceſſeur. Il m'écrit qu'il a eu grand' peur d'être *martyr*, & que c'eſt pour cela qu'il s'eſt *confeſſé*;

afin de rester tout au plus *confesseur.* Il vient de faire une petite brochure intitulée, *Paix perpétuelle,* qui est une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous savez. Il dit que son évêque d'Annecy, qui s'intitule Prince de Genève, est cousin-germain de son maçon, & que c'est un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paroît, Sire, tout aussi impossible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appelé radoteur; mais j'ose assurer V. M. que ses Berlinois ont eu la bonté de le croire, & je n'en suis pas étonné, depuis que je sais de V. M. qu'ils ont été sur pied pendant *deux nuits* pour voir passer Vénus sur le soleil.

Heureusement, Sire, votre académie des sciences ne ressemble pas au reste de la nation; ses mémoires sont un excellent ouvrage, & prouvent que c'est une des sociétés savantes les mieux composées de l'Europe. Je ne parle pas seulement de Mr de la Grange, dont le mérite est bien connu de V. M.; je parle entre autres de Mrs Lambert & Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, & qui me paroissent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Josaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne sais pas d'où procède le St Esprit, mais je voudrois bien savoir d'où procèdent les deux

vraies divinités de ce monde, la digeſtion & le ſommeil. J'irois les chercher quelque part qu'elles fuſſent.

Je ſupplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment ſur le mariage de Mſgr le Prince de Pruſſe. Je me flatte qu'elle eſt bien perſuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne ſon illuſtre maiſon & ſon auguſte perſonne. C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

Le 14 Septembre, 1769.

JE profite du départ du Sr Grimm pour vous faire parvenir cette lettre, & pour vous apprendre que juſqu'à préſent il ſemble que la fortune, le hasard ou la providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle des nations belligérantes ſe déclareroit la victoire. Mr St Nicolas, qui navige ſur une meule de moulin, & qui a une bonne tête comme l'on ſait, a perſuadé au Prince Gallizin de ſe retirer auprès de Kaminieck.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content des mémoires de notre académie. Les trois ſujets dont

vous parlez ſont ſans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens en tout genre ſe font rares ; on a bien de la peine à trouver des hommes ſupérieurs comme on les déſireroit, & dans nos temps de ſtérilité on ſeroit embarraſſé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Joſaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici ; il n'y a point de milieu entre l'un & l'autre; cependant j'aimerois mieux que ce fût ici en chair & en os, plutôt que je ne ſais comment en guiſe de fantôme ; car ſans langue & ſans voix notre converſation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge Mr Grimm de vous rendre toute la part & tout l'intérêt que je prends à votre perſonne. Vous connoiſſez d'ailleurs l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 16 Octobre, 1769.

Mr Grimm, qui n'eſt de rétour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, & dont je la prie de recevoir mes très-humbles remercimens. Il eſt revenu, Sire, pénétré

des ſentimens de reſpect, d'admiration & d'attachement que V. M. inſpire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéreſſe encore davantage, car je reſſemble à Bartholomée qui alloit *droit au ſolide*, Mr Grimm m'a donné les nouvelles les plus ſatisfaiſantes de la ſanté de V. M., & de ſa gaieté, qui en eſt elle-même une preuve.

Les trois ſujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs de la Grange, Béguelin & Lambert, ſont en effet les meilleurs de l'académie, & très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'eſpère que le jeune Mr Bernoulli marchera ſur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une diſſertation de Mr Cochius, qui a remporté le prix de métaphyſique; elle m'a paru bien faite & pleine d'une ſaine philoſophie; ſi Mr Cochius n'eſt pas de l'académie, il me ſemble qu'il y ſeroit bien placé dans la claſſe de philoſophie ſpéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On aſſure, Sire, & je n'ai pas de peine à le croire, que l'Empereur eſt retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'eſt bien ſûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ſes voyages. Puiſque ce prince a vu V. M. & qu'il la connoît, je ſuis bien ſûr qu'il ne lui fera pas la guerre, & voilà ſur-tout ce qui m'occupe; car la tranquillité & le bien-être de V. M. me ſont encore plus chers que ſa gloire, qui même n'a rien à perdre par ſa conduite admirable depuis ſix ans de paix. A cette condition, je

permets aux Turcs & aux Ruſſes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma ſanté eſt toujours bien incertaine; je voudrois du moins qu'elle me laiſſât aſſez de forces pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle; car c'eſt un triſte rendez-vous que la vallée de Joſaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnoiſſance, le reſpect profond, & l'admiration avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XLV.

DU ROI.

Le 15 Novembre, 1769.

JE ſuis bien aiſe d'avoir fait la connoiſſance du Sr Grimm. C'eſt un garçon d'eſprit, qui a la tête philoſophique, & dont la mémoire eſt ornée de belles connoiſſances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous eſtime, & combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma ſanté aſſez bonne, parce que le moment de convaleſcence qui ſuit un accès de goutte, eſt préciſément celui où l'on ſe trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeuneſſe & pour les vieillards eſt ſans contredit la tranquillité d'âme, qui inſpirant une joie douce,

met un nouveau baume dans le ſang, & appaiſe ces mouvemens violens qui détruiſent nos foibles reſſorts. Je crois que le bon cordelier pape aura beſoin de recourir à ce remède ; du moins Meſſieurs ſes enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerois autant être ſavetier que pape dans ce ſiècle-ci. Le preſtige eſt détruit, & le miſérable charlatan continue à crier ſa drogue que perſonne n'achète, tandis que des téméraires s'acharnent à renverſer ſon théâtre. Je ne ſais quel Anglois, après avoir tiré l'horoſcope de la hiérarchie, ayant calculé ſa durée, en à fixé le terme à la fin de ce ſiècle. Je ne ſerois pas fâché de voir ce ſpectacle ; toutefois il me ſemble que cela n'ira pas ſi vîte, & qu'elle ſoutiendra ſes abſurdités peut-être encore une couple de ſiècles, d'autant plus qu'elles ſont appuyées par l'enthouſiaſme de la populace.

Ce que je viens de dire fait naître la queſtion, s'il ſe peut que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtème religieux ? Je ne le crois pas, à cauſe que ces animaux que l'école a daigné nommer raiſonnables, ont peu de raiſon en effet. Qu'eſt-ce que quelques profeſſeurs éclairés, quelques académiciens ſages, en comparaiſon d'un peuple immenſe qui forme un grand Etat ? La voix de ces précepteurs du genre humain eſt peu entendue, & ne s'étend pas hors d'une ſphère reſſerrée. Comment vaincre tant de préjugés ſucés avec le lait de la nourrice ? Comment lutter contre la coutume, qui eſt la raiſon des ſots, & comment déraciner du cœur des

hommes un germe de superstition que la nature y a mis, & que le sentiment de leur propre foiblesse y nourrit? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner sur cette belle espèce à deux pieds & sans plumes, qui probablement sera toujours le jouet des fripons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, sans être bien brillante, elle va doucement son chemin. L'approbation que vous donnez à quelques-uns de ses membres, me les rend encore plus précieux. L'espérance que vous me donnez de faire un tour dans ces contrées, me fait plus de plaisir que n'en auroient les Juifs à la seconde apparition d'Elie. Je m'en tiens au présent; je ne connois point la carte qui situe la vallée de Josaphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le langage qu'on y parle; il est plus sûr de vous voir ici avec tous mes sens, & de pouvoir vous assurer de vive voix combien je vous estime, &c.

LETTRE XLVI,

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Decembre, 1769.

Je crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe est agité; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles, mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui témoigner toute la part que je prends

à la joie qu'a dû lui donner la naiſſance d'un nouveau Prince dans ſon auguſte & illuſtre maiſon. J'eſpère que S. A. R. Madame la Princeſſe de Pruſſe lui donnera bientôt un nouveau ſujet de ſatisfaction par une naiſſance ſemblable. J'ai eu l'honneur il y a quelque temps de remercier V. M. par une aſſez & trop longue lettre des éclairciſſemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'oſois prendre cette liberté, je lui demanderois ce qu'elle augure de la préſente guerre, & du ſort de la Pologne, dont le ſouverain me paroît être le St Eſprit des Rois. Voltaire ne me paroît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend que s'ils ne ſont pas convertiſſeurs ni perſécuteurs, ils ſont abrutiſſeurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête, ce qui lui arrive ſouvent, de ſe trouver aſſez mal ſur mes épaules, je penſe au pauvre grand Viſir à qui on vient d'abattre la ſienne, & je trouve que le lot de la mienne eſt encore meilleur, tout mauvais qu'il eſt en lui-même, ſurtout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui ſuffit ſeule à tant d'objets, & qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand ſuccès la philoſophie & la poëſie. Vous les avez réconciliées enſemble; puiſſiez-vous réconcilier de même St Nicolas & la jument Borac, qui dans la dernière affaire ſurtout me paroît n'avoir été qu'une bête. Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 18 Décembre, 1769.

IL n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., & certainement je fais fcrupule de l'importuner trop fouvent par mes lettres, perfuadé, comme de raifon, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me difpenfer de lui faire mes très-humbles remercîmens fur le prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La Princeffe qui en eft l'objet, m'y paroît louée avec autant de galanterie que de fineffe ; je fais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire plufieurs fois de fon grand talent pour la mufique ; fi on changeoit la Princeffe en Prince, je fais bien, Sire, à qui ces éloges pourroient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il eft poffible, fur des objets plus grands & plus effentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, Sire, eft une plaifanterie neuve & de très-bon goût ; *avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas ! Melpomène & Thalie n'ont prefque plus que des bâtards ; car nos comédiens même de Paris ne font pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles

qu'elle veut bien me donner de ſa ſanté ; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaiſir, ſur la tranquillité d'ame dont elle me paroît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'aſſure d'abord du bonheur de V. M., auquel je m'intéreſſe de préférence ; elle aſſure enſuite par contrecoup le bonheur de vos ſujets, & peut-être les diſpoſitions pacifiques des autres princes de l'Europe. Je ne ſais ſi le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, eſt auſſi tranquille ſur le ſort de ſa vieille barque éclopée ; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins ſa drogue ; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas ſeulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue & qui la prennent avec reſpect, & d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'oſent la jeter au feu.

La queſtion, *s'il ſe peut faire que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtème religieux*, mériteroit bien, Sire, d'être propoſée par une académie telle que la vôtre. Je penſe, pour moi, qu'il faut toujours enſeigner la vérité aux hommes, & qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en propoſant cette queſtion pour le ſujet du prix de métaphyſique, ſe feroit, je crois, beaucoup d'honneur, & ſe diſtingueroit des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occaſion de l'aſſurer de toute la reconnoiſſance de Mrs de la Grange, Lambert &

Béguelin, qui me paroiſſent bien pénétrés des bontés de V. M., & bien empreſſés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec ſa bonté ordinaire les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'eſt la trentième de ſon glorieux règne ; puiſſe-t-elle être ſuivie de trente autres ; & puiſſe la deſtinée ajouter à ſes illuſtres jours tout ce qu'elle me paroît vouloir retrancher aux miens !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus tendre reconnoiſſance, & la plus vive admiration, &c.

LETTRE XLVIII.

DU ROI.

Le 4 Janvier, 1770.

LE nord, Monſieur Protagoras, eſt plus tranquille que vous ne le croyez ; c'eſt l'orient où règnent le trouble, la guerre & la confuſion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous ſommes trop peſans pour tracaſſer comme certaine nation du ſud qu'on appelle les Welches. Cette nation gentille fourre ſon nez partout, ſouvent où elle n'a que faire, & porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre ; elle croit qu'en la communiquant elle diminuera la portion qui lui en eſt échue, & qu'elle en deviendra moins agitée ; mais c'eſt peine

perdue, dit-on, & pour la rendre plus tranquille (je n'ose pas dire plus sage) il faudroit exorciser le démon qui la possède, selon ce que m'assura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretins sur mon salut. Je laisse le puîné dans la catégorie où vous le rangez avec le Roi des Sarmates ; jamais concile ne l'a accouplé de tel compagnon ; quelque peu de crédit qu'ils ayent à présent, leur tour pourra revenir ; si le destin le veut, ils reprendront faveur & feront fortune. Ce Monsieur * * * est encore jeune ; il est comme le Duc de Laurangais ; à force de faire des sottises il deviendra sage ; sa naissance n'est constatée que depuis quinze cents ans ; vous voyez qu'il est encore dans l'enfance. Dieu sait combien de milliers d'années se sont écoulées avant que son vieux papa parvînt à s'accréditer & à jouir de la considération qu'il a présentement. Le temps fait tout ; il produit, il exhausse, il abaisse, il relève les Dieux & les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, & Monsieur le Chevalier trouvera à son tour le moment de briller.

En attendant ma famille s'amuse à faire des enfans : c'est un bon remède pour l'oisiveté, & qui est en son lieu quand on a soutenu sept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, & si c'étoit dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierois de faire l'horoscope de l'embryon qui dans six mois pourra venir au monde ; mais je vous en dispense. Pour moi, au lieu de faire des enfans, je fais de mauvais mémoires pour l'académie, dont

vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ferez assez de mon opinion pour le principe que je suis : mes idées je crois calculées pour le bien de l'humanité ; & pour persuader nos prêtres de les adopter, j'ai été obligé de les ménager. Pourvu que le bien se fasse, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer ? Je suis grand partisan de la morale, parce que je connois beaucoup les hommes, & que je m'apperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algébriste, qui vit dans son cabinet, il ne voit que des nombres, des proportions ; mais cela ne fait pas aller le monde moral, & de bonnes mœurs valent mieux pour la société que tous les calculs de Newton. J'espère que vous me direz franchement votre sentiment sur mon mémoire, bien assuré de mon estime, & que je prie Dieu de vous avoir en sa sainte & digne garde.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Le 8 Janvier, 1770.

VOUS savez que nous autres poëtes nous sommes accusés d'aimer un peu trop la flatterie & l'hyperbole ; cependant le prologue fait pour l'Electrice de Saxe n'en est pas susceptible, parce que cette princesse est douée des plus rares qualités, & possède des talens qui suffiroient à la réputation d'une particulière. Ce-

pendant, comme le public eſt plus malin qu'admirateur, il falloit le contenter en faiſant un petite ſortie ſur les comédiens, qui méritoient bien d'être relevés. Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons ſujets ; mais ſi vous connoiſſiez ceux qui repréſentoient cette pièce, votre troupe en comparaiſon vous paroîtroit divine. Si, comme le diſent les philoſophes, toutes les occupations des hommes ſont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix & en bonne intelligence avec tous mes voiſins, & je fais des vaudevilles pour m'amuſer.

J'ignore ce que penſe l'infaillible qui ſiége aux ſept montagnes ; mais je ſais qu'il s'intéreſſe pour achever & perfectionner notre égliſe catholique de Berlin, & qu'il ne me haït pas, me regardant comme un des ſuppôts de ſa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licentier : il ſe contente de diſputer pied à pied les reſtes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il ſe trouve dans le cas de votre contrôleur des finances ; mais je parierois bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, & que vos bourſes ſe trouveront vides avant que le règne de la ſuperſtition ſoit aboli.

La queſtion que vous propoſez à notre académie eſt d'une profonde philoſophie. Vous voulez que nous ſcrutions la nature & la trempe de l'eſprit hu-

main, pour décider ſi l'homme eſt ſuſceptible d'en croire plutôt le bon ſens que ſon imagination. Selon mes foibles lumières je pencherois pour l'imagination, par ce que le ſyſtème merveilleux ſéduit, & que l'homme eſt plus raiſonneur que raiſonnable. Je m'appuie dans ce ſentiment ſur l'expérience de tous les temps & de tous les âges. Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mélange de fables abſurdes, & d'une morale néceſſaire au maintien de la ſociété. Chez les Egyptiens, chez les Juifs, chez les Perſes, chez les Grecs & les Romains, c'eſt la fable qui ſert de baſe à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce ſyſtème merveilleux établi, & ſi vous ne rencontrez point la même démence dans les îles Mariannes, c'eſt que ſes habitans n'avoient du tout aucun culte. La nation qui paroît la moins imbue de ſuperſtition, eſt ſans contredit la Chinoiſe. Mais ſi les grands ſuivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impoſtures, aliment propre à la populace & adapté à ſa groſſièreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, ſont priſes des exemples que nous fournit l'hiſtoire; il en eſt encore d'autres qui me paroiſſent plus fortes, priſes de la condition des hommes & de l'empêchement qu'un ouvrage journalier & néceſſaire met à ce que la multitude des habitans puiſſe être éclairée pour ſe mettre au deſſus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque; convenons qu'elle contient

contient dix millions d'habitans; ſur ces dix millions décomptons d'abord les laboureurs, les manufacturiers, les artiſans, les ſoldats, il reſtera à peu près cinquante mille perſonnes tant hommes que femmes; de celles-là décomptons vingt-cinq mille pour le ſexe féminin, le reſte compoſera la nobleſſe & la bonne bourgeoiſie; de ceux-là examinons combien il y aura d'eſprits inappliqués, combien d'imbécilles, combien d'ames puſillanimes, combien de débauchés, & de ce calcul il réſultera à peu près, que ſur ce qu'on appelle une nation civiliſée contenant environ dix millions d'habitans, à peine trouverez-vous mille perſonnes lettrées, & entre celles-là encore quelle différence pour le génie? Suppoſez donc qu'il fût poſſible que ces mille philoſophes fuſſent tous du même ſentiment & auſſi dégagés de préjugés les uns que les autres; quels effets produiront leurs leçons ſur le public? Si huit dixièmes de la nation, occupés pour vivre, ne liſent point; ſi un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité, par débauche ou par ineptie; il réſulte de là que le peu de bon ſens dont notre eſpèce eſt capable, ne peut réſider que dans la moindre partie d'une nation, que le reſte n'en eſt pas ſuſceptible, & que les ſyſtèmes merveilleux prévaudront par conſéquent toujours ſur le grand nombre. Ces conſidérations me portent donc à croire que la crédulité, la ſuperſtition, & la crainte timorée des ames foibles, l'emportera toujours dans la balance du public, que le nombre des philoſophes

ſera petit dans tous les âges, & qu'une ſuperſtition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne étoit une eſpèce de théiſme dans le commencement; elle naturaliſa bientôt les idoles & les cérémonies païennes, auxquelles elle accorda l'indigénat, & à force de broderies nouvelles, elle couvrit ſi bien l'étoffe ſimple qu'elle avoit reçue dans ſon inſtitution, qu'elle devint méconnoiſſable. L'imperfection tant en morale qu'en phyſique eſt le caractère de ce globe que nous habitons; c'eſt peine perdue d'entreprendre de l'éclairer, & ſouvent la commiſſion eſt dangereuſe pour ceux qui s'en chargent. Il faut ſe contenter d'être ſage pour ſoi, ſi on peut l'être, & abandonner le vulgaire à l'erreur, en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la ſociété. Fontenelle diſoit très-bien, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour les communiquer au public, parce qu'il n'en valoit pas la peine; je penſe à peu près de même, en faiſant des vœux pour le philoſophe Diagoras, & priant Dieu de l'avoir en ſa ſainte garde.

LETTRE L.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 29 Janvier, 1770.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, & le mémoire qui y étoit joint, ne me ſont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois ; je ne ſais par quelle fatalité ce paquet a été ſi long-temps en route, & je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me ſoupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire ; & je puis, Sire, aſſurer avec vérité à V. M. que je ſuis abſolument de ſon avis ſur les principes qui doivent ſervir de baſe à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux ſur mes Elémens de philoſophie, tome IV de mes Mélanges, p. 72 & 92, elle verra que j'y indique comme la ſource de la morale & du bonheur *la liaiſon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliſſement de nos devoirs*, & que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout ſacrifice moral.* Il eſt vrai, Sire, que je n'ai preſque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe ſi bien dans ſon ouvrage avec la plus ſaine & la plus éloquente philoſophie.

Un ſeul point, Sire, m'a toujours embarraſſé pour

rendre abſolument univerſel & ſans reſtriction ce principe de la morale; c'eſt de ſavoir ſi ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la ſociété & à qui la ſociété refuſe tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuſe, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir, ſi ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, & comment on pourroit leur perſuader que leur véritable intérêt eſt d'être vertueux, dans le cas où ils pourroient impunément ne l'être pas. Si j'avois trouvé à cette queſtion une ſolution ſatisfaiſante, il y a long-temps que j'aurois donné mon catéchiſme de morale.

Je voudrois bien être en état de répondre plus au long à V. M. ; mais depuis trois ſemaines des vertiges fréquens m'ont cauſé une foibleſſe de tête qui m'interdit toute application, & me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis que ſon auguſte famille fait des enfans ; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détraquement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affoiblira jamais en moi, Sire, ce ſont les ſentimens d'admiration, de vive reconnoiſſance & de très-profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE LI.

DU ROI.

Le 17 Février, 1770.

L'APPROBATION que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaisir, que votre suffrage a plus de poids que n'en auroient les suffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupissent dans la dernière misère, il faut premièrement convenir que la police de son côté, & la charité des bonnes ames du leur, viennent au secours des malheureux, & qu'il n'y a point d'exemple (sauf les calamités publiques), où l'on ait vu une famille, pas même un seul homme, mourir exactement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune sont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras & leur industrie: une maladie qui leur survient les réduit aussitôt aux abois, à cause que leurs revenus cessent avec leur travail: relevant de maladie ils se trouvent endettés, & trop foibles pour reprendre leur ouvrage. Cette situation sans doute est dure, surtout s'ils sont surchargés d'une famille; mais au lieu de voler & d'assassiner sur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compassion de personnes vertueuses, pour se procurer un soulagement honnête dans leur misère,

au lieu de ſe précipiter dans un malheur cent fois plus affreux ? Les principes réprimans du vice que j'ai propoſés, ſont, l'amour de la conſervation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les lois puniſſent en leur ôtant la vie ; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de ſe déſhonorer en ſe livrant en aveugle à ſa paſſion ; & l'amour de la belle gloire, ce puiſſant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en ſont excités tout ce qui pourroit flétrir leur nom, & les pouſſe à pratiquer tout ce que la vertu a de plus ſublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il eſt ſûr que l'on fera d'étonnantes guériſons. Vous voyez que dans tout ce raiſonnement je ſuppoſe pour baſe que je m'adreſſe à une nation où les lois gouvernent ; car il eſt bien vrai que ſans le principe réprimant des punitions, la force du raiſonnement ne feroit pas ſuffiſante pour arrêter ſeule les ſaillies féroces d'un amour propre déſordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre ſanté que faute de matière, priant Dieu, &c.

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 9 Mars, 1770.

JE ſuis pénétré de reconnoiſſance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ſes importantes affaires pour s'occuper un moment des rêveries métaphyſiques d'un pauvre malade. Le réponſe qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui propoſer ſur ſon excellent mémoire, a certainement toute la ſolidité dont la matière eſt ſuſceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois & des ſupplices, & de l'autre l'eſpérance d'être ſoulagé par les ames vertueuſes, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui ſont dans l'indigence; mais je ſuppoſe, ce qui eſt poſſible, que l'indigent ſoit d'une part ſans eſpérance d'être ſecouru, & que de l'autre il ſoit aſſuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de ſon ſuperflu, pour ſubvenir à ſa propre ſubſiſtance, & je demande ce qu'il doit faire en ce cas, & s'il peut ou même s'il doit ſe laiſſer mourir de faim lui & ſa famille? La difficulté n'eſt pas la même pour celui qui poſſède quelque choſe; il ne doït rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agiſſe pas de même à ſon égard.

Je prie V. M. de me permettre auſſi quelques ré-

flexions ſur une autre queſtion dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, & qui m'a valu de ſa part une lettre ſi belle & ſi philoſophique ; ſavoir, *ſi en matière de religion, ou même en quelque matière que ce puiſſe être, il eſt utile de tromper le peuple ?* Je conviens avec V. M. que la ſuperſtition eſt l'aliment de la multitude ; mais elle ne doit, ce me ſemble, ſe jeter ſur cet aliment que dans le cas où on ne lui en préſentera pas un meilleur. La ſuperſtition, bien inculquée & enracinée dès l'enfance, cède ſans doute à la raiſon lorſqu'elle vient à ſe préſenter ; elle arrive trop tard & la place eſt priſe ; mais qu'on préſente en même temps & pour la première fois, même à la multitude ignorante, des abſurdités d'un côté telles que nous en connoiſſons, & de l'autre la raiſon & le bon ſens ; V. M. penſe-t-elle que la raiſon n'eût pas la préférence ? Je dirai plus ; la raiſon, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à perſévérer pour triompher un jour, & chaſſer ſa rivale. Il me ſemble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on eſt ſûr d'y avoir la vérité ; il faut ſeulement ouvrir avec ſageſſe & avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, & petit à petit la main eſt ouverte tout à fait, & la vérité en ſort tout entière. Les philoſophes qui ouvrent la main trop bruſquement ſont des fous ; on leur coupe le poing, & voilà tout ce qu'ils y gagnent : mais ceux qui la tiennent fermée abſolument, ne font pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas

d'entendre plus long-temps ma diatribe, & la foibleſſe de ma tête, toujours vide & étonnée, m'empêcheroit, quand je l'oſerois, de ſuivre plus loin ces réflexions. Puiſſe la deſtinée, Sire, conſerver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature, & qui eſt bien plus néceſſaire que la mienne à l'humanité & à la philoſophie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus grande admiration, & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE LIII.

DU ROI.

Le 3 Avril, 1770.

JE ſouhaiterois que votre ſanté plus forte & plus vigoureuſe vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en diſcutant beaucoup les matières on les éclaircit, & que vos lumières peuvent m'inſtruire. S'il s'agiſſoit de plaiſanter, je terraſſerois bien vîte la difficulté que vous me faites naître, en répondant que ce n'eſt pas à un François à la propoſer, à un François qui voit honorer chez lui les plus gros voleurs & rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos tréſoriers, &c. tous gens qui font métier de dépouiller votre Roi & ſon royaume. Mais j'abandonne cette défenſe de ma cauſe, qui n'eſt pas digne de ſa gravité ni de ſon

importance, & reprenant mon férieux & ma phyfionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me propofez, ne peut prefque pas arriver, parce que tous les cœurs ne font pas également endurcis, & qu'il fe trouve dans toutes les communautés & dans toutes les fociétés de bonnes ames, fenfibles aux cris de la mifère. Toutefois, fi par impoffible il fe trouvoit une famille dépourvue de toute affiftance & dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerois pas à décider que le vol lui devient légitime : 1. Parce qu'elle a éprouvé des refus, au lieu de recevoir des fecours. 2. Parce que fe laiffer périr foi, fa femme & fes enfans, eft un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de fon fuperflu. 3. Parce que l'intention du vol eft vertueufe, & que l'action en eft d'une néceffité indifpenfable : je fuis même perfuadé qu'il n'eft aucun tribunal, qui ayant bien conftaté la vérité du fait, n'opinât à abfoudre un tel voleur. Les liens de la fociété font fondés fur des fervices réciproques ; mais fi cette fociété fe trouve compofée d'ames impitoyables, tous les engagemens font rompus, & l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philofophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amufe de ce balbutiage. Vous me propofez enfuite en peu de mots une queftion à laquelle je ne pourrois répondre, felon le noble ufage tudefque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas

dans quelle discussion je ne pourrois me dispenser d'entrer pour détailler toute cette matière? Je me resserrerai donc le plus que possible pour vous satisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, & que vous me demandiez *s'il est utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur & la superstition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclore. En parcourant l'histoire, je trouve deux sortes d'impostures, les unes à la fortune desquelles la superstition a servi de marche-pied, & celles qui à l'aide de quelques préjugés ont pu servir à manier l'esprit du peuple pour son propre avantage. Les premiers de ces imposteurs ce sont les Bonzes, les Zoroastre, les Numa, les Mahomet, &c. pour ceux-là je vous les abandonne. L'autre espèce sont les politiques, qui, pour le plus grand bien du gouvernement, ont eu recours au systême merveilleux, afin de mener les hommes, de les rendre dociles. Je compte de ce nombre l'usage qu'on faisoit à Rome des augures, dont le secours a souvent été si utile, pour arrêter ou calmer des séditions populaires que des tribuns entreprenans vouloient exciter. Je ne saurois condamner Scipion l'africain de son commerce avec une nymphe, par lequel il acquit la confiance de ses troupes & fut en état d'exécuter de brillantes entreprises; je ne blâme point Marius de sa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menoit une biche avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même

bût, feront contraints d'avoir quelquefois recours aux illufions, & je ne les crois pas condamnables s'ils en impofent au public par les raifons que je viens d'alléguer. Il n'en eft pas de même de la fuperftition groffière. C'eft une des mauvaifes drogues que la nature a femées dans cet univers & qui tient même au caractère de l'homme; & je fuis moralement perfuadé, que fi l'on établiffoit une colonie nombreufe d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verroit naître des fuperftitions. Ce fyftème merveilleux femble fait pour le peuple. On abolit une religion ridicule, & l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'eft toujours un culte qui fuccède à quelque autre. Je crois qu'il eft bon & très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatifme, c'eft défarmer le monftre le plus cruel & le plus fanguinaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux fi oppofés aux deffeins de la nature, fi contraires à la multiplication, c'eft véritablement fervir fa patrie. Mais je crois qu'il y auroit de la maladreffe, & même du danger, à vouloir fupprimer ces alimens de la fuperftition qui fe diftribuent publiquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourriffe de la forte.

La réforme, comme vous le favez, fit une grande révolution; mais que de fang, que de carnage, que de guerres, de dévaftations pour ofer fe paffer de quelques articles de foi! quelle fureur s'empareroit des hommes fi l'on vouloit les fupprimer tous! Il

feroit beau fans doute de jouir du fpectacle unique d'un peuple fans erreur, fans préjugé, fans fuperftition, fans fanatifme ; mais il eft dit dans les centuries de Noftradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un fans vices, fans paffions & fans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laifferez échapper des gerbes de raifons pour l'éclairer ; qu'en arrivera-t-il ? Que quelques gens de lettres diront que vous avez raifon, que les Bonzes & les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouiffe & eux & les habitans de leurs tanières ; & que le monde demeurera aveugle. La philofophie, encouragée dans ce fiècle, s'eft énoncée avec plus de force & de courage que jamais ; quels font les progrès qu'elle a faits ? On a chaffé les jéfuites, direz-vous. J'en conviens ; mais je vous prouverai, fi vous le voulez, que la vanité, des vengeances fecrètes, des cabales, & enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la perfécution de Syrven, la cruelle aventure d'Amiens, la canonifation de * * *, les forcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suiffes fur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres hollandois contre des profeffeurs qui enfeignoient que la vertu fuffit aux hommes, l'efpèce de guerre de religion qui fe fait actuellement en Pologne. Oh ! mon cher Anaxagoras, l'homme eft un animal incorrigible, plus fenfible que raifon-

nable. Cependant je lui ai fait un catéchifme & je vous l'envoie.

Mes pieds vont auffi mal que votre eftomac ; j'ai la goutte, fans laquelle je vous aurois répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en fouffre, & vous favez peut-être que nous avions ici un médecin qui ordonnoit de faigner au gros orteuil, quand on avoit la tête embarraffée ; ainfi je ne faurois vous dire fi mon mal git dans la tête ou dans les pieds ; mais quelque part qu'il foit, il ne m'empêche pas de vous confidérer & de vous eftimer. Sur ce, &c.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 21 Avril, 1770.

DE toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement & plus tendrement affecté que celle que je viens d'en recevoir en date du 3 de ce mois ; j'en avois, Sire, le plus grand befoin pour calmer la violente inquiétude où j'étois depuis quelques jours fur la fanté de V. M., & fur les bruits très-fâcheux qui en couroient. Enfin me voilà raffuré, & quoique V. M. ne foit pas délivrée de fa goutte, je vois au moins qu'elle eft fans danger.

Il vient de paroître, Sire, un traité de la Goutte

par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent ; le remède qu'il propofe confifte dans l'application des fangfues ; je connois à Paris plufieurs perfonnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait ufage du remède, & ont été du moins très-foulagées. Mr Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra inceffamment.

Je fuis en ce moment trop occupé de la fanté de V. M. pour lui parler de la mienne; ma tête eft toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laiffer, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. fur les différens articles de la lettre fi belle & fi philofophique que je viens d'en recevoir, ainfi que fur fon catéchifme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de fa confervation fi précieufe, non-feulement à fes peuples & à la philofophie, mais encore à l'Europe & à l'humanité.

Je fuis avec le plus profond, & permettez-moi d'ajouter le plus tendre, refpect, &c.

LETTRE LV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Avril, 1770.

JE profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un mo-

ment où les nuages de ma tête ſont tant ſoit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philoſophique que V. M. a bien voulu m'écrire pour répondre aux queſtions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je penſe, Sire, comme V. M. ſur le premier objet, & je me félicite de penſer comme elle, non par un principe d'adulation dont je ſuis incapable, mais parce que les raiſons apportées par V. M. pour appuyer ſa réponſe, me paroiſſent très-ſolides, & s'étoient déjà préſentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de néceſſité abſolue que j'ai ſuppoſé, le vol eſt permis, & même eſt une action juſte. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi ce cas de néceſſité abſolue eſt purement métaphyſique, comme V. M. paroît le penſer ; je ne voudrois pas dire que non, mais je doute, & j'ai vu ſouvent des gens ſi malheureux, ſi dénués de ſecours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne ſavois ce qu'ils devoient faire, de frapper à la mille-unième, ou de ſe procurer leur ſubſiſtance aux dépens des riches, s'ils le pouvoient avec quelque ſûreté pour eux-mêmes. Il eſt vrai, Sire, que cette doctrine, toute raiſonnable qu'elle eſt, n'eſt pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchiſme de morale, par l'abus que la cupidité ou la pareſſe pourroient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'uſage de tous les ordres de la ſociété. Je ne ſais même ſi, du moins en France, les tribunaux ne condamneroient pas, avec

beaucoup de regret ſans doute, un malheureux qui ſe ſeroit trouvé dans le cas dont il s'agit; ils ſe trouveroient forcés à commettre cette injuſtice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abuſaſſent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme eſt, ce me ſemble, que la diſtribution des fortunes dans la ſociété eſt d'une inégalité monſtrueuſe; qu'il eſt auſſi atroce qu'abſurde, de voir les uns regorger de ſuperflu, & les autres manquer du néceſſaire. Mais dans les grands Etats ſurtout, ce mal eſt irréparable, & on peut être forcé de ſacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la ſociété ne s'arment contre les riches, comme ils ſeroient tentés & peut-être en droit de le faire.

Quant à la ſeconde queſtion, *S'il eſt utile de tromper le peuple?* je penſe d'abord comme V. M. que ſi l'erreur & la ſuperſtition ne ſont pas encore exiſtantes dans une nation, il faut s'oppoſer à leur naiſſance par tous les moyens poſſibles; je penſe encore avec elle, que ſi elles ſont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que *ce zèle impétueux* ne ſerviroit qu'à charger la philoſophie *d'un crime infructueux*; mais je penſe en même temps qu'il faut, au lieu de force, uſer de fineſſe & de patience, attaquer l'erreur indirectement & ſans paroître y penſer, en établiſſant les vérités contraires ſur des principes ſolides, mais en ſe gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la

maison, parce que ceux qui la défendent tireroient des fenêtres une grêle de coups de fusil ; il faut petit à petit élever à côté une autre maison plus habitable & plus commode ; insensiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, & la maison pleine de léopards sera désertée.

Le Catéchisme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paroît très-propre à la jeune noblesse à laquelle elle le destine. Les motifs moraux qu'on lui propose pour être vertueuse, sont en effet les vrais, & les plus propres à faire impression, principalement sur cette classe, qui jouissant dans la société des principaux avantages, est plus intéressée qu'une autre à en observer les lois écrites & non écrites.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LVI.

DU ROI.

Le 17 Mai, 1770.

JE vous suis très-obligé de la part que vous prenez à ma santé. L'enchaînement nécessaire des causes a voulu que l'âcreté amassée dans mon sang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup souffrir ; mais je me suis conformé à la volonté irré-

vocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, & me voilà guéri.

Durant ma convalefcence le premier livre qui m'eft tombé entre les mains eft l'Effai fur les préjugés ; il m'a tiré de l'inertie où me tenoient mes forces perdues ; & comme fur bien des fujets je penfe en raifon inverfe du foi-difant philofophe qui en eft l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organifation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulfifs aux fentimens de l'auteur, qui prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire. Auffi fouvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poëtes, fes idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être affez mauvais poëte (ou empoifonneur public), parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général (ou de bourreau mercenaire), parce que j'ai eu l'honneur d'être une efpèce de Roi (ou de tyran barbare). Ces confidérations affimilées à ma façon de penfer & felon l'idée que je me fais des chofes, m'ont déterminé à prendre la défenfe de mes confrères, pour empêcher que ces injures, fouvent répétées par de tels auteurs, n'obtinffent, par l'habitude & à force d'y accoutumer les oreilles du public, la fanction d'une opinion reçue & indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois font une efpèce d'imbécilles, qui ne favent ni lire ni écrire ; j'ai lu comme un bénédictin, & j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé ; c'eft

donc à moi à plaider leur cause. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui sera notre juge ; & même, s'il le trouve à propos, il peut présenter l'ouvrage à la cour, assuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des sciences. Badinage à part, cet ouvrage est très-licentieux & très-indécent. On diroit que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, & se rue sur les passans, également satisfait, pourvu qu'il morde ; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité est faite pour l'homme (de quoi je ne suis pas d'accord), s'il faut la lui dire en toute occasion, je me suis réglé sur les préceptes de l'auteur, & je lui ai dit bien sincèrement ce que je pense de son ouvrage ; il trouve en moi un disciple obéissant, qui éclairé par sa lumière se fait un devoir d'imiter son exemple ; & comme la vérité est toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce soi-disant philosophe se propose-t-il par son ouvrage ? De changer la religion ? Je lui ai démontré que cela étoit impossible. De réformer les gouvernemens ? Les injures ne les corrigeront point, elles pourront les irriter. Bouleverser les cerveaux de quelques têtes éventées, qui déclamant contre le gouvernement se feront mettre à la Bastille ? c'est un but digne d'un être malfaisant, malicieux & pervers, ce ne doit pas être celui de l'auteur. Veut-il donc devenir le martyr de la religion naturelle ? Cela est bien fou ; car quand on n'espère rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant qu'on le peut

ſon exiſtence heureuſe dans cette vie-ci, la ſeule dont on peut jouir. La mal-adreſſe de l'auteur paroît ſurtout en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il eſt dit dans l'évangile : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous faſſe. Or ce précepte eſt le réſumé de toute la morale : il eſt donc ridicule, & c'eſt une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des ſcélérats. Il ne faut jamais confondre la loi & l'abus. La loi peut être utile, & l'abus pernicieux ; & quand on marque tant d'animoſité contre ce que l'on attaque, on ſe décrédite ſoi-même, & l'on perd la confiance du lecteur. Voilà comme penſe un amateur de la ſageſſe ſolitaire, reclus dans ſa petite vigne, où il médite comme un autre ſur les folies des hommes, & ſur toutes les opinions bizarres & ridicules qui leur ont paſſé par la tête ; & c'eſt-là où il fait des vœux à la Nature, pour que l'enchaînement néceſſaire des cauſes maintienne long-temps votre eſpèce organiſée à l'abri des infirmités, des ſouffrances & de la diſſolution. Sur ce, &c.

LETTRE LVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 8 Juin, 1770.

DANS l'état de foibleſſe & preſque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'eſt du moins une conſolation pour moi de ſavoir que V. M. eſt guérie de ſes maux, & qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer eſt un digne & heureux fruit de ſa convaleſcence ; je ne connois point *l'Eſſai ſur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter ; je ſais pourtant que ce livre s'eſt montré à Paris, & même qu'il s'y eſt vendu très-cher. Mais il ſuffit ici qu'un livre touche à certaines matières, & qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, & pour être en conſéquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces ſortes d'ouvrages ; précautions qui font ſouvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je ſuis ſi excédé de livres & de brochures contre ce que Voltaire appelle * * *, que depuis long-temps je n'en lis plus, & que je ſuis quelquefois tenté de dire du titre de *philoſophe* ce que Jacques Roſbif dit de celui de *Monſieur*, dans la comédie du François à Londres :

Je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.

La critique que fait V. M. de *l'Essai sur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapsodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la superstition & le despotisme, ce que le P. de la Rue, jésuite, disoit de son confrère le Tellier : *Il nous mène si grand train qu'il nous versera.* Il ne faut point que la philosophie s'amuse à dire des injures aux prêtres ; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faisant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les souverains sur leurs vrais intérêts, & les sujets sur leurs devoirs, qu'elle rende l'autorité plus douce & l'obéissance plus fidelle. C'est une grande sottise d'accuser les philosophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité ; cette égalité est une chimère impossible dans quelque état que ce puisse être. La vraie égalité des citoyens consiste en ce qu'ils soient tous également soumis aux lois, & également punissables quand ils les enfreignent : c'est ce qui a lieu dans tous les Etats bien gouvernés, où le supérieur n'a jamais le droit d'opprimer son inférieur impunément ; mais c'est malheureusement ce qui n'a pas lieu partout ; l'auteur en a peut-être été témoin, & c'est peut-être ce qui a si violemment échauffé sa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choses que lui, mais je les ai vues plus de sang-froid, & j'ai conclu que ceux qui commandent & ceux qui

obéiſſent ſont ſouvent auſſi repréhenſibles les uns que les autres, & que toutes les claſſes de l'eſpèce humaine n'ont rien à ſe reprocher. Je vois, par exemple, que ſi les rois ont ſouvent fait des guerres injuſtes, les républiques, comme le remarque très-bien V. M., ont été auſſi ſouvent dans le même cas; & je regarde en particulier cette république romaine, tant célébrée dans l'hiſtoire, comme un des plus grands fléaux qui ayent déſolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, ſinon que, ſur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit ſur ce ſujet, de la néceſſité des guerres, & de celle des impôts, me paroît plein de ſens & de raiſon; mais pour l'application de ces principes, il faut un fonds d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne ſont pas toujours capables. J'aurois l'honneur d'en dire davantage à V. M., ſi une lettre pouvoit ſouffrir les détails délicats dont cette matière eſt ſuſceptible; je me contente donc de prier le St Eſprit d'éclairer les rois & les peuples, & ſurtout de conſerver long-temps V. M. pour l'exemple des uns, & le bonheur des autres.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE LVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 6 Juillet, 1770.

J'OSE espérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre & respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes & de gens de lettres, du nombre desquels je suis, ont résolu, Sire, d'ériger à Mr de Voltaire une statue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie & les lettres sont le plus redevables.

Les philosophes & les gens de lettres de toutes les nations, & en particulier de la nation françoise, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef & leur modèle. Qu'il seroit donc flatteur & honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste & respectable nom fût à la tête des nôtres ! Elle donneroit à Mr de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'estime la plus précieuse & la plus éclatante, dont il seroit infiniment touché, & qui lui rendroit cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouteroit beaucoup, & à la gloire de ce célèbre écrivain, & à celle de la littérature françoise, qui en conserveroit une reconnoissance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de foibleſſe où m'ont réduit mes travaux, & qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de diſtinction que j'oſe vous demander en leur faveur, feroit pour moi la plus douce conſolation. Elle augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, l'admiration dont je ſuis pénétré pour votre perſonne, le ſentiment profond que je conſerverai toute ma vie de vos bontés, & la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE LIX.

DU ROI.

Le 7 Juillet, 1770.

JE ſuis bien fâché de vous ſavoir toujours languiſſant. Pour l'ordinaire, la belle ſaiſon corrobore les corps & leur rend les forces que les indiſpoſitions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avois éſpéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'eſt je penſe au dérangement de ſaiſon de cette année qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez, & je crois que l'uſage de quelques eaux minérales ou des bains pourroit vous rétablir entièrement ; mais c'eſt à la faculté à en décider.

A peine vous avois-je envoyé mes remarques ſur cet Eſſai des préjugés, qu'un autre livre m'eſt tombé entre les mains; & comme j'étois en train d'ex-

aminer des ouvrages philosophiques & d'écrire, j'ai couché ces remarques par écrit & je vous les envoie. C'est le Système de la nature, où je me suis attaché à relever les contradictions les plus palpables & les mauvais raisonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y auroit encore bien des choses à dire sur ce sujet & bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer; je me suis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier, où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout, je crois qu'il lui sera impossible de soutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le second point, qui roule sur le fatalisme, il lui reste encore des réponses, & c'est selon moi de toute la métaphysique la question la plus difficile à résoudre. Je propose un tempérament, c'est une idée qui m'a séduit & qui pourroit bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté et la nécessité; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laisse cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuser. Les deux derniers points roulent sur la religion & le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne prise sur lui; il affirme assez doctoralement que la somme des biens l'emporte sur la somme des maux. C'est de quoi je ne suis point d'accord avec lui, & ce qu'il lui seroit impossible de prouver, si l'on vouloit pousser un peu vivement la

difpute fur ce fujet. Enfin, en ramaffant mes remarques, je me fuis cru un docteur de forbonne, un pilier de l'eglife, un faint Auguftin; mais en relifant ce que j'avois jeté fur le papier, je me fuis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propofitions malfonnantes, hérétiques, fentant l'héréfie & dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a confolé, c'eft que mon adverfaire fera pour le moins doublement cuit & rôti, fi je le fuis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il fe trouve des auteurs affez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les expofent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du Syftème de la nature alloit par hafard être découvert en France, le moins qui lui arriveroit feroit de paffer le refte de fa vie dans la Baftille, & cela pour avoir eu le plaifir de dire tout ce qu'il penfoit. Il faut fe contenter de penfer pour foi, & laiffer un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne fais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut fe paffer bien des chofes dans l'intérieur de ce royaume dont mon éloignement m'empêche d'être inftruit. Je fuis perfuadé qu'il s'y commet des injuftices & des violences contre lefquelles le gouvernement devroit févir; mais comprenez donc bien que lorfque quatre, fix mille, enfin une multitude d'hommes fe font donné le mot pour en tromper un feul, cela arrive infailliblement. Cela eft arrivé en tout pays & de tout temps, & à moins que l'efpèce humaine ne foit refondue par un habile chymifte,

& que quelque philoſophe ne mêle d'autres matières à cette compoſition, il en ſera toujours de même. Il faut s'aſſurer qu'un homme eſt coupable & enſuite l'accuſer : mais ſouvent on ſe précipite. Il eſt bon que les hommes ayent un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, & que cette idée même s'efface de leur eſprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheureuſement eſt incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours-là, mon cher d'Alembert, & j'en conclus que ceux qui travaillent ſincèrement pour le bien de la ſociété, font, comme votre défunt abbé de ſaint Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le haſard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, & la pratique de ces choſes qui me paſſent journellement par les mains, m'éclaire ſur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui auroit l'art de vous faire bien digérer, ſeroit plus utile au monde qu'un philoſophe qui en banniroit tous les préjugés. Je vous ſouhaiterois un tel médecin d'autant plus ſincèrement, que perſonne ne s'intéreſſe à votre conſervation, ni ne vous eſtime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE LX.

DU ROI.

Le 28 Juillet, 1770.

LE plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages, qui ſubſiſteront plus long-temps que la baſilique de ſaint Pierre, que le Louvre & tous ces bâtimens que la vanité humaine conſacre à l'éternité. On ne parlera plus françois, que Voltaire ſera encore traduit dans la langue qui aura ſuccédé au françois. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, & ſi parfaites chacune en leur genre, je ne pourrois ſans ingratitude me refuſer à la propoſition que vous me faites de contribuer au monument que lui élève la reconnoiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part; je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, qui ſera plus d'honneur aux gens de lettres qui la lui conſacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce XVIIIème ſiècle, où tant de gens de lettres ſe déchiroient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour rendre juſtice à un homme doué de génie & de talens ſupérieurs à tous les ſiècles; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire, & la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Di-

ſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens & les vertus, c'eſt la ſeule récompenſe des belles ames ; elle eſt bien due à tous ceux qui cultivent ſupérieurement les lettres. Elles nous procurent les plaiſirs de l'eſprit, plus durables que ceux du corps ; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leurs charmes ſur tout le cours de la vie, elles rendent notre exiſtence ſupportable & la mort moins affreuſe. Continuez donc, Meſſieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y appliquent & qui ont le bonheur en France d'y réuſſir ; ce ſera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation, & qui obtiendra grâce du ſiècle futur en faveur de quelques actes welches & hérules qui pourroient flétrir votre patrie.

Adieu, mon cher d'Alembert, portez-vous bien, juſqu'à ce qu'à votre tour une ſtatue vous ſoit élevée. Sur ce, &c.

LETTRE LXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 2 Août, 1770.

QUOIQUE l'état de foibleſſe où ma tête eſt toujours, ne me permette pas les diſcuſſions abſtraites auxquelles V. M. ſe livre avec autant de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus long-temps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſur le *Syſtème de la nature*, & à lui faire part des obſervations que cet excellent écrit m'a fait naître; obſervations que je ſoumets au jugement de V. M., & qui ſont bien plus deſtinées à confirmer ſes idées qu'à les combattre.

Rien de plus ſage, Sire, &, ce me ſemble, de plus vrai, que les réflexions par leſquelles V. M. débute dans cet écrit, ſur le peu de certitude des connoiſſances métaphyſiques; la deviſe de Montagne, *que ſais-je?* me paroît la réponſe qu'on doit faire à preſque toutes les queſtions de ce genre; & je penſe en particulier, par rapport à l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, que ceux qui la nient, avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver, & qu'il n'y a dans cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable.

On

On ne peut nier ſans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, & en particulier dans la ſtructure des animaux & des plantes, des combinaiſons de parties qui ſemblent déceler une intelligence ; elles prouvent l'exiſtence de cette intelligence, comme une montre prouve l'exiſtence d'un horloger ; cela paroît inconteſtable : mais quand on veut aller plus loin, & qu'on ſe demande, quelle eſt cette intelligence ? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait ſimplement que l'arranger ? La creation eſt-elle poſſible ? & ſi elle ne l'eſt pas, la matière eſt donc éternelle ? Et ſi la matière eſt éternelle, & qu'elle n'ait eu beſoin d'une intelligence que pour être arrangée, cette intelligence eſt-elle unie à la matière, ou en eſt-elle diſtinguée ? Si elle y eſt unie, la matière eſt proprement Dieu, & Dieu la matière ; & ſi elle en eſt diſtinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'eſt pas matière, agiſſe ſur la matière ? D'ailleurs, ſi cette intelligence eſt infiniment ſage & infiniment puiſſante, comment ce malheureux monde qui eſt ſon ouvrage, eſt-il ſi plein d'imperfections phyſiques & d'horreurs morales ? Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas heureux & juſtes ? V. M. aſſure que l'éternité du monde répond à cette queſtion ; elle y répond ſans doute, mais ce me ſemble dans ce ſeul ſens, que le monde étant éternel, & par conſéquent néceſſaire, tout ce qui eſt ne peut pas être autrement, & pour lors on rentre dans le ſyſtème de la fatalité & de la néceſſité, qui ne s'accorde guères avec l'idée

d'un Dieu infiniment ſage & infiniment puiſſant. Quand on ſe fait, Sire, toutes ces queſtions, on doit, ce me ſemble, redire cent fois, *que ſais-je ?* Mais on doit en même temps ſe conſoler de ſon ignorance, en penſant que puiſque nous n'en ſavons pas davantage, c'eſt une preuve qu'il ne nous importe pas d'en ſavoir plus.

Quant à la liberté, rien de plus juſte, Sire, & de plus philoſophique que la définition que V. M. en donne; il me ſemble que ſi on vouloit s'entendre, on éviteroit bien des diſputes à ce ſujet. L'homme eſt libre, en ce ſens, que dans les actions non machinales, il ſe détermine de lui-même & ſans contrainte; mais il ne l'eſt pas en ce ſens, que lorſqu'il ſe détermine, même volontairement & par choix, il y a toujours quelque cauſe qui le porte à ſe déterminer, & qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philoſophe qui croit à la fatalité & à la néceſſité, & qui en fait la baſe de ſon ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des malheureux, plus dignes de compaſſion que de haine ; mais je ne crois pas que dans le ſyſtème où les hommes ſeroient des machines aſſujetties à la loi de la deſtinée, les châtimens d'une part, & de l'autre l'étude de la morale, fuſſent inutiles au bien de la ſociété ; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, & de l'autre l'intérêt, ſont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine ; or de ces deux régulateurs, le premier eſt mis en action par les peines exercées

contre les coupables, & qui fervent de frein à ceux qui voudroient leur reffembler; & l'autre eft mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous perfuade que notre premier intérêt eft d'être vertueux & juftes, ainfi que V. M. l'a fi bien prouvé dans fon excellent écrit fur ce fujet. Sur la religion chrétienne, je ferai, Sire, bien aifément d'accord avec V. M.; fa morale eft fans doute excellente, & elle auroit dû s'y borner; mais fes dogmes & fon intolérance font grand tort à cette morale, avec laquelle ils font comme amalgamés. Je dis fon *intolérance*, car elle me paroît effentielle à une religion exclufive de toutes les autres, comme la religion chrétienne, qui prétend être la feule manière d'honorer la Divinité, & qui, par une conféquence néceffaire, doit chercher à s'établir par tous les moyens poffibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir & la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de fang, & je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot fur les gouvernemens. Je penfe que la forme du gouvernement eft indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement foit jufte, que tous les citoyens ayent également droit à fa protection, qu'ils foient également foumis aux lois, & également punis s'ils les violent; que les fupplices ne foient pas réfervés pour les petits coupables, & les honneurs pour les grands.

Quant à Louis XIV, ce feroit la matière d'une grande difcuffion, de favoir s'il a fait plus de bien que de mal à fon royaume ; s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreufes que les plus fages font aujourd'hui forcés d'entretenir, & qu'ils emploieroient fûrement bien plus volontiers aux manufactures, & à la culture des terres, fi une malheureufe néceffité ne leur lioit pas les mains à ce fujet. Je fuis bien perfuadé que V. M. ne m'en défavouera pas. Je fuis, &c.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 12 Août, 1770.

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à Mr de Voltaire l'honneur fignalé que V. M. veut bien lui faire, & celui qu'elle fait en fa perfonne à la littérature & à la nation françoife. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. fa vive & éternelle reconnoiffance. Mais comment, Sire, pourrois-je vous exprimer toute la mienne ? Comment pourrois-je vous dire à quel point je fuis touché & pénétré de l'éloge fi grand & fi noble que V. M. fait de la philofophie & de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté,

Sire, & j'ose espérer que V. M. ne m'en désavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, & je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admiration & quelle vénération respectueuse ils voient tant de justice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de ceux qui écrivent & qui pensent; vous êtes à présent (je rends à V. M. leurs propres expressions) leur Dieu rémunérateur & vengeur; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrois que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue; elle seroit bien plus flatteuse que la statue même pour Mr de Voltaire & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe, avec ces mots, *Le grand Fréderic l'honora de ses bienfaits & de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne & si généreuse. Le Maréchal de Richelieu a donné vingt louis; les souscriptions ne nous manquent pas; mais elles ne seroient rien sans la vôtre, et nous recevrons avec reconnoissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occasion V. M. de la grâce qu'elle a faite à Mr Cochius en le nommant de l'académie, et en lui ac-

cordant une penſion ; il eſt digne des bontés de V. M. par ſon reſpect et ſon attachement pour elle, par ſon mérite & par ſon peu de fortune. J'oſerai en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés Mr Béguelin, qui vient de donner dans les mémoires de l'académie d'excellentes recherches ſur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'eſtime que je fais de ſes talens, je lui dois encore de la reconnoiſſance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites ſur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive admiration, & une reconnoiſſance éternelle, &c.

P. S. L'académie françoiſe, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre dont V. M. m'a honorée ſeroit inſérée dans ſes régîtres, comme un monument honorable à Mr de Voltaire & aux lettres ; elle me charge, Sire, de mettre à vos pieds ſa très-humble reconnoiſſance & ſon profond reſpect.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

Le 18 Août, 1770.

JE trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah! ſi j'avois de pareils médecins, que je ſerois à mon aiſe! Mais ceux de ce pays-ci ne preſcrivent à leurs patiens que des gouttes & des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli; car ſi j'avois leur bonnet fourré en tête & que vous m'euſſiez conſulté à Paris, je vous aurois preſcrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir; mais comme je ne ſuis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilége de ſe moquer de leurs malades ou de les abuſer. Je ſuis ſur mon départ pour la Siléſie & la Moravie: à mon retour on vous fera toucher à Paris la ſomme que vous demandez. C'eſt une conſolation pour moi, que ces rois tant vilipendés puiſſent être de quelque ſecours aux philoſophes; ils ſont au moins bons à quelque choſe. Adieu, mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

Le 26 Septembre, 1770.

JE ne m'attendois certainement pas à ce que la lettre d'un Tudesque fût lue en pleine académie françoise. L'abbé d'Olivet y auroit déterré plus d'un solécisme; mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet étoit trépassé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui sont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut distinguer les talens, surtout quand ils sont rassemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire; il est dur de la leur faire espérer & de ne les en jamais mettre en possession. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines ne peuvent être adoucis que par ce baume, & il faut un peu de baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à présent en route pour l'Italie, & moi je viens de terminer une course longue & vive, que j'ai expédiée assez promptement. Je vais prendre un peu de repos, après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philosophique que je viens de recevoir, & je vous réponds, parce qu'un sorbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puisse essuyer un théologien, est de n'avoir rien à répliquer: il faut donc dire quelque chose, & je trouve à propos dans mon ma-

gafin un amas de diſtinctions & de ſubtilités capables de fournir matière à une duplique, après laquelle, s'il plaît au Ciel, nous ne nous entendrons plus ni les uns ni les autres, & dès ce moment la diſpute deviendra intéreſſante. D'ailleurs je ſuis fort de votre ſentiment, qu'après avoir long-temps diſcuté ces matières abſtruſes, on eſt obligé de recourir au *que ſais-je?* de Montaigne. Du reſte, votre contrôleur des finances m'a aſſuré qu'il avoit pourvu à votre voyage, ainſi que pour le buſte de Voltaire; Mettra comptera deux-cents écus pour cet objet, de ſorte que ſon crâne & ſa cervelle feront ſûrement à moi, & le reſte pour les autres ſouſcripteurs.

Adieu, mon cher Anaxagoras; revenez ſain & ſauf à Paris, & que votre médecin pour l'année prochaine vous preſcrive pour régime l'air de Berlin.

Sur ce, &c.

LETTRE LXV.

DU ROI.

Ce 18 Octobre, 1770.

MON voyage en Moravie, des camps aſſemblés dans ces environs, & la viſite que j'ai reçue de l'Electrice de Saxe, ſont des excuſes valables de ne vous avoir point répondu ſur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. Depuis j'ai donné quelque repos à mon eſprit, pour le raſſeoir de la diſſipation du

grand monde & le remettre dans ſon aſſiette philoſophique.

Vous m'obligez de ferrailler avec vous dans l'obſcurité, & je m'écrierai avec vous: *Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous!* mais enfin, puiſqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raiſon qui puiſſe m'y conduire. Cette raiſon me montrant des rapports étonnans dans la nature & me faiſant obſerver les cauſes finales ſi frappantes & ſi évidentes, m'obligent de convenir qu'une intelligence préſide à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine. Je me repréſente cette intelligence comme le principe de la vie & du mouvement. Le ſyſtème du chaos développé me paroît inſoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos & le maintenir que pour arranger les choſes telles qu'elles ſont. Le ſyſtème d'un monde créé de rien eſt contradictoire, & par conſéquent abſurde: il ne reſte donc que l'éternité du monde; idée qui, n'impliquant aucune contradiction, me paroît la plus probable, parce que ce qui eſt aujourdhui, peut bien avoir été hier, & ainſi du reſte. Or l'homme étant matière, penſant & ſe mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe penſant & agiſſant ne pourroit pas être joint à la matière univerſelle. Je ne l'appelle pas eſprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conſéquent n'exiſte nulle part; mais comme notre penſée eſt une ſuite de l'organiſation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment

plus organisé que l'homme, n'auroit-il pas une intelligence infiniment supérieure à celle d'une aussi fragile créature ?

Cette intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, selon que je la conçois, changer la nature des choses; elle ne peut ni rendre ce qui pèse léger, ni ce qui est brûlant glacé. Asservie à des lois qui sont invariables & inébranlables, elle ne peut que combiner, & ne sauroit se servir des choses que selon que leur constitution intrinsèque s'y prête. Les élémens, par exemple, ont des principes certains, & ils ne pourroient pas exister autrement qu'ils ne sont; mais si l'on veut en inférer que le monde étant éternel, est nécessaire, & que par conséquent tout ce qui existe est assujetti à une fatalité absolue, je ne crois pas devoir souscrire à cette proposition. Il me paroît que la nature se borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles & stables, & asservi le mouvement à des lois permanentes, qui sans doute influent considérablement sur la liberté, sans cependant entièrement la détruire. L'organisation & les passions des hommes viennent des élémens dont ils sont composés. Or lorsqu'ils obéissent à ces passions, ils sont esclaves, mais libres aussi souvent qu'ils leur résistent. Vous me pousserez plus loin, vous me direz; mais ne voyez-vous pas que cette raison par laquelle ils résistent à leurs passions est assujettie à la nécessité qui la fait agir sur eux ? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre sa raison & ses passions, & qui se décide, est ce me semble libre, ou je ne sais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui est nécessaire est

abſolu. Or ſi l'homme eſt rigoureuſement aſſujetti à la fatalité, les peines ni les récompenſes n'ébranleront ni ne détruiront cet aſcendant vainqueur. Or comme l'expérience nous prouve le contraire, il faut convenir que l'homme jouit quelquefois de la liberté, quoique ſouvent limitée. Mais, mon cher Diagoras, ſi vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'eſt cette intelligence que je marie à la matière, je vous prie de m'en diſpenſer. J'entrevois cette intelligence comme un objet que l'on apperçoit confuſément à travers un brouillard; c'eſt beaucoup que de la deviner, il n'eſt pas donné à l'homme de la connoître & de la définir. Je ſuis comme Colomb, qui ſe doutoit de l'exiſtence d'un nouveau monde, & qui laiſſa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu auſſi ſincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embraſſer la défenſe de la religion chrétienne contre le philoſophe fanatique qui la déchire avec tant d'animoſité. Souffrez que je vous diſe que nos religions d'aujourd'hui reſſemblent auſſi peu à celle du Chriſt qu'à celle des Iroquois. Jéſus étoit Juif, & nous brûlons les Juifs; Jéſus prêchoit la patience, & nous perſécutons; Jéſus prêchoit une bonne morale, & nous ne la pratiquons pas. Jéſus n'a point établi de dogmes, & les conciles y ont bien pourvu. Enfin un chrétien du troiſième ſiècle n'eſt plus reſſemblant à un chrétien du premier. Jéſus étoit proprement un eſſénien; il étoit imbu de la morale des eſſéniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion étoit un pur

déiſme, & voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, ſi je défends la morale du Chriſt, je défends celle de tous les philoſophes, & je vous ſacrifie tous les dogmes qui ne ſont pas de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnoit ſur l'eſprit des peuples, ils ont fait ſervir la religion d'inſtrument à leur ambition; mais ſi leur politique a défiguré une choſe qui dans ſon inſtitution n'étoit pas mauvaiſe, cela ne prouve autre choſe, ſinon que la religion chrétienne a eu le ſort de toutes les choſes humaines, qui ſe pervertiſſent par des abus. Quand on veut donc ſe récrier contre cette religion, il faut déſigner les temps dont on parle, & diſtinguer les abus de l'inſtitution. Mais quels que ſoient ſes dogmes, le peuple y eſt attaché par la coutume; il l'eſt de même à certaines pratiques extérieures; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire? Conſerver la morale, & même y réformer ce qui eſt néceſſaire; éclairer les hommes en place qui influent ſur les gouvernemens; répandre à pleines mains du ridicule ſur la ſuperſtition; perſiffler les dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les eſprits à une tolérance univerſelle: qu'importe alors à quel culte le peuple eſt attaché?

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en ſais, & ce que je n'en ſais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de ſes images ſur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant ſa vie & trop amèrement critiqué après ſa mort. Vous accuſez ce prince d'avoir le

premier donné l'exemple de ces armées nombreuſes qu'on entretient de nos jours. Ne vous ſouvenez-vous donc pas que long-temps avant lui les Romains en avoient introduit l'uſage? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyoit que la jalouſie de ſes voiſins lui ſuſciteroit des guerres toujours renaiſſantes; il ne vouloit pas être pris au dépourvu. Il voyoit la maiſon royale d'Eſpagne près de s'éteindre; ne devoit-il pas ſe mettre en poſture pour profiter des événemens favorables que l'occaſion lui préſentoit? Et n'étoit-ce pas un effet de ſa prudence & de ſa ſageſſe de les entretenir avant qu'il en eût beſoin? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras à l'induſtrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agriculteurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver, & un certain nombre d'ouvriers proportionnés à l'étendue du débit; le ſurplus deviendroit ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus, ces nombreuſes armées font circuler les eſpèces & répandent dans les provinces, avec une diſtribution égale, les ſubſides que les peuples fourniſſent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrége la durée des guerres; au lieu de trente ans qu'elles duroient il y a plus d'un ſiècle, les monarques par épuiſement ſont obligés de les terminer bien plus vîte. De nos jours ſept ou huit campagnes, au plus, épuiſent les fonds des ſouverains & les rendent pacifiques & traitables. Il faut encore obſerver

que ces groſſes armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étoient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui ſonne à préſent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi, ni le ſavant ne ſe détournent de leurs ouvrages; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laiſſant aux défenſeurs de la patrie le ſoin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levoit des troupes à la hâte, tout devenoit ſoldat, on ne penſoit qu'à repouſſer l'ennemi, les champs reſtoient en friche, les métiers demeuroient oiſifs, & les ſoldats mal payés, mal entretenus, mal diſciplinés, ne vivoient que de rapines, & menoient la vie de brigands ſur les malheureuſes terres qui ſervoient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela eſt bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées; mais tout cela n'approche pas du dérèglement qui avoit lieu autrefois. Ainſi vous voudrez bien que je ſuſpende mon jugement ſur l'entretien des grandes armées, juſqu'à ce que vous me fourniſſiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles ſans doute que la métaphyſique; mais il en eſt d'auſſi rigoureuſement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en eſtime moins. On peut être de différente opinion ſans ſe haïr, ſurtout ſans ſe perſécuter. J'ai réfuté l'auteur du Syſtème de la nature, parce que ſes raiſons ne m'ont pas convaincu; cependant ſi on vouloit le brûler, je porterois de l'eau pour éteindre

ſon bûcher. Voilà comme il faut penſer quand on veut ſe mêler de philoſophie, ou il faut renoncer au titre de philoſophe. Or je vous avertis que ſi nous pouſſons notre diſpute plus loin ſur Dieu & ſur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne ſaurois vous en dire plus que ce que mes obſervations & des probabilités m'en ont fourni : ces matières ne ſont pour nous qu'un objet de vaine curioſité & d'amuſement ; par bonheur elles n'influent en rien ſur la ſérénité de nos jours ; le grand article eſt de ſe bien porter. Je ſouhaite que votre voyage rétabliſſe vos organes dans leur élaſticité première, que la diſſipation chaſſant les brouillards de mélancolie qui s'élevoient de votre ame, votre eſprit ſouffrant moins des influences fatales de la matière, puiſſe ſe livrer en toute liberté aux impulſions de votre vaſte génie. Sur ce, &c.

LETTRE LXVI.

DU ROI.

Le 1 Novembre, 1770.

VOUS & Voltaire vous vous égayez ſur mon compte, lorſque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philoſophie. Les ſciences ont été illuſtrées par les Deſcartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire ; pour moi, qui ne

ne ſuis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je ſuis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, & j'applaudis à ce qui eſt beau ; tout mon mérite conſiſte à battre des mains à propos. Vous aurez à préſent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuiſe pour vous toutes les armes que me fournit mon arſenal d'argumens métaphyſiques. De ces matières abſtraites il n'en eſt qu'une ſuſceptible de démonſtration, c'eſt celle du matérialiſme ; & celle-là bien éclaircie, on peut ſe contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de ſpéculation, d'amuſement pour ceux qui ſe plaiſent à donner carrière à leur imagination, & d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la juſteſſe de leur eſprit. Après tout, il eſt plus important pour tout le monde de bien digérer que de connoître l'eſſence des choſes.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du ſoulagement après l'exercice du voyage. Votre ſanté ſe ſeroit peut-être entièrement remiſe, ſi vous aviez pris la médecine entière. Comment ! ſe trouver aux pieds des Alpes & retourner chez le peuple d'Oc, au lieu de voir ce théâtre des grandes actions, renverſé à la vérité à préſent, mais ſur lequel étoit monté ce peuple roi auquel obéiſſoit tout le monde connu ? Quel plaiſir ç'auroit été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrédité la drogue, de les voir, dis-je, ſur les ruines de leurs treteaux, ſans que perſonne

accoure plus à leurs farces ! Au lieu de ce grand ſpectacle, vous irez aſſiſter à Toulouſe à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore régulièrement l'anniverſaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens & les deſcendans de ceux qui ordonnèrent le maſſacre de Merindal, & vous trouverez ſur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie étoit préférable à la Provence ! Le cordelier Ganganelli eſt tout accoutumé au mouvement de la terre ; il conſent tacitement qu'elle tourne, & vous n'auriez point eu à craindre à Rome le ſort de Galilée. Mais enfin, tout philoſophe que vous êtes, gardez-vous bien de réſiſter à la faculté ; les médecins ſont infaillibles, autant que le pape à la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'eſtomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, & ſurtout de ne vous point raviſer arrivé en Weſtphalie. Sur ce, &c.

LETTRE LXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 26 Novembre, 1770.

J'AI trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon

voyage, & qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, & par conſéquent étant peu reſté dans les mêmes lieux, il étoit difficile qu'on pût ſavoir où me les adreſſer. Je ſupplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuſer, ſi je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plutôt; elle voit au moins que c'eſt le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indiſpenſablement néceſſaires. Je la ſupplie en ſecond lieu de me permettre de différer quelques jours encore la réponſe que je dois à ſa lettre très-philoſophique & très-profondément raiſonnée, en date du 18 Octobre. Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps & de réflexions pour être méditée & diſcutée; je me bornerai donc aujourd'hui, ſi V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 Septembre & 1 Novembre.

V. M. paroît ſurpriſe de ce que la lettre *d'un Tudeſque* (c'eſt l'expreſſion dont elle ſe ſert) a été lue en pleine académie françoiſe. Quel *Tudeſque*, Sire, qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, ſoit pour le fond des choſes, ſoit pour le ſtyle! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration & de reconnoiſſance; & la délibération unanime qu'ils ont priſe d'inſérer cette lettre dans nos régîtres, eſt une preuve ſuffiſante des ſentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je ſuis perſuadé que

si son ombre en a eu quelque connoissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une ame telle que la sienne, également équitable & élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, & surtout aux grands hommes persécutés. Les talens éminens & peu considérés dans leur patrie ressemblent assez à ce pauvre indigent, qui n'ayant rien à manger avec son pain, le mangeoit à la fumée d'une boutique de rôtisseur. C'est cette fumée qui soutient les philosophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, cesse de l'être, & devient une nourriture plus réelle & plus solide, quand elle est dispensée par des héros & par des princes sur lesquels tout leur siècle a les yeux fixés. Je laisse à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occasion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire & moi nous nous *égayons sur son compte* en la jugeant utile au progrès de la philosophie; non-seulement *utile*, Sire, mais très *nécessaire*; nécessaire par vos ouvrages, qui servent à la fois à nous instruire & à nous éclairer; nécessaire par l'exemple que vous donnez aux souverains, de ne point étouffer la lumière sous le boisseau, lorsqu'elle ne demande qu'à se montrer; nécessaire enfin par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire,

ce que nous penſons tous, ce que nous diſons tous de concert, en tous lieux, & dans tous les inſtans, & ce que nous ne ceſſerons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement & notre conſolation.

V. M. auroit donc mieux aimé que j'euſſe été voir Notre-Dame de Lorette, & les recollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris, & rouges dont le Languedoc eſt ſemé. Un de ces ſpectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philoſophe ; & quant à St Pierre de Rome & au Véſuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, & d'après la connoiſſance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges & les glaces des Alpes & des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde, & les gîtes les plus déteſtables, ne fiſſent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, & ne me dédommageaſſent pas des beautés de l'art & de la nature que l'Italie pourroit m'offrir. Je n'ai pas même oſé aller juſqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, & dont j'avois déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes Dieux Pénates, juſqu'à préſent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant ſoulagé, ayant acquis quelques forces, & n'étant pas ſans eſpérance de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime & d'exercice.

Mr Mettra m'avoit remis avant mon départ, tant

en argent qu'en lettres de crédit, la ſomme que V. M. avoit bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié, que je n'aye employé cette ſomme ; & j'ai remis à Mr Mettra pour 3500 livres de lettres de crédit dont je n'ai point fait uſage. Mr Mettra fera de cette ſomme l'uſage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je ſuis pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., moins je dois abuſer de ſes bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage par les nouvelles publiques la mort d'un des Princes de Bronſwic, neveux de V. M. Je la ſupplie d'être perſuadée de la part vive & ſincère que j'ai priſe à ſon affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., eſt ce qui m'intéreſſera toujours le plus juſqu'à la fin de ma vie. C'eſt avec ces ſentimens, & avec le plus profond reſpect que je ſuis, &c.

LETTRE LXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, le 30 Novembre, 1770.

ME voilà donc encore, puiſque V. M. le permet & même l'exige, rentré dans la lice métaphyſique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'eſt pas, Sire, par reſpect ſeulement que je m'exprime ainſi, c'eſt parce qu'en enviſageant de près le ſentiment de

V. M. ſur les matières abſtruſes que je prends la liberté de diſcuter avec elle, ſa métaphyſique & la mienne me paroiſſent réellement différer ſi peu, que notre diſcuſſion ne doit pas même s'appeler controverſe, & encore moins diſpute. Je vais donc prendre la liberté de converſer encore une fois avec V. M. ſur ces queſtions de ténèbres, bien plus pour m'inſtruire & m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, & qui me paroît auſſi évident qu'à elle. La création eſt abſurde et impoſſible ; la matière eſt donc *incréable*, par conſéquent incréée, par conſéquent éternelle. Cette conſéquence, toute claire et toute néceſſaire qu'elle eſt, n'accommodera pas les vrais partiſans de l'exiſtence de Dieu, qui veulent une intelligence ſouveraine, non matérielle, et créatrice ; mais n'importe ; il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raiſon.

Je vois enſuite dans toutes les parties de l'univers, & en particulier dans la conſtruction des animaux, des traces, qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence & de deſſein ; il s'agit de ſavoir ſi en effet cette intelligence eſt réelle, & ſuppoſé qu'elle le ſoit, de deviner, ſi nous pouvons, ce qu'elle eſt.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne ſoit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme & les animaux en ſont la preuve. Il eſt certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, & qu'elle eſt le principe de tout ce que l'homme a fait de raiſonné, & ſurtout

de grand & d'admirable, comme l'invention des arts & des ſciences. Cette intelligence dans l'homme & dans les animaux eſt-elle diſtinguée de la matière, ou n'en eſt-elle qu'une propriété, dépendante de l'organiſation ? L'expérience paroît prouver, & même démontrer le dernier, puiſque l'intelligence croît & s'éteint, à meſure que l'organiſation ſe perfectionne & s'affoiblit. Mais comment l'organiſation peut-elle produire le ſentiment & la penſée ? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, ſolide ou fluide, que des parties ſuſceptibles de figure, de mouvement, & de repos ? Pourquoi l'intelligence ſe trouve-t-elle jointe aux unes, & non pas aux autres, qui même n'en paroiſſent pas ſuſceptibles ? Voilà ce que nous ignorerons vraiſemblablement toujours ; mais nonobſtant cette ignorance, l'expérience me paroît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame ; comme le plus ſimple raiſonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puiſſions concevoir ni un être qui a toujours exiſté, ni un être qui commence à exiſter.

Il s'agit à préſent d'examiner, ſi cette intelligence, dépendante de la ſtructure de la matière, eſt répandue dans toutes les parties du monde. Cette queſtion paroît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connoiſſons, nous paroiſſent dépourvues de ſentiment, d'intelligence & de penſée. L'intelligence y réſideroit-elle, ſans

que nous nous en doutaſſions ? Il n'y a pas d'apparence, & je ſerois aſſez diſpoſé à penſer, non-ſeulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieuſement & les plus finement organiſés ne penſent ni ne ſentent rien. Mais, dit-on, l'organiſation de ces corps décèle des traces viſibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrois ſavoir ce que cette intelligence eſt devenue depuis que ces corps ſont conſtruits ? Si elle réſidoit en eux pendant qu'ils ſe formoient ; ſi elle y réſidoit pour les former ; & ſi, comme on le ſuppoſe, cette intelligence n'eſt point un être diſtingué d'eux, qu'eſt-elle devenue depuis que ſa beſogne eſt faite ? La perfection de l'organiſation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été néceſſaire pour le progrès & l'achévement de l'organiſation ? Cela paroît difficile à concevoir. D'ailleurs, ſi dans l'homme cette intelligence dont nous admirons les effets & les productions eſt une ſuite de l'organiſation ſeule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une ſtructure & une diſpoſition auſſi néceſſaire & auſſi naturelle que la matière même, & de laquelle il réſulte, ſans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons & qui nous ſurprennent ? Enfin, en admettant cette intelligence qui a préſidé à la formation de l'univers, & qui préſide à ſon entretien, on ſera obligé de convenir au moins qu'elle n'eſt ni infiniment ſage, ni infiniment puiſſante, puiſqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triſte monde ſoit le

meilleur des mondes possibles. Nous sommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnoître & à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné, & dépendant; je ne sais pas si c'est-là son compte, mais ce n'est sûrement pas celui des partisans zélés de l'existence de Dieu; ils nous aimeroient autant athées que spinosistes, comme nous le sommes. Pour les adoucir, faisons-nous sceptiques, & répétons avec Montagne, *que sais-je?*

Je vais à présent, Sire, suivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puisque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jusqu'au cou, & même par-dessus la tête, & je viens à la question de la liberté. Sur cette question, Sire, il me semble que dans le fond je suis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté.* Si on entend par-là, comme il paroît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte, & l'exercice de la volonté, il est évident que nous sommes libres, puisque nous agissons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, & souvent avec plaisir: mais cette détermination n'en est pas moins la suite nécessaire de la disposition non moins nécessaire, de nos organes, & de l'effet, non moins nécessaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres savoient qu'elles tombent, & si elles y avoient du plaisir, elles croiroient tomber librement, parce qu'elles tomberoient de leur plein gré. Mais je ne pense pas, Sire, que même dans le systême de la

néceſſité & de la fatalité abſolue, qu'il me paroît bien difficile de ne pas admettre, les peines & les récompenſes ſoient inutiles. Ce ſont des reſſorts & des régulateurs de plus, néceſſaires pour faire aller la machine & pour la rendre moins imparfaite Il y auroit plus de crimes dans un monde où il n'y auroit ni peines ni récompenſes, comme il y auroit plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auroient pas toutes leurs dents.

V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obſcurités philoſophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, & je me vois arrivé à un objet ſur lequel j'ai le bonheur d'être abſolument d'accord avec elle ; c'eſt ſur la nature & les progrès de la religion que l'Europe profeſſe. Il me paroît évident, comme à V. M., que le chriſtianiſme dans ſon origine n'étoit qu'un pur déiſme, que J. C. ſon auteur n'étoit qu'une eſpèce de philoſophe, ennemi de la ſuperſtition, de la perſécution & des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaiſance & la juſtice, & réduiſant la loi à aimer ſon prochain, & à adorer Dieu en eſprit & en vérité. Tel étoit le premier état de cette religion. C'eſt d'abord St Paul, enſuite les pères de l'Egliſe, enfin les conciles, malheureuſement appuyés par les ſouverains, qui ont changé cette religion. Je penſe donc qu'on rendroit un grand ſervice au genre humain, en réduiſant le chriſtianiſme à ſon état primitif, en ſe bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur & vengeur, qui réprouve la ſuperſtition, qui déteſte l'in-

tolérance, & qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer & de se supporter les uns les autres. Quand on auroit une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudroit pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, & qu'il n'a saisis avec une espèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien substitué de meilleur. Le peuple est sans doute un animal imbécille, qui se laisse conduire dans les ténèbres, quand on ne lui présente pas quelque chose de mieux ; mais offrez-lui la vérité ; si cette vérité est simple, & surtout si elle va droit à son cœur, comme la religion que je propose de lui prêcher, il me paroît infaillible qu'il la saisira, & qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureusement nous sommes encore bien loin de cette heureuse révolution des esprits.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant sa vie, peut-être trop déchiré après sa mort, mais auquel il me semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur, comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, & comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine disoit de St Paul à son confesseur, *Votre St Paul n'est pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, & même d'utile, je conviens que les sciences, les arts & les lettres lui doivent beaucoup ; mais ses guerres souvent très-

injuftes, fon fafte, fon orgueil, fon intolérance, fa révocation de l'édit de Nantes, fon dévouement aux jéfuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres fouverains d'avoir fur pied des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on foit jufte, commencer par convenir, que dans la pofition actuelle, il eft impoffible aux fouverains mêmes les plus pleins de lumières, de ne pas fuivre cet exemple; il feroit également contre la raifon, & contre ce qu'ils doivent à leurs fujets, de refter fans force, tandis que tout eft armé autour d'eux jufqu'aux dents. Mais je prends la liberté de le demander à V. M.; n'aimeroit-elle pas mieux, fi fa fituation ne l'y forçoit pas, avoir cent mille laboureurs de plus, & cent mille foldats de moins? Les uns l'enrichiroient, les autres lui coûtent beaucoup. Je fais que ces grandes armées font finir les guerres plutôt; mais, Sire, ces guerres ne finiffent que par l'épuifement; & il vaut, ce me femble, encore mieux, fi on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en fix ou fept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'eft point obligé, comme autrefois, d'enrôler des foldats au premier coup de canon; mais, Sire, un prince qui ne feroit que guerrier & point philofophe, ne peut-il pas auffi abufer de ces grandes armées pour faire la guerre plus fouvent & plus légèrement, comme Louis XIV lui-même fe le reprochoit au lit de la mort? D'ailleurs

les dépenſes que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tenſion, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre ?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette ſeconde feuille, & je m'en apperçois un peu tard, que j'abuſe de la patience & des bontés de V. M. Je la ſupplie donc de pardonner à mon long & ennuyeux verbiage, de le regarder comme une ſuite du déſir que j'ai de m'inſtruire avec elle, & ſurtout de lui témoigner les ſentimens inaltérables de profond reſpect & d'éternelle reconnoiſſance avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

Le 12 Décembre, 1770.

REGAGNER une partie de ſa ſanté eſt un avantage, être ſoulagé eſt un bien : ainſi je crois pouvoir vous féliciter ſur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens troubadours, & vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles ici, & je dis comme Pilate : Ce qui eſt écrit eſt écrit.

Je vous envoie le rêve d'un certain philoſophe

contre lequel Voltaire eſt irrité; comme je preſſois ce philoſophe pour ſavoir ſi la viſion étoit ſienne, il m'avoua que le petit prophète Waldſtöck étant ici, la perdit de ſa poche en tirant ſon mouchoir. Vous pouvez la lui reſtituer, car il n'eſt pas dans l'ordre que mon philoſophe s'attribue ce qui n'eſt point à lui. Je vous remercie de votre condoléance ſur la mort de mon neveu : le pauvre garçon eſt mort d'une eſquinancie après la dernière bataille où les Ruſſes ont pris le camp turc; la mère en a été inconſolable; c'étoit un garçon qui promettoit beaucoup.

Je ne vous parle point aujourd'hui de philoſophie; je vous ai envoyé des paquets de métaphyſique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière eſt comme un foſſé; plus on le creuſe, plus il eſt profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de choſes ſans riſque; la plus importante eſt de bien vivre, de jouir d'une ſanté paſſable, d'avoir des amis, et une ame tranquille. Je vous ſouhaite tous ces avantages, en priant Dieu, &c.

LETTRE LXX.

DU ROI.

Le 18 Décembre, 1770.

VOUS trouvez peut-être ſingulier que je me mêle de la beſogne des autres, & qu'écolier ſexagénaire je m'aviſe de m'aſſeoir ſur les bancs des docteurs en métaphyſique, pour traiter de choſes que les plus ſavans n'entendent guère mieux que les plus ignorans. C'eſt pour cela même que je crois qu'il m'eſt permis de parler de matières métaphyſiques tout comme un autre. Car s'il s'agiſſoit du calcul infiniteſimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerois à vous écouter en ſilence, à vous en croire ſur votre parole & à vous admirer. Nous nous tranſportons ici dans le pays de l'imagination, ſur lequel les poëtes ont plus de droits que les philoſophes : ils ont été comme on ſait les premiers théologiens & les premiers maîtres du genre humain. Notre deſſein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien de porter le flambeau de la raiſon dans une région de ténèbres, pour diſtinguer, ſi nous pouvons, quelques vérités dans ce ſombre abyme, & ſéparer, s'il ſe peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les preſtiges de l'imagination & tâcher de raiſonner le plus conſéquemment que nous pourrons. Il s'agit

 de

de Dieu, de la liberté, de la religion & de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu & par l'idée la moins contradictoire qu'on peut se former de cet être. Je suis convaincu qu'il ne sauroit être matériel, parce qu'il seroit pénétrable, divisible & fini. Si je le suppose un esprit, je me sers d'un terme métaphysique que je n'entends pas, en le prenant selon la définition des philosophes; je dis des sottises, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'existe réellement nulle part, & il est même impossible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière & l'esprit pur, & pour avoir quelque idée de Dieu, je me le représente comme le *sensorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent, & en cela je ne m'approche point du système de Spinosa, ni de celui des stoïciens, qui regardoient tous les êtres pensans comme des émanations du grand esprit universel, auquel leur faculté de penser se rejoignoit après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce *sensorium* de la nature sont celles-ci : les rapports étonnans qui existent dans tout l'arrangement physique du monde, des végétaux & des êtres animés; en second lieu l'intelligence de l'homme. Car si la nature étoit brute, elle nous auroit donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui est une contradiction grossière.

La matière de la liberté n'est pas moins ténébreuse que celle de l'existence de Dieu : mais voici

quelques réflexions qui méritent d'être pesées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un sentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment ? Pourroient-ils avoir ce sentiment & cet amour, si la liberté n'existoit point ? Mais puisqu'il faut attacher un sens clair aux mots dont on se sert, je définis la liberté, cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis & qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'est un signe que je possède cette puissance. L'homme se détermine sans doute par des raisons ; il seroit insensé s'il agissoit autrement ; l'idée de sa conservation & de son bien-être est un des puissans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages : cependant il est de ces ames bien nées qui savent préférer l'honnête à l'utile, qui sacrifient leurs biens & leur vie volontairement pour la patrie, & ce choix qu'ils font, est le plus grand acte de liberté qu'ils puissent faire. Vous répondrez que toutes ces résolutions sont une suite de notre organisation & des objets extérieurs qui agissent sur nos sens ; mais sans organes nous penserions aussi peu qu'un clavecin pourroit rendre des sons sans cordes. Je suis d'accord que toutes nos connoissances nous viennent par les sens ; mais distinguez ces connoissances de nos combinaisons qui les mettent en œuvre, les transfigurent & en font un usage admirable. Vous insistez encore & vous m'alléguez les passions qui agissent en nous. Oui, vous triompheriez, si ces passions l'emportoient toujours, mais on leur résiste souvent. Je connois des

personnes qui se sont corrigées de leurs défauts. Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui entre dans le monde & un autre qui a de l'expérience? Or s'il y avoit une nécessité absolue, personne ne pourroit se corriger, les défauts resteroient invariablement les mêmes, les exhortations seroient vaines, & l'expérience ne corrigeroit ni les imprudens ni les étourdis. J'ose donc soupçonner quelque contradiction dans ce système de la fatalité; car si on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme superflues & inutiles les lois, l'éducation, les peines & les récompenses. Si tout est nécessaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup sur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, & je m'apperçois de jour en jour davantage que les peines & les récompenses sont comme les remparts de la société; je ne saurois donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités si palpables, que ceux même qui embrassent le système de la fatalité, le contredisent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or que devient un système qui ne nous feroit faire que des sottises, si nous nous y conformions au pied de la lettre?

Nous voici à la religion, & j'ose me flatter que vous me prenez pour juge impartial sur cette matière. Je pense qu'un philosophe qui s'aviseroit d'enseigner au peuple une religion simple, courroit

risque d'être lapidé. S'il trouvoit quelque esprit tout neuf, quelque Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourroit peut-être lui persuader de préférer une religion raisonnable à celles que tant de fables ont dégradées; mais en supposant même qu'on parvînt à propager la religion des Socrate & des Cicéron dans quelque province, sa pureté seroit dans peu souillée par quelques superstitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs sens & qui nourrissent leur imagination. Nous le voyons chez les protestans, qui se trouvant attachés à un culte trop nu, trop simple, se font souvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies & des beaux motets dont la religion catholique apostolique & romaine a décoré les fariboles dont elle a surchargé la simple morale du Christ; témoins le Landgrave de Hesse, Pœllnitz & tant d'autres. Mais supposé que vous puissiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'est encore une question de savoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre Roi Louis XIV, ce seroit proprement à ses François à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, & les a si bien fortifiées, qu'il a rendu son royaume presque inattaquable; il a protégé les lettres. Les François par reconnoissance devroient le justifier; mais puisque vous voulez que je sois son Don Quichotte, je prendrai la liberté de vous faire observer que long-temps avant lui les Romains avoient entretenu d'aussi grandes armées que les sien-

nes, & que si nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudroit encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a son maître & des bras suffisans pour le cultiver; & puis, quelle confiance placer dans la foi de tant de princes, qui la plupart n'en ont aucune? & ces marionnettes que je ne sais quelle fatalité fait agir, qui les jeteroit dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux souverains à tête remuante, cela suffit pour mettre tout en alarme & en combustion. Voici donc comme je raisonne: De tout temps il y a eu des guerres: or ce qui a toujours été, doit être nécessairement (quoique j'en ignore la raison); donc en tout temps ce fléau destructeur désolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penser comme vous sur le sujet de la révocation de l'édit de Nantes; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, & si Monsieur son petit-fils vouloit suivre cet auguste exemple, j'en serois pénétré de reconnoissance. Surtout s'il bannissoit en même temps de son royaume cette vermine de philosophes, je recevrois charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaisir de persuader à vos ministres de frapper ce grand coup d'Etat. L'académie iroit à votre rencontre & vous porteroit sur ses bras, & un philosophe schismatique vous recueilleroit avec la plus grande satisfaction: vous qui connoissez ses sentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce, &c.

LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 3 Janvier, 1771.

V. M. peut me dire comme Auguste à Cinna dans la tragédie de ce nom :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnoissance à ses ordres réitérés ; & puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avoit destinée à mon voyage d'Italie, je croirois manquer à ce que je dois à mon auguste & respectable bienfaiteur, si j'insistois davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnoissant ; c'est celui de sa très-plaisante, très-poëtique, très-spirituelle & très-philosophique *facétie*. Je l'ai lue, Sire, & relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir ; & me disois en me donnant des coups de poing à la tête : Maudit géomètre, triste ressasseur d'*x* & d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z* ? Tu emploierois bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante ; & puis je me consolois en disant : Cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur

le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose ? Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand & mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, & le roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce & consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir ! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi ?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du Roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie!* Y auroit-il de l'indiscrétion à les demander à V. M. ?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avoit pas encore reçu l'ennuyeuse & longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si foiblement à son excellente lettre métaphysique du premier Novembre dernier. Si je ne raisonne pas aussi bien que V. M. sur ces matières épineuses & sur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la satisfaction de voir que je pense à peu près comme elle, & j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en savoir si long avec l'auteur du *Système de la nature* sur des choses où l'on ne sait rien.

On dit qu'on a présenté à V. M. une lunette de Mr Béguelin. Elle doit être excellente, si elle ressemble à ses mémoires sur cet objet, que j'ai lus

avec beaucoup de plaisir & de profit, & dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me suis occupé de ces matières, mais avec moins de succès que lui. Cet académicien, Sire, est bien digne de la protection & des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les vœux ardens que je fais pour la conservation de vos jours précieux, pour la prospérité de vos entreprises, & pour la gloire & le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'est avec ces sentimens, & avec le plus tendre & le plus profond respect que je serai jusqu'au dernier soupir, &c.

LETTRE LXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Février, 1771.

J'AI eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie très-plaisante, quoique très-philosophique, qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remercîmens pour la lettre, non facétieuse, mais très-profonde et très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; et je me serois acquitté beaucoup plutôt de ce devoir, sans un rheumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, et dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, et plus je vois à ma grande ſatisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer ſur l'exiſtence et la nature de l'être ſuprême, ou de l'être appelé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il ſoit purement matériel, et j'en ſuis d'accord; elle ne peut ſe former une idée d'un eſprit pur, et j'en ſuis d'accord auſſi; elle regarde Dieu en conſéquence, comme *l'intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent.* Il réſulte, ce me ſemble, de cette propoſition que Dieu n'eſt autre choſe, ſuivant V. M., que *la matière en tant qu'intelligente*; et je ne vois pas qu'on puiſſe y rien oppoſer, puiſqu'il eſt certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui eſt douée d'intelligence, & qu'on eſt très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. ſur la définition de la liberté. Je la définis ainſi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, et qui détermine notre choix.* Mais je prétends, & V. M. n'en diſconvient pas, ce me ſemble, qu'il y a toujours des motifs ou des cauſes quelconques qui nous déterminent *néceſſairement*, & je ne vois pas que les obſervations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui réſiſtent à leurs paſſions, y réſiſtent par des motifs qui ſont plus forts auprès d'eux que ces paſſions mêmes; & les exhortations, les peines, les récompenſes, lorſqu'elles déterminent les hommes, les déterminent

encore par la raiſon qu'elles ont plus de pouvoir ſur eux que les motifs contraires. Il me ſemble donc que nous agiſſons toujours *néceſſairement*, quoique *volontairement*. C'eſt très-*volontairement* que je ne m'empoiſonne pas, mais c'eſt en même temps *néceſſairement*, parce que les raiſons qui m'attachent en ce moment à la vie, ſont plus fortes que celles qui pourroient m'en détacher.

Quant à la queſtion de ſavoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raiſonnable, comme je ne puis malheureuſement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la ſurface de notre petit tas de boue, je ſerois bien tenté de croire qu'elle a raiſon. Si le traité de Weſtphalie permettoit une quatrième religion dans l'Empire, je prierois V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potſdam un temple fort ſimple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité & la juſtice; & ſi la foule n'alloit pas à ce temple au bout de quelques années (car il faut bien accorder quelques années à la raiſon pour gagner ſa cauſe), V. M. ſeroit pleinement victorieuſe; ce ne ſeroit pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je ſens très-bien que V. M. lui eſt très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penſer différemment d'elle ſur ce ſujet. Je ne ſais ſi on y traitera les philoſophes comme on y a traité les hérétiques; mais je ſais que ſi ce malheur arrivoit, les Etats de

V. M. feroient pour eux le plus flatteur & le plus glorieux afile, & fes bontés la plus douce confolation.

Je fuis avec le plus profond refpect, & une admiration égale à ma vive reconnoiffance, &c.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manufcrit, & auquel j'ai fait quelques additions.

LETTRE LXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 6 Mars, 1771.

J'AI reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adreffés à fon confrère en royauté & en philofophie, l'Empereur ou le Roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remercîmens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien fe rendre au défir que je lui avois marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poëfie françoife m'en avoit fait. Mais je dois à V. M. des remercîmens encore plus grands du plaifir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refufer à celui d'en affurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante & très-philofophique qui accompagne fes vers, qu'elle fe défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il eftime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'eft-à-

dire la plus ſincère, eſt de louer par les faits, je me bornerai à dire à V. M. qu'en liſant, même dès la première fois, ſon excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, ſi elle le veut, un très-grand nombre de vers; & il me ſemble que le mérite des vers eſt qu'on les retienne. C'eſt même, ſelon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je ſuis, de dire que vos vers ſont excellens, puiſqu'une tête hériſſée d'*x* & d'*y* trouve encore de la place pour eux, & je ferai là-deſſus

Dur comme un géomètre en ſes opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent ſecrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que diſoit le Duc d'Orléans, Régent, à une de ſes maîtreſſes qui parloit mal de Dieu: *Vous avez beau faire, Madame, vous ſerez ſauvée.* V. M. aura beau dire auſſi; elle eſt plus géomètre qu'elle ne penſe, & que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les eſprits juſtes, précis, & clairs, appartiennent à la géométrie; & en cette qualité nous eſpérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *ſigné ſon engagement* par ſes écrits.

Tandis que V. M. m'envoyoit d'excellens vers, je barbouillois de mauvaiſe proſe que je prends la liberté de lui envoyer. C'eſt un diſcours & un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en préſence de S. M. le Roi de Suède, l'un à l'académie des ſciences, l'autre

à l'académie françoiſe. J'ai eu occaſion dans le *diſcours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis ſi long-temps les ſciences, les lettres & la philoſophie, pour la protection dont elle les honore, & les ouvrages excellens par leſquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la juſtice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon diſcours; & en effet, Sire, je n'ai fait qu'exprimer foiblement, quoiqu'avec toute la force & la vérité dont je ſuis capable, les ſentimens profonds d'admiration, de reconnoiſſance & de reſpect dont toute la littérature françoiſe eſt pénétrée pour V. M. Le Roi de Suède, ſon digne neveu, paroît vouloir marcher ſur ſes traces; il ne peut ſe propoſer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'eſtime univerſelle, & l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, ſi ce n'eſt pendant quelques inſtans; mais ſes bontés m'ont pénétré de reconnoiſſance. On dit qu'il doit voir V. M. en paſſant à Magdebourg; qu'il aura de choſes à lui dire de tout ce qu'il a vu, & quelle matière de réflexions pour V. M., moitié triſtes, moitié plaiſantes, mais toujours très-philoſophiques, & telles en un mot qu'elle les fait faire!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & le plus *géométrique* dévouement, &c.

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

Le 13 Mars, 1771.

POUR égayer quelquefois la ſtérilité de la philoſophie, je m'amuſe de temps en temps avec des ſujets moins ſérieux; mais puiſque vous me ramenez dans le temple ſacré où notre ignorance éclate le plus, je vous y ſuis.

Vous me propoſez d'abord un terrible ſujet, qui eſt Dieu, incompréhenſible pour un être borné comme je le ſuis, & dont je ne puis me faire une autre idée, dont je n'ai de compréhenſion que par celle que me donne tout corps organiſé qui jouit du don de la penſée. J'enviſage toute l'organiſation de cet univers, & je me dis à moi-même: Si, toi qui n'es qu'un ciron, tu penſes étant animé, pourquoi ces corps immenſes qui ſont dans un mouvement perpétuel, ne produiroient-ils pas une penſée bien ſupérieure à la tienne? Cela me paroît très-vraiſemblable; mais je n'ai point la vanité de préſumer, comme les anciens ſtoïciens, que notre ame eſt une émanation du grand être auquel elle ſe rejoindra après la mort; parce que Dieu n'eſt pas diviſible, parce que nous faiſons des ſottiſes & que Dieu n'en fait pas, parce qu'enfin la nature éternelle & divine ne peut ni ne doit ſe communiquer à des êtres périſſables, à des créatures dont l'exiſtence n'a pas la durée d'une

ſeconde comparée à l'éternité. Voilà ma confeſſion de foi, & c'eſt ce que j'ai pu combiner de moins abſurde ſur un ſujet où depuis que le monde eſt monde, jamais perſonne n'a entendu goutte.

Vous me conduiſez de-là dans un poſte pour le moins auſſi épineux, & je crois entrevoir quelque mal-entendu, qui étant éclairci nous mettra inceſſamment d'accord. Si vous entendez par néceſſité ce que j'appelle raiſon ſuffiſante, notre différent eſt terminé: cependant il me reſteroit encore quelques inſtances à vous faire; car il ne faut pas croire que tous les hommes ſe déterminent après avoir bien peſé le pour & le contre. Il eſt des animaux appellés raiſonnables, à deux pieds ſans plumes, qui ſe décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un Duc de Mecklenbourg qui conſultoit la boutonomancie. Tout cela prouve que ce ne ſont pas les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur différentes créatures, & que la raiſon ſe borne à guider ceux qu'on appelle les plus ſages. Si vous voulez appeller neceſſité ce que j'appelle raiſon, notre diſpute eſt terminée; mais ſi vous ſuppoſez une néceſſité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurois quelque peine à devenir marionnette ſur mes vieux jours.

A vous permis de réprouver la révocation de l'édit de Nantes, quoique pluſieurs de ceux que le Tellier a proſcrits, ayent fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur aſile, & que d'ailleurs la France ne ſoit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte

que vous propoſez; il n'y eſt plus queſtion que de diſcours de morale, & le dogme on le laiſſe s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits ſur ces matières, que perſonne ne lit plus.

Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe fanatique eſt le plus grand des monſtres poſſibles, & en même temps l'animal le plus inconſéquent que la terre ait produit: je me contente donc de n'être point gêné ſur ce que mon peu de foi me permet de croire, & loin d'être convertiſſeur, je laiſſe à chacun la liberté de bâtir un ſyſtême ſelon ſon bon plaiſir. Voilà ma confeſſion entière. Je vous ſouhaite ſanté & contentement. Sur ce, &c.

P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoineſſe de Clèves, ne dépend pas de moi; car il y a des lois & des fondations dont on ne ſauroit s'écarter.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

Le 4 Avril, 1771.

VOUS faites plus d'éloges de la réponſe de l'Empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon Empereur, quoique poëte, a beſoin d'un ſecrétaire qui travaille pour lui, lorſqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux; & comme j'ai l'honneur de le ſervir en cette qualité, je me ſuis efforcé d'exprimer

d'exprimer en welche les ſentimens de ce puiſſant monarque: il a fait connoiſſance avec des jéſuites géomètres; & comme il les a trouvés entiers dans leurs ſentimens, par un jugement précipité il en conclut que tous les géomètres ſont dans les mêmes principes; mais j'eſpère de le faire revenir de ce préjugé, ſurtout s'il veut ſe donner la peine de lire le procès de Newton & de Leibnitz ſur la découverte du calcul infinitéſimal, & les écrits du grand Bernouilli & de ſon frère, qui ſe faiſoient des défis pour réſoudre des problèmes. Il feroit à ſouhaiter que perſonne ne fût plus entier dans ſes opinions que les géomètres: que le problème de la chaînette ſoit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne ſoit d'aucun uſage, cela ne fait de mal à perſonne. Mais quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent & qu'on ſoutient, au lieu d'argumens, par des ſupplices & des cruautés énormes, cela paſſe la raillerie, & vous avez encore en France de ces ſortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour ſe livrer à toute la fureur du fanatiſme. J'ai appris des choſes fâcheuſes ſur ce chapitre, mais que de fortes raiſons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre diſcours & le dialogue de Deſcartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philoſophes où mon ignorance ne me permettoit pas d'ambitionner un éloge. Le dialogue de Deſcartes eſt un ouvrage

achevé, & d'autant plus admirable que la matière convenoit à la perfonne pour laquelle elle étoit destinée, que l'éloge eft ingénieux, fin & vrai. Je ne connois point le Roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connoiffeurs, & je ferai bien aife de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même & fuivre la route qu'il s'eft tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de fes plus favans hommes foutient que le paradis perdu s'eft trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botanifte, affure que les chevaux & l'homme font d'une même efpèce; je ne fais quel autre fou conjure les ames & s'entretient avec tel mort qu'on lui propofe. A confidérer ces gens-là, on ne diroit jamais qu'un philofophe de la trempe de Defcartes a mis le pied en Suède; ou il a mal cultivé ce terrain, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la Reine Chriftine de fon abdication, débitent, qu'indignée du peu de connoiffances & des mœurs agreftes des Suédois de fon temps, elle préféra de vivre en perfonne privée au fein d'une nation civilifée & ingénieufe, au plaifir de commander à un peuple qu'elle n'eftimoit pas. Pour ce Roi-ci, je parierois bien qu'il n'abdiquera pas pour de telles raifons: il effayera fans doute d'éclairer le nord & de répandre le goût des arts & des fciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés & d'une pédanterie gothique dont les univerfités ne font pas encore purgées dans ce pays-là.

Il court ici un Teftament politique de Voltaire.

C'eſt quelque plaiſant qui aura recueilli ſes propos, qui l'a ſûrement forgé à plaiſir. Je ſerois bien ſurpris ſi quelque anonyme ne s'aviſoit pas de travailler au nom du pauvre d'Argens & de nous régaler de quelque ouvrage qu'il aura compoſé aux champs élyſées. Je le regrette véritablement, il étoit honnête homme & vrai philoſophe, poſſédant beaucoup de connoiſſances & ſachant en faire uſage. Son ſtyle avoit quelquefois la diarrhée, & c'étoit par une ſuite de ſa pareſſe, qui l'empêchoit de corriger ce qu'il donnoit au public. A peine avoit-il achevé un cahier que, ſans le relire, il l'envoyoit au libraire. Si quelqu'un ſe donnoit la peine de faire le triage de ſes œuvres, on y recueilleroit d'excellentes choſes; mais on peut bavarder & être homme vertueux; cette dernière qualité l'emporte ſur toutes les autres: c'eſt un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'eſt que trop remplie. Je ſouhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite & d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce, &c.

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 21 Avril, 1771.

J'AI reçu preſque en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'honorer; mon premier ſoin a été de répondre, s'il m'étoit poſſible, au déſir que V. M. me marque dans la ſeconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de Mr le Duc de Nivernois. Comme il n'étoit point en ce moment à Paris, je lui ai écrit ſur le champ, & je prends la liberté d'envoyer à V. M. en original la réponſe qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réuſſi; je puis au reſte ſatisfaire en partie V. M. ſur ce qu'elle déſire de ſavoir du genre de ces fables. Elles ſont plus dans celui de la Motte que des autres fabuliſtes, mais mieux écrites & avec plus de goût.

Je ſuis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paroît préférer le dialogue au diſcours, & je n'ai garde d'appeler de ſon jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le diſcours m'eſt beaucoup plus cher que le dialogue, & je voudrois bien que V. M. devinât par quelle raiſon.

Quant à notre petite controverſe ou diſcuſſion métaphyſique, il me ſemble qu'elle eſt épuiſée, &

qu'il feroit faſtidieux d'en ennuyer davantage V. M. Je vois que, tout bien peſé, il s'en faut bien peu que je ne penſe tout-à-fait comme elle, & que ſi j'en diffère encore, ce n'eſt qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obſcurité métaphyſique. L'eſſentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'eſt de ſentir & de convenir que notre foible intelligence ne voit goutte en ces matières, & de ne pas ſurtout vouloir ſoutenir par les bourreaux & les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer ſur de frêles argumens. La philoſophie pourroit bien éprouver en France ce malheureux ſort, ſi, comme on nous en menace, les jéſuites y ſont rappelés; le parlement qui les avoit chaſſés, vient d'être chaſſé à ſon tour; il n'étoit guères plus tolérant qu'eux, & plus favorable à la philoſophie; mais la cohorte jéſuitique, ſi elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatiſme, & Dieu ſait ce que la philoſophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. ſur la mort du pauvre Marquis. On ne peut apprécier ſon mérite littéraire avec plus de juſtice & de juſteſſe que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au ſujet de ſes ouvrages & de ſon ſtyle. Mais ce qui me fait ſurtout chérir ſa mémoire, c'eſt l'attachement auſſi tendre que reſpectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, &, comme diſoit Fontenelle, de la *difficulté d'être.* Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affoiblis ſenſiblement; & ſans courir

abſolument la poſte vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. Mr de Mairan, mon double confrère, à l'académie françoiſe & à celle des ſciences, vient de mourir à 93 ans; je ſerois bien fâché d'aller juſques-là, car je n'ai pas lieu d'eſpérer une vieilleſſe auſſi ſaine & auſſi douce que lui. Pour Voltaire, il ſe traîne & il écrit toujours; il eſt bien étonnant que ſa tête puiſſe encore ſuffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéreſſe infiniment davantage, c'eſt que V. M. puiſſe ſuffire encore long-temps à ſes glorieux & utiles travaux. Les lettres ſurtout ont plus que jamais beſoin d'elle, & de la protection qu'elle leur accorde. Puiſſent-elles, Sire, la conſerver encore long-temps! Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire juſqu'aux derniers momens de ma vie; & ces vœux ſont l'expreſſion des ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toujours, &c.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

Le 7 Mai, 1771.

C'EST dommage que le Duc de Nivernois prive le public de ſes productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les ſciences que lorſque les grands ſeigneurs les cultivent eux-mêmes ſans en rougir. Le Duc de Nivernois eſt à préſent le ſeul

de la haute noblesse qui rassemble des connoissances & des talens dans un temps où les arts paroissent perdre leur considération en France ; il pourroit les relever & les retirer de la roture. Je suis fâché de ce que son extrême circonspection l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun est le maître d'agir comme il le trouve à propos ; cependant on dit que les vertus des cénobites sont perdues pour la société ; il en pourroit bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos dissertations philosophiques & métaphysiques, croyez que si je m'avise d'exposer mes sentimens à l'Anaxagoras de ce siècle, c'est plutôt pour m'instruire que pour le réfuter. Le point que j'ai osé examiner, est si subtil, qu'il échappe à nos combinaisons ; & l'on peut se tromper sans conséquence sur des matières aussi abstruses. Consolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne serons pas les seuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance étoit le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en consoler facilement ; je me rappelle souvent ce vers anglois : *L'homme est fait pour agir, & tu prétends penser ?*

Je ne saurois vous dire combien vos François m'amusent. Cette nation, si avide de nouveautés, m'offre sans cesse des scènes nouvelles : tantôt ce sont les jésuites chassés, tantôt des billets de confession, le parlement cassé, les jésuites rappelés, de nouveaux ministres tous les trois mois : enfin, ils fournissent seuls des sujets de conversation à toute l'Europe. Si

la Providence a penſé à moi en faiſant le monde (ſuppoſé qu'elle l'ait fait), elle a créé ce peuple pour mes menus plaiſirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jéſuites. Le Roi les croit coupables du crime de Damiens : ce n'eſt pas une raiſon pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir ; mettant les choſes au pis, n'avez-vous pas chez moi un aſile tout ouvert ? Deſcartes n'alla-t-il pas ſe réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour ſe mettre à couvert des perſécutions de ſes compatriotes ? Galilée n'auroit-il pas fait ſagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les priſons où l'inquiſition le retint ? La patrie d'un philoſophe eſt le lieu où il peut trouver un aſile, & philoſopher tranquillement ; & le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y eſt perſécuté.

J'ai vu paſſer ici le Roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans ſa patrie la première place ; il eſt très-aimable & très-inſtruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à ſa patience ; c'eſt un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu paſſer ici Alexis Orlow le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèſe & ſur la Méditerranée ; il m'a donné une pièce aſſez curieuſe, qu'il a recueillie à Veniſe ; je ſouhaite qu'elle contribue à votre édification & à celle du troupeau.

Quittez les penſées noires, mon cher d'Alembert.

Il vaut mieux rire des sottises des hommes que d'en pleurer. Dissipez votre mélancolie par des idées gaies, & si vous voulez puiser dans une source de bonne-humeur, venez chez nous; je le souhaite, je vous y exhorte; vous y vivrez plus tranquille & plus heureux. Sur ce, &c.

LETTRE LXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Juin, 1771.

LES philosophes qui aiment à rire, & ce ne sont pas les moins philosophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre au pontife de son envoyé Mahomet. Je ne suis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans & les muphtis de toutes les sectes me paroissent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun est de subjuguer par la superstition la pauvre espèce humaine; ils ne diffèrent que par l'espèce de bride qu'ils mettent à leur monture, & ils pourroient se dire comme les médecins de Molière : *Passe-moi l'émétique, & je te passerai la saignée.* Mais je soupçonne le révérendissime père en Dieu Ganganelli d'avoir un secrétaire des brefs qui en fait plus long que lui, & qui se moque de ce que le Pape cordelier lui dicte. On assure même que ce secré-

taire des brefs eſt tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté en procurant la paix aux ſchiſmatiques & aux incirconcis qui s'égorgent ſans ſavoir pourquoi ; il eſt vrai que ce mauvais tour à la chrétienté fera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le ſecrétaire, & qui le remerciera de ce qu'il ne ſe contente pas de faire rire les philoſophes, & de ce qu'il veut encore eſſuyer les larmes de tant de malheureux.

V. M. fait donc l'honneur à la très-plaiſante nation françoiſe de ſe moquer un peu d'elle, & de la croire créée & miſe au monde pour *ſes menus plaiſirs.* Tout bon François que je ſuis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque ſujet ; je ne ſais ce qui réſultera de bien ou de mal de tout ce qui ſe paſſe ici ; mais je ſerai fort tranquilliſé, ſi la prophétie de V. M. s'accomplit au ſujet de la vermine jéſuitique, & ſi l'Etat, la philoſophie & les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparoître. Un autre article non moins important m'intéreſſe ; tout ce qui ſe paſſe me ſeroit aſſez indifférent

Si de quelque argent frais nous avions le ſecours,

comme dit Criſpin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne ſoit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourſes que les jéſuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne ſubſiſte depuis ſix mois que des bienfaits de V. M., & au lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conſerve Frédéric.* Il faut avouer que quand on voit

la manière admirable dont ce meilleur des mondes possibles est gouverné, on est bien tenté de croire à la providence. Encore si en faisant diète on se redonnoit un estomac, & qu'on rattrapât le sommeil, il n'y auroit que demi-mal ; mais je suis destiné à passer des jours & des nuits presque également tristes; il faut céder & se soumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que soit en pensant, soit en végétant, soit en dînant, soit en jeûnant, soit en dormant, soit en veillant, il est un sentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur ; c'est celui de la reconnoissance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inspire & qui se renouvelle sans cesse, & du profond respect avec lequel lui sera dévoué toute sa vie, &c.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

Le 25 Juillet, 1771.

Je suis bien aise que les philosophes de Paris ne ressemblent ni à *** qui ne rit jamais, ni à la rossinante de Don-Quichotte, qui ne galoppa qu'une fois en sa vie. Le pape, le mufti, les derviches & les moines sont faits dans ce siècle pour nous faire rire ; autrefois ils faisoient gémir. Je ne sais si la correspondance du vice-Dieu de Rome & du successeur de Mahomet à Constantinople est bien authentique ;

mais s'ils ne se sont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû se l'écrire, étant de même métier; il n'y a que le débit de leurs drogues & la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le croissant & les guerriers des mers hyperborées sont plus difficiles à concilier que les prêtres; il faut espérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entre eux.

Vous voyez donc que la guerre est un des ingrédiens qui entrent nécessairement dans la composition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente-quatre, l'Europe n'a vu qu'une succession de guerres perpétuelles, celle de quarante jusqu'à quarante-huit, celle de cinquante-six jusqu'à soixante-trois, celle des Russes & des Turcs depuis soixante-neuf qui dure encore. L'Espagne a été sur le point de rompre avec l'Angleterre: enfin rarement se passe-t-il dix ans de suite que toute l'Europe jouisse d'une paix durable. Vos François, qui se consolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, & quelques plaisanteries leur font tout oublier. Ainsi, par un heureux effet de leur légèreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte sur toutes les raisons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume aussi riche que la France, un royaume à ressources immenses que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuiser, ne sauroit manquer d'argent; & le Roi très-chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richesses bien plus considérables que les Montézuma

& les Mogols n'en ont jamais possédé. J'ose donc supposer que les philosophes de Paris se moquent des habitans de la mer Baltique, lorsqu'ils parlent de la disette des espèces. C'est nous, les Danois & les Suédois qui sommes les gueux de l'Europe; sauvages à peine débarbarisés, qui ne voyons que d'un œil & qui imitons mal-adroitement l'industrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvoit à toute rigueur avoir du bon sens, mais non de l'esprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux sont de brillans & les rochers d'or, &c. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jérusalem céleste, encore supérieure à Eldorado. Qu'on lise le Siècle de Louis XIV; on voit comme les arts sont en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce souverain leur accordoit. On a vilipendé ce siècle, & vous voyez ce qu'on fait à présent pour n'être pas vilipendé à son tour par la postérité. Je demande donc humblement à un grand philosophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde & de tous les siècles; il me fera plaisir d'éclairer mon ignorance vandale sur un sujet aussi intéressant, & je l'assure qu'il aura tout l'honneur de sa découverte.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des questions encyclopédiques de Voltaire, très-surpris d'y trouver une sortie épouvantable qu'il fait sur Maupertuis. Il y a quelque chose de si lâche à calomnier les morts,

il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque chose dans ce procédé qui dénote une vengeance ſi implacable, ſi atroce, que je me repens preſque de la ſtatue qu'on lui érige. Bon Dieu ! comment tant de génie ſe peut-il allier avec tant de perverſité ! Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire ſur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on ſe laſſe de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poëte Rouſſeau & Abraham Chaumeix dans ſes ouvrages : des injures ſi ſouvent répétées dégoûtent le lecteur, & démaſquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela eſt triſte & n'eſt pas plaiſant. Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons ſaluent le philoſophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris : ils ſe recommandent à ſa protection, à ſes prières ; ils le prient de les aſſocier à ſes œuvres pies, comme ces Vandales ſe ſont aſſociés aux prières des bons pères jéſuites ; c'eſt le moyen de ne pas manquer le paradis, d'un côté un géomètre, de l'autre un jéſuite ; avec cette eſcorte il faut faire chemin, ou l'on n'en fera jamais. Conſervez votre bonne humeur, riez de tout avec Démocrite. Vivez ſurtout, portez-vous bien, & ſoyez ſûr que perſonne ne s'y intéreſſe plus que le ſolitaire Vandale de Sans-Souci. Sur ce, &c.

LETTRE LXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 17 Août, 1771.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françoises, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France,* dites-vous, *ne sauroit manquer d'argent*; cela se peut; mais en cas que le Dieu Plutus n'ait pas tout-à-fait pris congé de nous, il s'est au moins si bien caché, qu'il seroit difficile de déterrer sa retraite; Mr l'abbé Terray, notre contrôleur-général, fait de son mieux pour la découvrir, sans en pouvoir venir à bout. Je ne sais pas si le père Bouhours a eu raison, quand il a prétendu qu'on ne pouvoit avoir de l'esprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danse, nommé Marcel, prétendoit qu'il n'y avoit que la France où l'on sût danser; ce seroit bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale: *Eh bien, dansez maintenant*; & quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du père Bouhours, j'aimerois mieux avec Crispin que nous eussions *la philosophie d'avoir de l'esprit en argent.* V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon,* & n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, &

j'envifage même dans le fort prochain dont je fuis menacé, un grand avantage pour mon eftomac, qui n'aura fûrement plus d'indigeftions à ~~craindre.~~ Ô Providence, Providence ! il faut avouer que tout eft arrangé pour le mieux, & que vous favez parfaitement, comme dit St Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le Roi Alphonfe difoit, à propos du fatras de cercles qu'avoit imaginés l'aftronomie ancienne, que *s'il avoit été au confeil de Dieu quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis*; je fuis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attiédit, que Dieu avoit pour le moins autant befoin de confeils quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde phyfique; mais je rejette bientôt cette penfée, quand je fonge à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la furface de la terre, & à l'efprit de juftice, de défintéreffement, de vérité qui règne fur l'efpèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil féjour eft délicieux pour un philofophe, & qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulfé, foit par la faim, foit par une indigeftion, foit par les vrais fidèles, Ruffes ou Mahométans, qui font fi dignement occupés à s'égorger. V. M. efpère qu'il *fe trouvera de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux.* Mon premier mouvement eft de le fouhaiter, mais il refte à favoir fi, tout bien confidéré, c'eft procurer un grand bien à la trifte efpèce humaine que de l'empêcher de fe détruire. C'eft à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire fur ce point important; & je fuis bien affuré

d'avance

d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux ; mais pour cela il est nécessaire qu'elle songe d'abord à se conserver ; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, & pour l'intérêt de la philosophie.

V. M. voudroit que j'écrivisse à Voltaire, à propos de philosophie, pour l'engager à ne point s'acharner sur les morts, ni sur les vivans qui sont censés morts, & qui devroient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire ! Il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conseil, & V. M. voit quel en est le fruit. Il faut gémir sur le sort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un seul homme ait à la fois tous les talens & toutes les vertus, & qui devroit pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les représentations de V. M. ; je représenterai aussi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il est trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours ; qu'il est trop juste pour ne pas rendre au mérite réel & reconnu la justice qui lui est due ; que le plus grand homme a besoin d'indulgence, & s'en rend digne surtout par celle qu'il a pour les autres ; que non-seulement sa tranquillité, mais ses écrits mêmes y gagneront, & que ces expressions de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans qu'il en est des auteurs à peu près comme des comédiens :

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avois à joindre l'exemple au conseil, & à lui rappeler les grands hommes qui n'ont opposé à la satire que la modération & leur gloire, je sais bien, Sire, le modèle que j'aurois à lui proposer. Mais peut-être me répondroit-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, & je ne sais pas trop ce que j'aurois à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, & une reconnoissance qui ne finira qu'avec ma vie, &c.

LETTRE LXXXI.

DU ROI.

Le 16 Septembre, 1771.

SI vous le voulez absolument, je croirai que le beau royaume de France est sans argent. Cela supposé, je le félicite des prospérités qui l'attendent dans ce monde-ci & dans l'autre. Lycurgue, ce sage législateur de Sparte, rendit sa république fameuse en lui interdisant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A son exemple, vos François vont donc devenir la nation la plus désintéressée de l'Europe, la plus attachée à sa patrie, la plus vertueuse & la plus invincible ; & quelle perspective encore au-delà de ces biens terrestres l'avenir ne lui présente-t-il

pas? La vie éternelle & ce paradis interdit à tous posseſſeurs d'eſpèces.

Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes; j'en excepte quelques vilains financiers, tréſoriers, archevêques & gens de leur ſéquelle, qui trop eſclaves de la coutume & fidèles à leurs anciens uſages, continueront d'entaſſer, d'accumuler & de receler des richeſſes. Je ne ſaurois vous diſſimuler néanmoins que je crois qu'un mot ſuffiroit pour rappeler dans ce royaume la même abondance d'eſpèces qui s'y trouvoit autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot reſſuſciteroit les tréſors enfouis crainte de les perdre; il remettroit l'or & l'argent en circulation, & les philoſophes ſeroient payés comme le pourroient être les maîtreſſes. A préſent ce mot de conjuration eſt plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmouſets en certaines occaſions. Pardonnez-moi cette comparaiſon ſcandaleuſe, elle m'eſt échappée *currente calamo*, & puiſqu'elle eſt écrite je ne l'effacerai pas.

Mais ne penſez pas que vous autres François vous ſoyez les ſeuls qui ſouffriez à préſent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires preſque que ceux qu'occaſionne chez vous la ſtagnation des eſpèces: nous avons eu conſécutivement deux mauvaiſes récoltes; la première année la prévoyance y avoit pourvu, mais celle-ci nous prend ſans vert. Les magaſins ſont épuiſés, & toute notre induſtrie ſuffira peut-être à peine pour nourrir le peu-

ple & pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le ſort des hommes dans le meilleur des mondes poſſibles. J'ajoute mes plaintes phyſiques à vos plaintes morales, & cependant il n'en ſera ni plus ni moins. Je vous avoue que j'avois une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient & à mes barbares voiſins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réuſſir. On accorderoit plutôt les janſéniſtes & les moliniſtes, que l'on ne mettroit certain nombre de têtes couronnées ſous un chapeau : paſſe encore, pourvu que ce feu n'aille pas ſe communiquant de proche en proche jeter quelque étincelle ſur les maiſons voiſines.

Et voilà pour les querelles des deſpotes ; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonêter Voltaire ſur ce tas d'injures uſées qu'il répand, & ſur Maupertuis (qui ne les avoit pas méritées), & ſur tant de gredins de la littérature, qu'il tire par là de l'oubli où probablement ils croupiroient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il étoit ſouverain il feroit avec tous ſes voiſins à couteau tiré ; ſon règne ne feroit qu'une guerre perpétuelle ; & alors Dieu ſait de quels argumens il ſe ſerviroit pour prouver que la guerre eſt l'état naturel de la ſociété, & que la paix n'eſt pas faite pour l'homme. Les paſſions, ingénieuſes à ſe déguiſer, ſe ſervent ſouvent de la dialectique pour plaider leur cauſe. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raiſon à ſon aide, & on lui donne la torture pour qu'elle paroiſſe au-

torifer notre conduite. Si, convaincu du mal que ces paffions occafionnent, quelque docteur atrabilaire en s'échauffant vouloit anéantir ces paffions autant qu'il eft en lui, il nous précipiteroit dans une autre extrémité ; il feroit d'un homme animé un automate ftupide, un être fans reffort. Ainfi à tout prendre, il faut laiffer les chofes telles qu'elles font, fe procurer du pain quand il eft rare, déterrer l'argent quand il en faut, crier fur la place *crédit ! crédit !* laiffer faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, fouffrir que des foi-difant philofophes impriment des injures, & fe contenter d'avoir la paix dans fa maifon. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 8 Novembre, 1771.

JE vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'eft guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe ; dans la précédente lettre votre philofophie prévoyante fe moquoit un peu de notre embarras caufé par nos fottifes, & j'avois pris la liberté de la comparer à la fourmi qui fe moque de la cigale ; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange fi bien toutes chofes, tout eft cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avois pas pour cette

ſainte providence le profond reſpect qu'elle mérite, je prendrois, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contr'elle ; & je ſuis preſque aſſuré que V. M. la partageroit ; car enfin ſi nous avons pu en France prévoir & même empêcher une partie de la détreſſe où nous ſommes, V. M. n'eſt pas dans le même cas ; cela me rappele ce que diſoit un fameux maître à danſer nommé Marcel, à une femme ſon écolière qui avoit les pieds en dedans : *Madame*, lui diſoit-il en lui montrant un crucifix qui étoit dans ſa chambre, *vous avez les jambes auſſi mal tournées que ce crucifix-là ; il eſt vrai que pour lui ce n'eſt pas ſa faute.* Mais laiſſons-là, Sire, & les cigales & les crucifix ; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudroit crier ſur la place, *crédit rétabli* ; il y auroit, ce me ſemble, un autre mot à crier auparavant, *économie* ; ſans cela on répondroit au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit eſt mort.* Mais il ſera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire & de le perſuader. Je ne lui écris guère ſans l'exhorter à mépriſer les chenilles qu'il écraſe, & à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, & V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laiſſer aller les choſes & les hommes, & dire, non pas *tout eſt bien* comme Pope, mais *tout eſt comme il peut.* Les lettres auroient pourtant d'autant plus beſoin de ſe reſpecter elles-mêmes, qu'il me ſemble qu'elles ſont dans une ſituation moins favorable

que jamais; il me ſemble même que dans preſque toute l'Europe on eſt aſſez diſpoſé à les opprimer. On prétend qu'on va ſupprimer ici le collége royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépenſe, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'Etat pour tous les profeſſeurs de ce collége; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philoſophie pour la faire taire, ce qui ſeroit fort bien imaginé. J'avoue que la philoſophie a rendu aux ſouverains de grands ſervices, ne fût-ce qu'en détruiſant la ſuperſtition qui les rendoit eſclaves des prêtres; mais le champ eſt labouré, on n'a plus beſoin des bœufs qui ont tiré la charrue, & on ne ſe ſoucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, & ſelon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la première récompenſe de mes travaux; je lui dois plus encore, ma ſubſiſtance dans le moment préſent, grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière: mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, & elle aura recours ſans héſiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le préſent une autre grâce à demander à V. M.; ce ſeroit de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothèque de Magdebourg* (ſi cette bibliothèque qui exiſtoit dans le dernier ſiècle n'a pas été tranſportée ailleurs) un ouvrage de *Pline le naturaliſte*, qu'on prétend ſe trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anec-

dote ; je n'ennuierai point V. M. des raifons fur lefquelles eft fondé mon doute ; mais enfin l'objet eft affez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *hiftoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en auroit une nouvelle, fi elle vouloit bien donner les ordres pour vérifier ce fait, & pour s'affurer au moins que ce précieux manufcrit n'exifte pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il eft mort au mois de Janvier dernier dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivoit affez obfcurément & même affez pauvrement, & qu'on affure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis, que fon père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chofe étoit vraie, cette femme feroit la belle-fœur du feu Empereur Charles VI, dont la femme étoit Wolfenbuttel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, étoit morte d'un coup de pied dans le ventre que fon mari lui avoit donné dans une groffeffe ; mais on prétend qu'on avoit enterré une bûche à fa place, qu'elle s'étoit enfuie de Ruffie, qu'elle a été à la Louifiane, & de là à l'Ile de France, où elle avoit époufé un officier nommé Maldack, dont elle portoit le nom à fa mort. Plufieurs circonftances réunies, & dont la réunion forme d'affez

fortes preuves, paroissent prouver que cette femme étoit réellement la veuve du Prince Alexis; il paroît certain qu'elle recevoit une pension de la cour de Bronswic, & peut-être V. M. pourroit-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LXXXIII.

DU ROI.

Le 30 Novembre, 1771.

JE crois que les Dieux se sont réservés pour eux le bonheur, & qu'ils en ont laissé aux hommes l'apparence; nous le cherchons toujours & ne le trouvons jamais: mais si nous sommes privés de tout ce qui est parfait, nous avons en revanche deux consolateurs qui dissipent nombre de nos maux. L'un c'est l'espérance, & l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos François surtout possèdent au suprême degré; une chanson, un mot bien frappé dissipent leurs ennuis: si l'année est stérile, la providence a son couplet; si les impôts haussent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Aussi se consolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choses passagères, dont le propre est l'instabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc,

mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaiſe année, de ma goutte, &c. &c. C'eſt le parti que j'ai pris, & je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me ſuis diverti ſur le ſujet des confédérés de la Pologne. Je me ſuis amuſé à les peindre au vrai : je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il ſoit bon ; c'étoit comme un remède qui en faiſant diverſion à mes maux les a ſuſpendus ; je ſouhaite qu'il vous guériſſe de vos vapeurs, qu'il vous faſſe oublier pour quelques momens vos embarras, & que vous ſouveniez en le liſant, que ce ſont des vers d'un malade & d'un homme qui a dépaſſé le demi-ſiècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où ſont à préſent les lettres en France. Je ne crois pas que cela ſoit général en Europe ; mais convenez avec moi que bien des gens de lettres donnent lieu par leur conduite à la méſeſtime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère & le talent de l'artiſte, & du mépris de ſes mœurs il paſſe à celui de ſon art. On croit, parce que les connoiſſances n'adouciſſent & ne corrigent pas le caractère des plus ſavans, qu'un grand nombre abuſe même de ſes connoiſſances, qu'il eſt inutile d'apprendre & de ſavoir, que les lumières de l'eſprit ne ſervent qu'à une vaine oſtentation, & puiſqu'il n'en revient aucun avantage, qu'elles ſont inutiles à la ſociété. Ce raiſonnement eſt géométriquement faux, parce que ſi l'on vouloit condamner toutes les

bonnes inſtitutions à cauſe de l'abus que le monde en fait, il n'en reſteroit aucune. Que voulez-vous que le public penſe, lorſqu'il voit des écrits du même auteur ſe contredire, qu'on diſcerne ce que ſa plume a librement écrit de ce que ſa plume vénale a barbouillé, qu'on voit des libelles infames paroître contre le gouvernement, & des cyniques effrontés qui mordent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent ; que dans des ouvrages philoſophiques on retrouve les abominables maximes des Jean Petit, des Buſembaum, des Malagrida ? Eſt-ce à des amateurs de la ſageſſe d'encourager le crime ? & après l'attentat de Damiens, ne devroit-on pas être aſſez circonſpect pour ne point échauffer quelque cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peuvent porter aux crimes les plus atroces ? Si Virgile, ſi Cicéron, ſi Varron, ſi Horace avoient été noircis de ces traits, ils n'auroient jamais joui dans Rome de la réputation qu'ils conſervent encore. Pour rendre les lettres reſpectables, il faut non-ſeulement du génie, mais ſurtout des mœurs. Mais ce métier eſt devenu trop commun, trop de grimauds s'en mêlent, & ce ſont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de voir la confiance que vous avez en moi ; elle ne ſera pas trompée, quoique ce délabrement des finances d'un prince qui a 400 millions de revenus me paroiſſe bien étrange. Vous voulez ſavoir ſi un manuſcrit de Pline le naturaliſte, qui concerne les guerres des Germains, ſe trouve à Magdebourg ? Quoique je

n'aye pas encore reçu de réponse de là-bas, je crois que c'est un fait controuvé, accrédité sur la foi d'un voyageur ; car si un tel manuscrit existoit, vous pouvez être persuadé qu'il seroit connu ; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de précision sur le sujet de cette Dame qui prétendoit passer pour l'épouse du Czarowitz ; son imposture a été découverte à Bronswic, où elle a passé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom ; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays & de ne jamais prendre un nom dont sa naissance l'écartoit si fort. Croyez qu'on sait comme il faut tuer son monde en Russie, & que lorsqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne ressuscite de sa vie. Le contraire pourroit nous arriver, à nous qui ne sommes pas aussi versés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque ressuscité : De grâce, Monsieur ou Madame, où vous a-t-on tué ? & sur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous savez que c'étoit l'usage ; si l'on vous nomme mon pays, doutez ; si c'est la Russie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle dissertation, digne de l'académie des belles-lettres & inscriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des François n'est pas épargnée, faits par des auteurs qui postuloient une place à l'académie françoise & qui l'ont obtenue, je me suis avisé de me mettre sur les rangs ; & pour devenir un de vos

quarante babillards, je me ſuis propoſé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre ; l'ouvrage ſera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, & par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà aſſez pour cette fois ; ſi vous voulez me faire bavarder davantage, c'eſt à vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 2 Janvier, 1772.

JE crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque choſe de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'expoſer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéreſſe davantage ſans comparaiſon ; ce ſont, Sire, les très-humbles remercîmens que je dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, & du plaiſir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Epître à S. M. la Reine de Suède eſt pleine de philoſophie, de ſenſibilité, & cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut reſpecter lors même qu'ils s'égarent. Le poëme ſur les confédérés eſt un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, & ſurtout de

gaieté ; ce qui n'étoit pas facile en un ſi triſte ſujet. Il y a dans ce poëme, parmi pluſieurs traits dignes d'être retenus, un vers ſur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclairciſſement ; *la St Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie eſt-elle une vérité hiſtorique, ou une fiction ſeulement vraiſemblable, & aſſortie aux ſentimens du prélat, fiction ſemblable à celle que les poëtes ſe permettent ? Je connois quelques philoſophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays ; s'ils ſavoient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'il ne diſſent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenoit qu'elle avoit empoiſonné ſon père : *Si cela eſt, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en ſoit, je déſire fort, Sire, & avec la plus grande impatience, de voir la ſuite de ce poëme ; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver ; mais je déſirerois ſurtout que le dernier chant eût pour titre : *La Paix donnée par Frédéric le grand aux Confédérés & aux Diſſidens, aux Turcs et aux Ruſſes, à l'Europe et à l'Aſie.* V. M. reſſembleroit à ce juge, qui faiſoit venir devant lui les parties, commençoit par ſe moquer de leur querelle, & finiſſoit par les faire embraſſer & les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité eſpère de vous ; cette beſogne, toute difficile qu'elle eſt peut-être, l'eſt peut-être encore moins que le rétabliſſement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de

rapines, & d'opérations ruineuſes. Le délabrement n'eſt guère moindre dans notre pauvre république des lettres, & je ſuis bien fâché que V. M. ait raiſon dans les torts dont elle accuſe mes confrères. Je voudrois que les réflexions ſi juſtes & ſi ſages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet, fuſſent imprimées & affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes ſi vrais & ſi ſûrs, & de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Hiſtoire de Madame Maldack*, ſont les anecdotes vraies ou fauſſes que j'ai pu recueillir ſur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois ſans peine que toute cette hiſtoire eſt une impoſture ; mais V. M. ne ſera peut-être pas fâchée de ſavoir ce qu'on a débité en France à ce ſujet, pendant la vie & depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avoit une maiſon de campagne dans le village où cette femme faiſoit ſon ſéjour ; & peut-être la cour de Bronſwic, qui avoit la bonté de lui faire une petite penſion, & la cour de Ruſſie, feroient-elles un peu étonnées de l'hiſtoire & des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire, qui a pour titre, *Article deſtiné à la Gazette du Bas-Rhin*, intéreſſe, Sire, une famille honnête & eſtimable à tous égards, dont je ſuis l'ami

depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les Etats de V. M., à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très-plaisamment (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin), il a donc plu à ce folliculaire d'insérer dans son Nº 88 un article injurieux à cette famille, à l'occasion de la mort d'un parent, homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'insérer au plutôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot, & avec défenses de parler désormais ni en bien ni en mal de cette famille, & de ce qui lui appartient. Comme elle sait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de V. M., & je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empressement & de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement V. M. & avec la plus grande instance de vouloir bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette honnête & respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier V. M. de me faire dire si l'histoire germanique de Pline se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle; & de souhaiter que l'année où nous allons entrer soit pour V. M. aussi glorieuse que les précédentes. Elle ne fera, s'il est possible, qu'ajouter

ter encore aux ſentimens de profond reſpect, & d'éternelle reconnoiſſance avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXXXV.

DU ROI.

Le 26 Janvier, 1772.

JE vois par votre réponſe qu'il y a beaucoup d'objets qui gagnent à être vus de loin. La confédération de Pologne pourroit bien être de ce nombre. Nous qui ſommes les voiſins de cette nation agreſte, nous qui connoiſſons les individus & les chefs du parti, nous ne les croyons dignes que de ſifflets. Cette confédération s'eſt formée par le fanatiſme, tous les chefs en ſont diviſés, chacun a ſes vues & ſes projets différens : ils agiſſent avec imprudence, combattent avec couardiſe, & ne ſont capables que du genre de crimes que des lâches peuvent commettre. Si j'avois un évêque Turpin ou un abbé Trithème à ma diſpoſition, je le citerois volontiers; mais comme perſonne ne ſait écrire en Pologne, je ſuis réduit à être moi-même le garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or comme ce n'eſt point une démonſtration géométrique, il m'a paru que j'avois la licence de me livrer à mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évêque de Kiowie ait réellement en ſa réſidence le tableau de la ſaint Bar-

thélemy, mais il pourroit l'avoir. Henri III avoit assisté à cette sainte boucherie ; il peut l'avoir fait peindre & avoir donné le tableau à l'évêque de Kiowie d'alors, comme un témoignage de son orthodoxie, & cet évêque peut l'avoir laissé à celui d'à-présent, qui ne demanderoit pas mieux, s'il en avoit le pouvoir, que de renouveler un pareil massacre dans sa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces misérables avoient projeté contre leur Roi, de quoi leur esprit de vertige les rend capables. La cause de leur haine contre ce prince, est qu'il n'est pas assez riche pour leur donner des pensions au gré de leur cupidité ; ils aimeroient mieux un prince étranger qui pût fournir de son domaine à leur profusion. Je plains les philosophes qui s'intéressent à ce peuple méprisable à tous égards. On ne peut les excuser qu'en considération de leur ignorance. La Pologne n'a point de lois, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté ; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieuse : les seigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie sur leurs esclaves. En un mot, c'est de tous les gouvernemens de l'Europe (si vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'insère dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils servent à dissiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait aussi facilement une paix entre des puissances ennemies que de mauvais vers : cependant j'entreprendrois plutôt de mettre toute l'histoire des Juifs en madrigaux, que

d'infpirer les mêmes fentimens à trois fouverains entre lefquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en foit, je ne me décourage pas, & il n'y aura pas de ma faute fi cette paix ne fe conclut pas auffi vîte que je le défire. Quand la maifon de notre voifin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans fes foins infinis déjà l'Efpagne & l'Angleterre fe battroient dans les quatre parties du monde connu : chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir fes finances. Un royaume comme la France eft inépuifable en reffources, & il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer fes dettes. Vos académies vont s'enrichir, & vos académiciens rouler fur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera fur rien; j'ai appris fa mort avec une peine infinie, fon caractère m'a paru admirable. On eût peut-être défiré qu'il eût moins confulté fon efpirit que fon cœur. Je crois qu'il paroîtra de lui des œuvres pofthumes; une rumeur fe répand qu'il y a un poëme de lui fur le bonheur, dont on dit du bien; fi on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'eft point trouvé; on dit que le manufcrit eft à Augfbourg, mais ce ne font que des difcours vagues; il eft apparent que ce Pline n'exifte nulle part. L'hiftoire de Madame de Maldac, foi-difante Czarowitzine, n'eft pas plus vraie. Cette perfonne a été, ce me femble, fille de garderobe

de la princeſſe dont elle a pris le nom. Son hiſtoire eſt un tiſſu de fauſſetés. Jamais la Comteſſe Kœnigſmarck n'a mis le pied en Ruſſie, le Comte de Saxe n'avoit jamais vu la femme du Czarowitz; donc il ne pouvoit pas la reconnoître dans Madame de Maldac. Obſervez ſurtout que ſi une princeſſe, comme elle prétendoit l'être, s'étoit ſauvée par miracle de la Ruſſie, elle auroit cherché un aſile naturel dans le ſein de ſa famille, & ne feroit pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez; elle peut avoir eu quelque reſſemblance avec ſa maîtreſſe; c'eſt ſur quoi elle a fondé ſon impoſture, pour avoir quelque conſidération; mais elle s'eſt bien gardée de paroître à Bronſwic, parce que la Czarowitzine étoit trop connue de ſa famille, pour qu'on pût abuſer tous ſes parens par une reſſemblance vague & par des propos qui auroient décelé la friponnerie.

Vous me chargez d'une autre commiſſion plus embarraſſante pour moi, d'autant plus que je ne ſuis ni correcteur d'imprimerie, ni cenſeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiſeau de Mauléon a été à l'école chez le Franc de Pompignan; elle ſuppoſe toute l'Europe les yeux fixés ſur elle & l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en Allemagne & qui ſais ce qui ſe paſſe, je puis aſſurer avec honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de perſonnes ſait qu'elle exiſte, & que ceux qui la connoiſſent le mieux, ſont peut-être une quarantaine de perſonnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas.

Je puis vous protester que personne ne s'oppose en Allemagne à la noblesse de cette famille, qu'il est très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat soit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de sang, que la Duchesse d'Orléans ait consulté son père ou non, & qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tournelle, la grand'chambre, les présidens à mortier & le chancelier peuvent vivre & mourir comme bon leur semble; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit point inquiété, vu que sans la liberté d'écrire les esprits restent dans les ténèbres, & que tous les encyclopédistes (dont je suis disciple zélé), en se récriant contre toute censure, insistent sur ce que la presse soit libre & que chacun puisse écrire ce que lui dicte sa façon de penser. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques symptômes de fièvre chaude, qu'il sera bon de prévenir par des saignées & de fréquentes émulsions. Que de personnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on observe les satellites de Saturne! Il faudroit mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microscope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, &, s'il se pouvoit, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 3 Mars, 1772.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 Janvier dernier, ne m'eſt parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuſe goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de ſigner cette lettre qu'au bout de trois ſemaines. J'aurois eu l'honneur d'y répondre ſur le champ, ſi dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avois été attaqué moi-même d'une eſpèce de *goutte* à la tête, ou, pour parler plus proprement, d'un rhumatiſme dans cette partie, qui m'interdiſoit & le ſommeil & la plus légère application.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer n'étoient pas propres, Sire, à guérir mon inſomnie; ces deux nouveaux chants me paroiſſent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été ſurtout charmé de la peinture de l'Egliſe catholique dans le troiſième, & de l'alliance qui en réſulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Muſtapha. Dans le quatrième la délivrance que la ſainte Vierge Marie procure aux confédérés aſſiégés en s'adreſſant à ſon fils, eſt une imagination vraiment plaiſante & poëtique. Mais ce qui me plaît ſurtout de cet ou-

vrage, Sire, c'eſt que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raiſon, que jamais elles n'ont été ſi bonnes amies, & que V. M. ſait partout mêler, ſuivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne ſais ce que mes confrères les philoſophes en penſent; je crois bien qu'ils pourroient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais ſi ces confédérés ſe plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Ruſſie, j'entends d'un autre côté cent mille payſans & davantage, qui ſe plaignent ou qui peuvent ſe plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; & tant que ces derniers ſeront oppreſſeurs, je ne verrai dans leurs ennemis qu'un maître qui rend à ſon valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'eſt à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, & je ne ſuis nullement ſurpris que V. M. travaille à empêcher, ſi elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, & que les maux de l'humanité, déjà ſi accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entaſſent encore par de nouvelles dévaſtations. Ce projet & ces vues ſont bien dignes de l'ame de V. M.; je ſais plus, je ſais qu'elle a fait propoſer à une grande puiſſance de l'Europe de ſe rendre médiatrice, & je déſirerois vivement, pour mille raiſons, que les vœux ſi reſpectables de V. M. puſſent être remplis cet égard. Mais je n'entre point, comme de raiſon, dans le conſeil & les deſſein s des rois, & je me con-

tente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse & l'amour de l'humanité y président & règnent avec eux. S'il y a pour les manes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des vœux semblables à ceux de V. M. & aux miens pour la paix & le bonheur de la malheureuse espèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, & aimable, & vertueux philosophe ; à toutes les qualités respectables qui me le rendoient cher, il en joignoit une qui m'attachoit encore particulièrement à lui, c'étoient les sentimens de respect & d'admiration dont il étoit rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens ! Combien nos cœurs s'échauffoient & s'attendrissoient mutuellement en parlant d'elle ! Combien de fois nous nous plaisions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres & la philosophie !

Je m'attendois bien, Sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Pline encore existant, étoit une chimère, & je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de sa maîtresse, la femme du Czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon ; & je respecte la manière de penser de V. M. à ce sujet. J'aimerois pourtant mieux, qu'au lieu de persiffler les pauvres encyclopédistes sur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, & me dire ce qu'elle en pense. Pour l'y engager, j'oserois

presque hasarder avec elle quelques réflexions sur ce sujet. Je ne sais pas si cette liberté doit être accordée, mais je pense que si on l'accorde, elle doit être sans limites & indéfinie. Car pourquoi seroit-il plus permis d'insulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il est un fripon, ou si on veut, qu'il est le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il est un voleur, un oppresseur, ou un imbécille ? En un mot, si la satire personnelle est permise, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la restreindroit aux foibles & aux petits, & pourquoi les forts & les grands n'en auroient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout état bien policé, monarchique ou républicain, cette sorte de satire devroit être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la société jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la société, & à la conservation de l'existence morale que la satire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute espèce, littérature, philosophie, matières même de gouvernement & d'administration, je pense que la liberté d'écrire sur ces sujets, de critiquer même, doit être pleine & entière, pourvu néanmoins, Sire, que la satire en soit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la presse doit être d'éclairer & non d'offenser. Mais il est temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, désirant à V. M. une pleine délivrance & de la

goutte & de la guerre, & en lui renouvelant les aſſurances des ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance éternelle, & de plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Le 7 Avril, 1772.

JE ne ſais par quel haſard il ſe rencontre toujours des obſtacles quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenoit garrotté ſur le grabat, enſuite c'étoit le ſéjour de la Reine douairière de Suède & de la Ducheſſe de Bronſwic qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand'choſe : au contraire, vous y gagnez de n'être pas aſſommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie : j'eſpère que rempli d'une vertu narcotique, il vous tiendra lieu des pavots que Morphée vous refuſe. Nous autres Allemands, comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne ſommes guères propres à la poëſie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que l'inſtinct groſſier du bon ſens, & notre Pégaſe n'a point d'ailes. Je pourrois vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire, qui le louoit

ſur ſon poëme de Léonidas : *Mes vers ſont bons*, dit-il, *car je n'ai point d'imagination.*

On dit que le bon Helvétius a laiſſé dans ſes papiers un poëme ſur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en eſt ; j'avoue que je ſerois curieux de l'avoir, ſi ce n'eſt être trop indiſcret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philoſophe, qui a donné des marques d'un parfait déſintéreſſement, & dont le cœur étoit auſſi pur que l'eſprit facile à s'égarer ; mais les philoſophes ne ſont pas moins ſujets aux lois éternelles que les autres hommes, qui ſages & fous, grands & petits ſont obligés de payer ce tribut à la nature, ou plutôt de lui reſtituer ce qu'elle leur avoit prêté pour un temps. Il eſt très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes, ni les nouvelles eccléſiaſtiques, & qu'ainſi il ne s'embarraſſe guères des confédérés ni des Turcs ; cependant, ſi quelque nouvelliſte de Paris envoie des nouvelles dans le pays où il eſt, il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'appaiſer, & qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités paſſées avoient ouvertes ; & le ſort des confédérés ſera ſans doute d'être cocus, battus, & contens ; il n'y aura que les gazetiers de mécontens de la fin de cette guerre ; elle mettra fin à leur bavardage ſur les conjectures qu'ils ſont au haſard & ſur les fauſſes nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire ſuivant. Voilà ma confeſſion de foi ſur les gazetiers, pour répondre à ce que vous me demandez. Mais ſi vous voulez ſavoir ce

que je penſe de la liberté de la preſſe, & des ouvrages ſatiriques qui en ſont une ſuite inévitable, je vous avouerai (ſans vouloir cependant choquer Meſſieurs les encyclopédiſtes, que je reſpecte), que connoiſſant les hommes, pour m'être aſſez long-temps occupé d'eux, je ſuis très-perſuadé qu'ils ont beſoin de remèdes réprimans, & qu'ils abuſeront toujours de toute liberté dont ils jouiront, de ſorte qu'il faut en fait de livres que leurs ouvrages ſoient aſſujettis à l'examen, non pas fait à la rigueur, mais tel cependant qu'il ſupprime tout ce qu'il ſe trouve de contraire à la tranquillité publique, comme au bien de la ſociété, à laquelle la ſatire eſt contraire; mais en même temps je ne vous diſſimule pas que je trouve bien fade à la famille d'un petit avocat de ſe formaliſer ſur une généalogie mal faite; au contraire, votre avocat ou ſes parens devroient ſe réjouir de ce que Loiſeau de Mauléon ſe trouve dans le cas des grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront deſcendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens rois de Léon & de Caſtille, & j'oſe aſſurer que le courrier du bas-Rhin inſérera cette belle découverte dans ſes feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illuſtres parties : j'en tirerai vanité, & je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne & de la Turquie, j'avois été encore aſſez favoriſé de la fortune pour

réussir à rétablir la paix entre les Mauléon & le courrier du bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'espère que votre philosophie sera contente de la mienne. Je travaille autant qu'il est en moi à concilier les esprits; je propose des expédiens, & j'espère que la famille de Mauléon ne sera pas plus intraitable que le grand Seigneur & son divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez signer cet acte important pour le bien de l'Europe, & rendre par là au courrier du bas-Rhin la tranquillité & la liberté d'esprit qu'il lui faut pour débiter ses balivernes.

Il ne me reste, après avoir parlé d'aussi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conservation, à vous faire souvenir du petit troupeau de philosophes établis aux bords de la Baltique, & à vous assurer de mon estime; sur quoi je prie Dieu, &c.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 16 Mai, 1772.

PERMETTEZ moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connoître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu

lui donner une place diſtinguée. Mr de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des ſciences, avec les plus grands éloges & les mieux mérités ; & je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il ſera élu dans peu de jours aſſocié étranger de notre académie. Ces places ſont très-honorables, parce qu'elles ſont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les ſavans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieilleſſe, au lieu que Mr de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philoſophe auſſi eſtimable par ſes rares talens, par ſes connoiſſances profondes, & par ſon caractère de ſageſſe & de déſintéreſſement. Je ne doute point que V. M. ne veuille bien lui témoigner ſa ſatisfaction. Cette eſpérance eſt fondée, & ſur l'eſtime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, & ſur le beau diſcours qu'elle vient de faire lire à ſon académie, & qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avois déjà lu, Sire, cet excellent diſcours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux Deux Ponts, & j'avois admiré la ſaine philoſophie qui y règne, les vues juſtes & dignes d'un grand Roi qu'il préſente, l'éloquence avec laquelle il eſt écrit, & la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans ſacrés & profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine ; & les détracteurs des ſciences, autre eſpèce

de charlatans non moins dangereux, & hypocrites d'une autre eſpèce, auſſi mépriſables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaiſir & d'admiration le V^me chant du poëme contre les confédérés. Je devrois peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre ſi plaiſamment la gloire & les exploits à Roſbach, à Créfeld, & ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte eſt ſi petite, que je ne cours pas après, & que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni miniſtre, ni général, je les laiſſe jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; & quelque choſe qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *J'en retiens part*, comme diſent les mendians aux gueux de leur eſpèce qui trouvent & ramaſſent quelque guenille dans la rue.

Au reſte, j'avouerai, Sire, que le plaiſir que me donnent vos vers & votre proſe, quelque grand qu'il ſoit, n'eſt pas plus vif que celui que je reſſens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M. & cette circonſtance de ſa vie n'en ſera pas la moins glorieuſe.

Le poëme du pauvre Helvétius *ſur le bonheur*, eſt reſté imparfait à ſa mort. Cependant on aſſure qu'il ſera imprimé, même dans cet état d'imperfec-

tion. On dit même qu'il eſt actuellement ſous preſſe en Hollande. V. M. pourra aiſément en ſavoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle ; celle de ſecrétaire de l'académie françoiſe ; cette place demande plus d'aſſiduité que de travail ; les émolumens en ſont d'ailleurs très-peu de choſe, & j'ajoute, les dégoûts & les déſagrémens aſſez grands dans les circonſtances préſentes, où la littérature eſt plus opprimée & plus perſécutée parmi nous que jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverſes de tout genre que la philoſophie & les lettres eſſuient ; ce détail ne feroit que l'affliger, puiſqu'elle ne peut y apporter de remède ; elle ſe contente de protéger dans ſes Etats les ſciences & les arts, de gémir ſur le ſort qu'ils éprouvent ailleurs & d'encourager par ſes leçons & par ſon exemple ceux qui les cultivent. Au reſte, pourquoi les ſages ſe plaindroient-ils de leur ſort ? Ils liront le beau morceau qui commence le V^eme^ chant de votre poëme ſur le malheur commun à tous les états ; ils jeteront les yeux ſur tout ce qui les environne, & ils répéteront ce beau vers de V. M. :

C'eſt même joie & ce ſont mêmes pleurs.

Je ſuis avec tous les ſentimens de profond reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LET-

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Juin, 1772.

UN jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit & de connoissances, nommé Mr de Guibert, désire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires & tous les philosophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici, & dont il est l'auteur; & comme il connoît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre & son profond respect.

Quintilien dit, qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a faits dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que Mr de Guibert en fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que V. M. a su porter dans cet art nécessaire & funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur seroit infiniment flatté du témoignage que César voudroit bien lui en donner; ce seroit la plus noble récompense de son travail.

L'académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger Mr de la Grange, comme j'ai eu l'hon-

neur de l'annoncer à V. M.; il a dû l'unanimité des ſuffrages à ſon mérite ſupérieur, & en même temps à l'aſſurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feroient une choſe agréable à V. M., dont le nom eſt ſi cher & ſi précieux aux ſciences par la protection qu'elle leur accorde, & les lumières qu'elle y répand.

L'Europe eſpère, Sire, que V. M. ne ſe contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte & la Ruſſie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne ceſſe point d'avoir à cœur, c'eſt d'obtenir de Sultan Muſtapha la réédification du temple de Jéruſalem, pour l'embarras de la ſorbonne, & le menu plaiſir de la philoſophie. Mais ce que je déſire encore plus, c'eſt que l'être, quel qu'il ſoit, qui préſide à l'univers, conſerve long-temps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philoſophie, perſécutée ou vilipendée preſque partout ailleurs que dans vos états.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XC.

DU ROI.

Le 30 Juin, 1772.

JE commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le mérite eſt encore récompenſé en France, & qu'on ſait diſcerner ceux dont les grands talens ſont dignes de récompenſe. Vous ſavez que tout ce qu'Apollon promet à ſes nourriſſons, ſe borne à quelques feuilles de laurier & à de l'encens. Vous en jouiſſez à préſent dans la plus célèbre académie de l'Europe, & de-là vous diſtribuez des brevets de grands hommes à ceux qui ſe diſtinguent parmi les nations étrangères. Je ſuis bien aiſe que notre La Grange ſoit de ce nombre. Je ſuis trop ignorant en géométrie pour juger de ſon mérite ſcientifique; mais je ſuis aſſez éclairé pour rendre juſtice à ſon caractère plein de douceur & à ſa modeſtie.

L'approbation que vous donnez au petit diſcours académique lu en préſence de la Reine de Suède, me le rend ſupportable, car au fond cette matière eſt uſée; tout le monde devine ce qu'on peut dire ſur un pareil ſujet; il ne me reſtoit que de préſenter ce tableau ſous un autre point de vue & relativement au bien d'un Etat. Mes ſuccès ſurpaſſeroient mes eſpérances, ſi ce morceau pouvoit réveiller dans l'eſprit des lecteurs l'amour des ſciences & le goût des

beaux arts ; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me fuffire : car les fciences voyagent ; elles ont été en Grèce, en Italie, en France, en Angleterre, pourquoi ne fe fixeroient-elles pas pour un temps en Pruffe ? Il faut s'en flatter, & l'idée feule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'énorgueillir ? Quoi ! Un des quarante de l'académie françoife cite mes vers tudefques ? Je commence à me croire poëte, & dès que cette paix dont vous voulez me faire l'honneur fera conclue, vous aurez le fixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des œuvres pofthumes du pauvre Helvétius ; mais je n'ai point encore de réponfe ; apparemment que l'impreffion n'en eft pas tout-à-fait achevée. C'étoit un fi honnête homme, que je relirai avec plaifir fes ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La Reine de Suède vient ici avec une partie de la famille. Je lui donne Phèdre et Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver ; ainfi je ne faurois juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Touffaint ; il me faut un bon rhétoricien à fa place ; j'ai penfé à ce De Lille, traducteur de Virgile ; je vous prie de lui en faire la propofition ; il feroit en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refufe, je vous prie de me propofer quelque autre fujet de mérite & qui

pût figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commiſſions ; mais qui eſt plus capable de les remplir que vous ? Ainſi j'eſpère que vous voudrez bien vous en charger.

Sur ce, &c.

LETTRE XCI.

DU ROI.

Le 23 Juillet, 1772.

JE ne m'attendois pas à recevoir un ouvrage de tactique des mains d'un philoſophe encyclopédiſte : c'eſt comme ſi le Pape m'adreſſoit un ouvrage ſur la tolérance. Je n'ai pas lu en entier le livre du jeune militaire ; mais en jetant les yeux ſur la préface, j'y ai trouvé des choſes qui méritent ſûrement d'être corrigées, pour rendre hommage à la vérité. Le jeune auteur avance inconſidérément que les Pruſſiens ne ſont pas braves ; & c'eſt cependant à leur valeur que j'ai dû tous les ſuccès que j'ai eus à la guerre. Ce jeune homme devroit avoir compris que quelque adreſſe & quelque dextérité qu'ayent les troupes, elles ne battront jamais l'ennemi qu'en le depoſtant du terrain où il ſe trouve, & cela ne peut s'exécuter que par des hommes braves & déterminés ; ce paſſage, digne de cenſure, devroit être effacé, car en parcourant les titres des chapitres, j'ai vu que c'eſt l'ouvrage d'un génie qui travaille à

s'éclairer & à éclairer les autres, & qui n'attend que les occasions pour se distinguer. Vous aurez la complaisance d'avaler ce petit détail d'une profession que vous n'aimez pas, sous l'abri de laquelle cependant toutes les autres s'exercent.

Vous me faites bien de l'honneur de m'attribuer un si grand crédit auprès de Mustapha; il n'a pas été difficile de lui inspirer des sentimens pacifiques, parce qu'il n'avoit plus les moyens de continuer la guerre, & qu'il risquoit, en la prolongeant encore, le bouleversement entier de son empire. Je vous réponds d'avance que les abymes de la terre ne s'ouvriront pas pour vomir des flammes & consumer les ouvriers qui rebâtiront le temple de Jérusalem. Mustapha n'a point assez de fonds, après les énormes dépenses qu'il a faites dans cette guerre, pour se charger d'une pareille entreprise. Les Juifs de Constantinople ne sont pas assez riches pour l'entreprendre; il faudroit pour y réussir que les encyclopédistes fissent une quête dans tout l'univers & imposassent une taxe aux francs-penseurs, & de cet argent nous éléverions cet édifice en bravant les flammes. Cependant ne pensez pas que ce temple édifié démontât Messieurs de la sorbonne; ils se jeteroient dans des distinctions, dans des sophismes, & ils trouveroient le moyen de persuader qu'on n'a pas bâti ce temple sur la place où il fut autrefois: ils feroient à Paris des cartes de Jérusalem sans y avoir jamais été, & démontreroient aux dévots que Dieu par un miracle, abusant les incrédules, leur

auroit ſi bien faſciné les yeux, qu'ils auroient pris pour fonder un édifice, un terrain tout oppoſé à celui du temple de Salomon. Des cagots, qui veulent toujours avoir raiſon, qui ne reſpectent pas la vérité, & qui ſont dans l'uſage de mentir impunément, ne demeurent jamais ſans réplique. Mais ces bons Meſſieurs ſont ſi fort vilipendés, ſi décrédités dans l'eſprit des penſeurs, qu'on ne ſauroit les avilir plus qu'ils ne le ſont déjà. Laiſſons donc au docteur Tamponet, au docteur Riboulet, aux Garaſſes modernes le foible argument d'Ammien Marcellin, pour étayer leur vieux palais magique qui s'écroule.

Ce ſont les philoſophes, ces ames divines, nées de la raiſon univerſelle, qui en apprenant à penſer aux hommes, ont enfin nettoyé leur eſprit des contes de peau d'âne & de barbe-bleue ſi long-temps conſacrés par des fripons en ſoutane. Voilà pourquoi j'aime ces philoſophes & pourquoi tout homme ſenſé devroit leur ériger des autels ; j'en dédie un petit à l'Anaxagoras de l'encyclopédie & je lui dis : Mon bon ſens bénit ta raiſon ſupérieure, qui dérouille les reſſorts engourdis de l'entendement des hommes, & qui leur apprend à examiner, à combiner, à ſe défier d'eux-mêmes & à ne croire que des faits conſtatés par l'expérience. J'adreſſe enſuite une petite prière au Génie heureux de la France, & je lui dis : O ! Génie, ſi tu protèges l'empire gaulois, veille ſur les jours d'Anaxagoras ; c'eſt le ſeul grand homme qui lui reſte ; ne permets pas que la mort de ſa faux tranchante le moiſſonne au milieu de ſa courſe ; raſ-

fermis ſa ſanté, & qu'il voie autour de lui s'élever des rejetons de ſa ſcience capables de le remplacer un jour !

Sur ce, &c.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Août, 1772.

JE n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choiſir un profeſſeur de rhétorique & de logique pour ſon académie des gentilſhommes. Après les informations & les perquiſitions les plus exactes, je crois y avoir réuſſi, & j'ai l'honneur d'envoyer ce profeſſeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de ſa capacité, de ſon caractère & de ſa conduite. J'écris ſur ce ſujet plus en détail à Mr de Catt, qui en inſtruira V. M.

Ce n'eſt point, Sire, comme *philoſophe encyclopédiſte* que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Eſſai de Tactique* de Mr Guibert ; c'eſt comme admirateur avec toute l'Europe des grands & rares talens militaires de V. M. que j'ai cru devoir lui faire connoître un ouvrage où l'on rend à ſes ſublimes talens les hommages qu'ils méritent ; un ouvrage dont V. M. eſt le meilleur juge que l'auteur puiſſe déſirer, & celui dont le ſuffrage peut être le plus honorable &

le plus flatteur pour lui. Ce ſuffrage, Sire, pourroit, en cas de beſoin, être mis dans la balance contre celui de tout le reſte de l'Europe, comme Lucain y a mis le ſuffrage de Caton contre celui des Dieux. Je vois avec peine que V. M. n'a pas été contente d'un endroit du diſcours préliminaire, où elle a cru voir que les Pruſſiens étoient accuſés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage ſous les yeux pour juſtifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, & à qui je ne puis demander raiſon de ce reproche. Mais je ſuis bien ſûr au moins que ſon intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je ſuis perſuadé qu'il a voulu dire ſeulement que les Pruſſiens n'auroient pas eu tant de ſuccès, s'ils n'euſſent été que braves, & s'ils n'euſſent eu à leur tête un général auſſi conſommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus néceſſaires que jamais ; & cette aſſertion, bien loin d'être un reproche, me paroît au contraire un nouvel éloge, & de ces braves troupes, & ſurtout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philoſophie encyclopédiſte* croit pouvoir répondre à V. M. pour juſtifier un jeune militaire, dont je connois toute l'admiration pour elle, & toute l'eſtime qu'il fait de ſes troupes. Je ne ſerai pas auſſi empreſſé à me juſtifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre* ; & comment pourrois-je m'en juſtifier auprès d'un prince philoſophe, qui a ſi bien peint dans ſes ou-

vrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances, qui depuis quatre à cinq ans ne paroît occupé qu'à l'éviter, & qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse & une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration ?

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que V. M. lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne serai point content que V. M. ne lui ait fait dire au moins un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, Sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney. Je sais bien que si la sorbonne voyoit ce temple debout, elle trouveroit moyen d'éluder la prophétie; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout aussi pressantes; mais j'ai cependant encore assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers momens de l'objection, elle auroit quelque petit embarras; & je desirerois fort que Mustapha eût l'esprit de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seulement un peu plus de ceux qui la diroient.

Je ne sais si V. M. osera faire part aux Russes, ses chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avoit, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il avoit appris à s'habiller avec élégance. Il a donc

fait faire un habit, du vert le plus élégant du monde; un cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout pour une botte de foin, & l'a mordu si vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieusement malade. Je crois que l'infanterie russe est habillée de vert; cet événement, Sire, ne seroit-il pas une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! Sire, je ris, & je n'en ai pas trop d'envie. Car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquisiteurs de France prennent les philosophes pour des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je suis dégoûté d'écrire, & malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me réfugierois dans cet asile, si ma pauvre tête pouvoit encore supporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer la continuation de l'histoire de l'académie françoise; mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma pensée! Heureux même, si en la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir!

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnoissance & la plus immuable admiration, &c.

LETTRE XCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 22 Août, 1772.

CETTE lettre fera préfentée à V. M. par Mr Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu Mr Touffaint, à l'académie royale des nobles, & à l'académie royale des fciences, deux établiffemens qui honorent également V. M., l'un par fon inftitution, l'autre par fon renouvellement & par la protection que lui accorde le philofophe des rois, & le roi des philofophes. Mr de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes & multipliées que j'ai prifes au fujet de Mr Borrelly. Je fuis perfuadé, Sire, & d'après ces informations, & d'après ce que je connois par moi-même de fes talens & de fon caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été affez heureux jufqu'à préfent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, & j'ai tout lieu d'efpérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

Mr Borrelly, en préfentant cette lettre à V. M., s'eft chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui eft de mes amis, m'a chargé de préfenter à un auffi excellent juge. Cet auteur,

Sire, eſt Mr le Chevalier de Chatelux, homme de qualité, & d'une des plus anciennes maiſons de France, Brigadier des armées du Roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'eſprit & de mérite, & pénétré d'admiration pour V. M. L'application conſtante que Mr le Chevalier de Chatelux donne à ſon métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M., de cultiver avec ſuccès les lettres & la philoſophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connoiſſance très-étendue de l'hiſtoire, des vues philoſophiques, l'amour de l'humanité & le talent d'écrire. Il ſe propoſe de prouver que l'eſpèce humaine eſt moins malheureuſe qu'autrefois, & que ſon malheur ira toujours en diminuant, grâce au progrès des lumières. Je le ſouhaite encore plus que je ne l'eſpère. Mais de quelque manière que V. M. penſe à ce ſujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inſpirera de l'eſtime pour l'auteur, qui ſeroit infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en aſſurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteuſe de bonté, qu'il eſt preſque aujourd'hui la ſeule perſonne diſtinguée par ſa naiſſance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres & ceux qui les cultivent. Ah ! Sire, que ces lettres infortunées ont beſoin de conſerver long-temps un protecteur tel que vous ! Il y a long-temps, à dater du miniſtère du Cardinal de Fleury, & même de plus loin, qu'elles ſont en France ſans encouragement & ſans conſidération. Aujourd'hui on fait

plus, on les hait, & il n'y a pas un homme en place qui ne ſoit leur ennemi ſecret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer ſa ſatisfaction de ma nouvelle & très-mince dignité de ſecrétaire de l'académie françoiſe, ne peut pas imaginer toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aye eu l'unanimité des ſuffrages; j'avois contre moi tous nos académiciens de cour & d'égliſe, c'eſt-à-dire près d'un tiers; mais ce qui me conſole & me flatte, parce qu'enfin il eſt agréable d'être jugé par ſes pairs, j'avois pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un ſeul qui eſt prêtre, & dévot politique; & un habitant de Verſailles m'a aſſuré que malgré la pluralité des ſuffrages, j'aurois eu l'excluſion de la part de la cour, ſi les marques de bonté & d'eſtime que j'ai reçues des étrangers, & ſurtout de V. M., n'avoient été ma ſauve-garde. Ce n'eſt pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M., pour me mettre à l'abri de la perſécution dans mon propre pays. Le Maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philoſophie, & de toute eſpèce de mérite, cet homme ſi gratuitement célébré par le philoſophe de Ferney, étoit à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réuſſir, il s'en eſt vengé ſur le pauvre Delille, auteur des Géorgiques, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu preſque l'unanimité des ſuffrages, & qu'il ſoit auſſi eſtimable par ſon caractère & par ſa conduite que par ſes talens. Il eſt bien flatté, Sire, & bien

honoré du désir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a assuré qu'on trouvoit aux Deux Ponts le poëme du Bonheur de Mr Helvétius, & qu'il y a une très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en prose & beaucoup plus considérable du même Mr Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre, mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de *l'Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long & ennuyeux verbiage en prose un portrait qu'on vient de graver ici, & au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour V. M., à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus. Ce portrait, Sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à V. M. Je voudrois que ces vers fussent meilleurs, mais cependant j'oserai dire avec Despréaux dans un sujet bien différent:

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le sentiment suffit, & vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV & Voltaire, & j'espère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste-là, Sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai seulement que si V. M. avoit encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

Le 17 Septembre, 1772.

LE professeur en rhétorique dont vous venez de faire l'emplette, ajoute aux obligations que je vous avois déjà, & contribuera à perfectionner une académie que j'ai beaucoup à cœur & dont les progrès ont jusqu'ici assez bien répondu à mon attente. Le soin de l'éducation est un objet important que les souverains ne devroient pas négliger & que j'étends jusques aux campagnes. Ce sont les hochets de ma vieillesse, & je renonce en quelque manière à ce beau métier dont Mr de Guibert donne de si éloquentes leçons. La guerre demande une jeunesse vive, & ma vieillesse pesante n'y convient plus : d'ailleurs me conformant aux sentimens de nos maîtres les encyclopédistes, je ne me contente pas de

maintenir

maintenir mon petit domaine en paix, je prêche encore cette paix aux autres. J'espère que le Turc m'en croira, quoique bien d'autres qui se mêlent du métier lui prêchent la guerre. Cependant j'ai encore une péroraison en poche, qui j'espère l'emportera sur les phrases des prédicans guerriers. Enfin vous aurez ce sixième chant des confédérés, pour qu'il ne vous manque aucune des sottises qui m'ont passé par la tête.

En qualité de prophète j'annonce la paix, quoiqu'elle ne soit point encore conclue: s'il y avoit moins de difficultés à la terminer, le temple de Jérusalem pourroit être réédifié par un des articles; mais il ne faudroit pas à présent ajouter une condition pareille, qui ne feroit qu'embrouiller les choses; ce pourroit être le sujet d'une négociation particulière; que la sorbonne cependant n'en ait pas le moindre soupçon, ou vous la verrez épuiser les bourses dévotes, envoyer le plus pur de votre or en Turquie, pour contrecarrer les protecteurs du temple: enfin ce temple existeroit & les sorbonniqueurs soutiendroient avec leurs sophismes usités & une noble effronterie, qu'il n'en est rien. Tant les prêtres, surtout les docteurs, ont la cervelle dure & s'opiniâtrent. On les a vus soutenir souvent leurs opinions malgré l'évidence. Vous rirez d'eux & ils vous anathématiseront, mais riez toujours à bon compte.

Je ne sais si les chevaux de Spa mangent les Ruſ.

ſes; mais ce que je ſais certainement, c'eſt que les janiſſaires ne les mangent pas. J'eſpère que cette aventure ne ſera pas inſérée dans l'hiſtoire de votre académie, dont vous vous acquitterez auſſi bien que de toutes les choſes dont vous vous êtes chargé juſqu'à prèſent. Il eſt ſûr que l'académie ne pouvoit pas faire un meilleur choix de ſecrétaire perpétuel; c'étoit le ſeul moyen de faire lire ſes mémoires depuis que Fontenelle n'y eſt plus: je ſerai un de vos lecteurs, de vos admirateurs, & de ceux qui s'intéreſſent à tout ce qui concerne votre contentement & votre conſervation. Sur ce, &c.

LETTRE XCV.

DU ROI.

Le 6 Octobre, 1772.

MONSIEUR Borrelly vient d'arriver. Il m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé. Autant que j'en puis juger, il paroît habile & plein de bonne volonté. Je l'ai d'abord mis au fait de la beſogne dont il doit être chargé; & comme dans le plan d'éducation qui eſt reçu à l'académie, il y a des méthodes qui diffèrent beaucoup des autres écoles, je les lui ai indiquées, & je ne doute pas qu'il ne rempliſſe l'attente que donne ſa bonne réputation, ſurtout votre ſuffrage. Le déſir que j'ai de voir réuſſir ma petite inſtitution de l'académie des nobles, me rend

d'autant plus reconnoiſſant des moyens que vous me fourniſſez de la perfectionner. Plus on avance en âge & plus on s'apperçoit du tort que font aux ſociétés les éducations négligées de la jeuneſſe : je m'y prends de toutes les façons poſſibles pour corriger cet abus. Je réforme les colléges ordinaires, les univerſités, & même les écoles de village ; mais il faut trente années pour en voir les fruits ; je n'en jouirai pas, mais je m'en conſolerai en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué.

Je ne comprends en vérité rien à vos François. Ces gens penſent-ils donc que la haute réputation où ils étoient du temps de Louis XIV étoit fondée ſur autre choſe que ſur l'avantage que leur donnoit ſur les autres nations la culture des arts & des ſciences, en y ajoutant cet air de grandeur que Louis XIV ſavoit donner à toutes ſes actions ? On devroit ſe ſouvenir à Paris qu'autrefois Athènes attiroit le concours de toutes les nations, & même de ſes vainqueurs les Romains, qui rendoient hommage à leurs connoiſſances & y venoient pour s'inſtruire. A préſent cette ville devenue agreſte n'eſt plus viſitée de perſonne. Le même ſort menace Paris, s'il ne fait pas mieux conſerver les avantages dont il jouit. Vous recevrez ci-joint une lettre pour le Chevalier de Châtelux ; ſes ſemblables ſe trouvoient autrefois abondamment en France, la nobleſſe dépourvue de connoiſſances n'eſt qu'un vain titre qui place un ignorant au grand jour & l'expoſe au perſifflage de ceux qui s'en amuſent.

Je vois par ce que vous me mandez, que l'académie a ſes intrigues comme la cour; des perſonnes nées avec un eſprit inquiet tracaſſent partout, mais le vrai mérite ſurmonte tous ces obſtacles; il perce, il ſe fait jour, il triomphe à la fin. Voilà ce qui vous eſt arrivé, & ce qui ne manquera pas d'arriver à Mr de Lille, qui eſt à mes yeux plus académicien que la moitié de vos quarante. Je vois par votre apoſtille que vous avez placé très-honorablement mon eſtampe dans la compagnie de gens bien ſupérieurs à ce que je ſuis & à ce que je puis être. Je vous envoie une médaille qu'on vient de frapper par rapport à un événement qui intéreſſe les Sarmates & je ne ſais qui. Je voudrois que c'eût été à l'occaſion de la paix que cette médaille ſe fût faite; mais quoi qu'on machine, quoi qu'on intrigue, cette paix ſe fera pourtant, & s'il plaît au *fatum*, bientôt: je me flatte qu'alors, ſelon que me l'a fait eſpérer Mr Borrelly, j'aurai le plaiſir de vous voir & de pouvoir vous aſſurer moi-même de toute l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce, &c.

LETTRE XCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 9 Octobre, 1772.

J'AI reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* & très-pauvres confédérés Polonois, &

leurs non moins *pauvres* alliés ; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poësie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent par leur ridicule conduite de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaieté, & de légéreté dont elle est remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon & même brave François, que j'aurois autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie : je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire ; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonois, soit allé jusqu'aux *Chevaliers* qui les ont secourus ; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne ; c'est à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la paix & l'union entre les hommes. La lettre que V. M. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce espérance, en me faisant envisager cette paix comme prochaine. On nous assure pourtant ici que le congrès est rompu ; mais sur la parole de V. M., que je crois comme la vérité même, j'espère que s'il est rompu, il se renouera bientôt, grâce à la *péroraison en poche* dont

V. M. me fait l'honneur de me parler, & qui, autant que je puis le deviner, doit être une péroraiſon très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente péroraiſon, je me ſuis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédiſtes*, qui ont avec l'Egliſe cela ſeul de commun, d'abhorrer le ſang comme elle. Plaiſanterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M., qui joue dans toute cette affaire un rôle ſi grand & ſi digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. eſt, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, Sire, eſt toujours bonne, quand elle vient d'une auſſi bonne ſource, & qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je ſuis ſeulement fâché, & mes confrères les encyclopédiſtes partagent ma peine, que la *réédification* de ce temple ſi *édifiant* de Jéruſalem ne puiſſe pas faire dans le traité un petit article ſecret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir ſur les bords du Jourdain : j'eſpère au moins que les Turcs ſe feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philoſophe en effet, & chrétien pour la forme, & que ce héros philoſophe & mauvais chrétien rendra ce petit ſervice aux Juifs, dont il pourroit même tirer quelque argent à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnoiſſance.

Le profeſſeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M., doit actuellement, ſi je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'eſpère que V. M. l'aura vu, & je

ne doute point qu'il ne juſtifie par ſon travail & par ſa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne ſais ſi V. M. eſt informée que Mr Thiriot, chargé ici de ſa correſpondance littéraire, tire abſolument à ſa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà deſtiné un ſucceſſeur, & qu'elle veuille bien avoir ſur ce ſujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui propoſer pour remplacer Mr Thiriot, & aux mêmes conditions, Mr Suard, homme d'eſprit, de goût & de probité, qui a travaillé long-temps avec ſuccès au *journal étranger* & à la *gazette littéraire*, & qui eſt auteur d'une excellente traduction françoiſe de l'hiſtoire de Charles-Quint par Robertſon. J'oſe aſſurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer Mr Thiriot, & j'oſe de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connoît pour ce qui l'intéreſſe, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention ſcrupuleuſe que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive reconnoiſſance, & la plus ſincère admiration, &c.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

Le 27 Octobre, 1772.

J'AI conçu toute la témérité d'un Allemand qui envoie des vers françois à un académicien à Paris, & de plus encore à un des quarante. J'ai senti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à une des premières têtes de la littérature françoise une satire sur des aventuriers de sa nation; mais si j'excepte de ces aventuriers trois ou quatre personnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'étoit composé que de la lie des dernières réductions de vos troupes; & quant aux vers, comme ils ne s'élèvent pas plus haut que le ton du vaudeville, il m'a paru qu'un poëte tudesque, muni d'effronterie, pouvoit les hasarder.

Cette paix à laquelle vous vous intéressez s'achemine à grands pas; le congrès vient de renouer les négociations, & avant la fin de l'hiver les troubles de l'orient seront pacifiés. Je ne suis qu'un foible instrument dont la providence se sert pour coopérer à cette œuvre salutaire. Les dispositions pacifiques de l'Impératrice de Russie font tout dans cette affaire; le seul honneur qui peut m'en revenir est d'avoir soutenu les intérêts de l'Impératrice par des négociations à Constantinople & dans d'autres cours. La paix est sans doute le but où tous les politiques

doivent tendre; mais que de matières combuſtibles répandues dans le monde, & que d'embraſemens nouveaux à craindre! Toutes les eaux de l'océan ne ſeroient peut-être pas ſuffiſantes pour les éteindre, & tous les encyclopédiſtes armés de ſeaux & de ſeringues ſe conſumeroient dans les plus durs travaux avant que d'y réuſſir. J'enverrois volontiers au nouveau temple de Jéruſalem une vermine hébraïque dont je ſerois bien aiſe de me défaire, ſi l'on pouvoit perſuader à Monſieur Muſtapha d'en permettre la réédification. Ce bon Sultan eſt plus embarraſſé de reconquérir l'Egypte que de ce qui ſe paſſe à Sion. Si un Juif bien riche d'Amſterdam ou de Londres lui propoſoit (en lui offrant une groſſe ſomme) de permettre de rebâtir ce temple, je crois que le Sultan ne s'y oppoſeroit pas; mais les Juifs riches aiment mieux les eſpèces que les ſynagogues, & d'ailleurs il y a ſi peu de zèle dans les ſectes, que dans ce ſiècle elles n'acheteroient pas à vil prix des libertés pour leſquelles elles ſe ſont fait égorger autrefois. Il n'y a des zélateurs en Europe qu'en France; Amiens & Toulouſe en ont naguère fourni des exemples. L'Eſpagne eſt glacée, Vienne ſe refroidit chaque jour, & les Anglois ont même fait mettre dans leurs gazettes, que le Pape s'étoit fait calviniſte. Je ne garantis pas le fait, mais je l'ai vu imprimé.

Votre profeſſeur eſt arrivé, & vous en aurez déjà reçu mes remercîmens. Il a bien débuté, & je ne doute pas que votre choix n'ait été auſſi bon qu'é-

clairé. Le pauvre Thiriot s'en va donc? Il y a quarante ans que je le connois, ſans l'avoir vu. On l'appeloit dans ſa jeuneſſe le colporteur des ouvrages de Voltaire: il baiſſoit notablement, ſes feuilles étoient ſtériles, & nair contenoient rien de piquant ni d'amuſant. Que celui que vous me propoſez m'envoie une feuille de ſa façon, pour voir s'il me conviendra, mais ſurtout qu'il n'omette pas les hiſtoriettes de Paris, ſi elles ſont plaiſantes; car les bons livres deviennent ſi rares, qu'à peine en paroît-il un dans l'année, tandis que la gaieté, qui fait le caractère de la nation, lui reſte. Que vous dirai-je d'ici, ſinon qu'on m'a donné un bout d'anarchie à morigéner? J'en ſuis ſi embarraſſé, que je voudrois recourir à quelque légiſlateur encyclopédiſte pour établir dans ce pays des lois qui rendroient tous les citoyens égaux, qui donneroient de l'eſprit aux imbécilles, qui déracineroient l'intérêt & l'ambition du cœur de tous les citoyens, & qui ne préſenteroient qu'un fantôme de ſouverain qu'on mettroit dehors au premier ordre, où perſonne ne connoîtroit de taxes ni d'impôts, & qui ſe ſoutiendroit de lui-même. Voilà les hautes penſées qui m'occupent maintenant. Quelque beau que ſoit ce gouvernement, je déſeſpère de mon peu de capacité pour le monter ſur le pied que vos ſavans légiſlateurs (qui n'ont jamais gouverné) preſcrivent. Enfin, il en arrivera ce qu'il pourra, & l'on me tiendra compte de ma bonne volonté, à peu près comme à un écolier qui veut donner des leçons dans l'abſence de ſes maîtres, &

qui ne les ayant pas assez bien comprises, les rend de travers.

Portez-vous bien, conservez votre santé, pour que j'aye encore le plaisir de vous voir.

Sur ce, &c.

LETTRE XCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 20 Novembre, 1772.

JE viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & qui a pour objet les nouveaux Etats qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, & j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, & l'Europe aussi, quant au commerce qui en dépend, & je souhaite ardemment pour l'un & pour l'autre la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutois bien que la *péroraison* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses dernières lettres, seroit efficace pour engager à la paix Mr Mustapha, & je me réjouis pour le bien de l'humanité que

cette paix ſi déſirée & ſi néceſſaire ſoit enfin ſûre & prochaine, comme V. M. veut bien me le faire eſpérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combuſtibles*, & peut-être même aſſez près de vos Etats ; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a ſu jeter ſi efficacement de l'eau ſur le feu qui brûloit depuis quatre ans, ſera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de ſuccès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'eſpère qu'elle ſera contente du profeſſeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de Mr Suard, que j'ai eu l'honneur de propoſer à V. M. pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, & j'ai lieu de croire que V. M. ne ſera pas mécontente de la feuille que Mr Suard lui envoie. Il ſe conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que V. M. pourra déſirer, & je prends la liberté en conſéquence de renouveler à V. M. mes très-humbles prières pour lui demander en faveur de Mr Suard les mêmes bontés dont elle honoroit Mr Thiriot. J'attends à ce ſujet ſes derniers ordres, & j'oſe me flatter qu'ils ſeront favorables.

J'ai envoyé à Mr le Chevalier de Châtelux, qui en ce moment n'eſt point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, & je ne doute point qu'il n'ait l'honneur

d'en faire inceſſamment lui-même ſes très-humbles remercîmens à V. M. Il eſt digne de ſes bontés & de ſon eſtime par ſes connoiſſances, ſon caractère, ſon ardeur pour s'inſtruire, & ſon application à ſon métier, qui ne ſouffre point de ſes autres études ; & il n'eſt que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ſes ſemblables. La plupart de nos courtiſans ſont même plus qu'indifférens aux lettres ; ils en ſont les ennemis déclarés, parce qu'ils ſentent au fond de leur cœur que les hommes éclairés les mépriſent, & il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire ; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, & nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe ; c'eſt dommage, car nous étions faits pour être aimables.

V. M. ne veut donc pas encore donner à la ſorbonne, ou lui procurer au moins par l'entremiſe de Muſtapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle ſeroit un peu embarraſſée de retrouver debout ? Je me ſoumets à tout pour la plus grande gloire de notre ſainte religion, qui eſt pourtant plus intolérante & plus perſécutrice que jamais. Dieu merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux ; des inſomnies preſque continuelles m'annoncent une diſpoſition inflammatoire qui ſe terminera vraiſemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes poſſibles. Je me conſolerai

ſans peine, ſi le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il paroît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus ſincère, du plus reconnoiſſant, & du plus dévoué de ſes admirateurs. C'eſt avec ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Le 4 Décembre, 1772.

VOUS nous faites trop d'honneur & à la Baltique & à moi, de vous intéreſſer à notre ſort; toutefois je ſais bien, nonobſtant notre union, que je n'aurois pas envie de conſommer mon mariage au fond de cette mer, ni de m'y promener beaucoup, comme le Doge de Veniſe. Le climat de ces parages eſt rude, & le voiſinage tient un peu de vos Iroquois, à préſent aſſujettis aux Anglois. Je ne ſais ce que feront ces autres barbares, habitans de Byzance, & ſi ma péroraiſon fera plus d'impreſſion ſur eux que les harangues factieuſes de quelques-uns de leurs ſoi-diſant amis, qui voudroient je crois les voir expulſés de l'Europe, pourvu que les troubles continuaſſent d'agiter le nord. Il y a toute apparence que la ſorbonne verra d'un œil tranquille cette guerre, & la paix, ſi elle ſe fait, & qu'il ne ſera pas plus queſtion

de rebâtir le temple de Jérufalem que de reconftruire la tour de Babel. Pendant toutes ces agitations diverfes, on va entièrement abolir l'ordre des jéfuites, & le Pape, après avoir biaifé long-temps, cède enfin à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de fon églife. J'ai reçu un ambaffadeur du général des ignatiens, qui me preffe pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorfque Louis XV avoit jugé à propos de fupprimer le régiment de Fitz-James, je n'avois pas cru devoir intercéder pour ce corps, & que le Pape étoit bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeoit à propos, fans que des hérétiques s'en mêlaffent.

Vous vous plaignez toujours du peu de cas que vos François font préfentement de la littérature. Bien des raifons y contribuent. La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui, après la renaiffance des lettres, illuftrèrent leur patrie par leurs écrits, & dont quelques-uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens ; enfuite on fe raffafia de ces chefs-d'œuvres ; les auteurs qui fuivirent ces grands hommes, ne les égalèrent pas ; les études furent moins profondes, & tout le monde fe mêla d'écrire & d'imprimer. La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne fauroient mériter l'eftime du public, & l'on paffe du mépris de la perfonne au mépris de l'art. Ajoutez à ces confidérations que Paris eft un gouffre de débauche, dans lequel fe précipite votre jeuneffe ar-

dente; beaucoup y périssent ou perdent le goût de l'application; & comme les hommes n'aiment que les choses dans lesquelles ils espèrent de réussir, cette jeunesse frivole ne connoissant que les plaisirs grossiers des sens, n'aime point les arts qu'elle ne connoît pas assez pour en juger, & il lui est plus facile de mépriser ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de son ignorance; car quel temps reste-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penser? La matinée, des visites, un déjeûner, ensuite le spectacle, de-là au jeu, au souper, encore jeu jusqu'à deux heures du matin, puis bonnes aventures, ensuite on se couche; on se lève à onze heures; ainsi tous les momens sont pris, & l'on est fort occupé sans rien faire. Mais je ne sais à quoi je pense. Ce n'est certainement pas à moi à vous faire la description de la vie de Paris, que vous connoissez mieux que moi. L'éclat que la France jeta au siècle de Louis XIV étoit trop grand pour pouvoir se soutenir long-temps: il y a un certain point d'élévation qu'il ne nous est pas possible de surpasser. Les matières les plus intéressantes sont épuisées, il ne reste plus qu'à glaner sur les pas de ceux qui ont fait d'amples moissons, & avec un génie aussi élevé que le leur on ne les égaleroit pas, parce que le succès des ouvrages dépend en grande partie du choix judicieux de la matière qu'on traite. A présent ce qui me dégoûte de cette petite correspondance littéraire que j'ai entretenue en France, ce ne sont pas ceux qui écrivent, mais les matières qui leur

leur manquent. Lorſqu'un Fontenelle, un Voltaire, un Mairan, un Crébillon encore, & même l'auteur de Ver-vert compoſoient, c'étoit un plaiſir d'apprendre des nouvelles de la France, qui étoient celles du Parnaſſe, parce que les ouvrages de ces auteurs méritoient d'être lus par tout le monde; mais aujourd'hui qu'il ne paroît que des compilations ou des recueils de 23,633 grands hommes que la France a produits, & de 8,566 femmes illuſtres, il n'y a plus moyen de ſoutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'aviſera de s'inſtruire de la méthode nouvelle de donner des lavemens, d'un nouvel art de raſer dédié à Louis XV, pour lui apprendre à ſe faire la barbe lui-même, de dictionnaires & d'encyclopédies en tous genres? Tout cela me cauſe des dégoûts; & comme je n'entretiens plus de correſpondant à Athènes depuis qu'elle eſt devenue Sétines, je n'en veux plus avoir à Paris, parce qu'on n'y trouve plus la marchandiſe dont je fais cas; mais cela ne m'empêche pas de dormir. Souvenez-vous que le ſommeil & l'eſpérance ſont les deux calmans que la nature a daigné accorder à l'humanité, pour lui faire ſupporter les maux réels qu'elle endure. Dormez & eſpérez, & tout ira bien. Vivez, car votre exiſtence fera plus de peine à vos envieux ou bien à vos ennemis, que votre mort ne leur feroit de plaiſir. Souvenez-vous que l'univers n'eſt pas concentré dans Paris, & que ſi l'on ne connoît pas

dans votre patrie le prix que vous valez, l'on vous rend plus de juſtice ailleurs.

Sur ce, &c.

LETTRE C.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Janvier, 1773.

PENETRÉ, comme je le ſuis, des ſentimens auſſi tendres que reſpectueux que V. M. me connoît depuis long-temps pour ſa perſonne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, à peu près comme Démoſthène commence ſa harangue *pour la couronne. Je prie d'abord tous les Dieux et toutes les Déeſſes de conſerver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince ſi précieux aux lettres, à la philoſophie, & à moi chétif perſonnage en particulier. Je prie encore ces mêmes Dieux, s'il eſt vrai que *le cœur des rois* ſoit *entre leurs mains*, de vouloir bien conſerver ce grand & digne prince dans les ſentimens de bonté dont il m'a honoré juſqu'ici, & dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnoiſſance, de mon dévouement & de mon admiration pour lui.

Cette admiration, Sire, augmenteroit, s'il eſt poſſible, par la lecture que j'ai faite de la lettre char-

mante que V. M. vient d'écrire à Mr de Voltaire. Comme il fait toute mon amitié pour lui, & tout ce que je fens pour V. M., il n'a pas cru faire une indifcrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à perfonne, mais que je voudrois faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des fentimens qu'ils vous doivent. L'eftime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnoiffance, & la manière dont vous exprimez cette eftime eft pleine de cette grâce & de ce charme que toutes les lettres de V. M. refpirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'ayent point de philofophes*, eft furtout charmant, ainfi que l'article de la *lyre de la Henriade*, d'*Amphion*, & du poiffon qui le porta, & ce que V. M. ajoute, que *c'eft tant pis pour les ..... s'ils n'aiment pas les grands hommes*, eft digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi, ce fera déformais le refrain de tous mes difcours, en voyant les lettres opprimées & perfécutées comme elles le font.

Il faut que ces pauvres ignatiens foient bien malades, puifqu'ils ont recours à un médecin tel que V. M., qui en effet n'a guères de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils foient contens de la réponfe de V. M., & qu'ils lui faffent l'honneur de *l'affilier* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui auroit bien pu fe paffer de cet honneur, & au pauvre miférable Roi Jaques II, qui étoit plus fait pour être frère jéfuite, que pour

être Roi. Quoi qu'il en ſoit, je ne penſe pas que le Roi d'Eſpagne, qui ſollicite vivement la deſtruction de cette vermine, ſoit fort édifié de l'ambaſſade qu'elle a envoyée à V. M. pour ſe mettre ſous ſa protection ſpéciale. Je ne doute point que quand il ſaura cette nouvelle intrigue jéſuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un ſi excellent perſifflage, il ne redouble ſes efforts auprès du St père pour leur deſtruction, & pour notre délivrance. Je ſais qu'après l'anéantiſſement de cet ordre, la philoſophie & les lettres n'en ſeront guères mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce ſera un nid de chenilles de moins, & de chenilles très-pullulantes & très-dangereuſes.

Le jugement que V. M. porte du poëme de Mr Helvétius, dans ſa lettre à Mr de Voltaire, eſt, comme tous ſes autres jugemens, très-juſte, dans les deux ſens de *juſtice* & de *juſteſſe*. Je ſuis perſuadé, ainſi que V. M., que l'auteur auroit retouché ce poëme avant de le publier, s'il eût aſſez vécu pour faire ce préſent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a miſe à la tête de cet ouvrage, & qui me paroît pleine de goût, de philoſophie, de ſenſibilité, & très-bien écrite? Nos prêtres n'en ſont pas contens, & c'eſt pour cette préface un éloge de plus.

V. M. ne veut donc plus de correſpondant littéraire. J'avoue que notre littérature eſt un peu en décadence; nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien paſſagères, & peu de fruits; cepen-

dant ce qui doit nous consoler, c'est qu'il me semble que les autres peuples ne sont pas mieux que nous, & que si nous sommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus distinguée. J'ai peur que nous ne conservions pas même long-temps cet avantage, & que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, & à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait à sa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le silence sur le sort qui menace notre littérature; & ma seule consolation est de savoir qu'il y a encore dans le nord un héros philosophe qui connoît le prix des lumières, qui aime & protége les lettres, & qui sert tout à la fois de chef & d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE CI.

DU ROI.

Le 28 Janvier, 1773.

J'IMPLORE moi (au lieu des Dieux auxquels s'adressoit Démosthène) les lois du mouvement, ces principes vivifians de toute la nature (dont vous avez si savamment calculé les effets), pour qu'ils prolongent en vous autant qu'il est possible leur activité, afin que vous éclairiez encore pendant lon-

gues années vos contemporains, & nous autres ignorans qui n'avons pas l'honneur d'être géomètres. Je souhaite en même temps que la Fortune, Déesse à laquelle vous ne sacrifiez guères, répande ses heureuses influences sur vos jours prolongés ; car sans le bonheur la vie n'est qu'un fardeau, & un fardeau souvent insupportable. Si vous me demandez ce que j'entends par la Fortune ? ce sera tout ce que vous voudrez, le destin, le *fatum*, la nécessité, en un mot, ce qui rend heureux. Et voilà, non pas pour la nouvelle année, mais pour un grand nombre de suivantes.

J'ai été flatté de l'approbation que vous donnez à ma façon de penser au sujet du patriarche de Ferney. La postérité éclairée enviera aux François ce phénomène de la littérature, & les blâmera de n'en avoir pas assez connu le prix. De pareils génies ne naissent que de loin en loin. L'antiquité grecque nous fournit un Homère ; c'étoit le père de la poësie épique ; un Aristote, qui avoit, quoique mêlées d'obscurités, des connoissances universelles ; un Epicure, auquel il a fallu un commentateur comme Newton pour qu'on lui rendît justice. Les Latins nous fournissent un Cicéron, aussi éloquent que Démosthène, & qui embrassoit beaucoup d'érudition dans la sphère de sa capacité ; un Virgile, que je regarde comme le plus grand des poëtes. Il se trouve ensuite une très-grande lacune jusqu'aux Bayle, aux Leibnitz, aux Newton, aux Voltaire ; car une infinité de beaux esprits & de gens à talens ne peuvent se ran-

ger dans cette première classe. Peut-être faut-il que la nature fasse des efforts pour accoucher de ces génies sublimes, peut-être y en a-t-il beaucoup d'étouffés par les hasards de la naissance & par des jeux de la fortune qui les détournent de leur destination, peut-être y-a-t-il des années stériles pour la production des esprits comme il y en a pour les semences & pour les vignes. La France, comme vous le dites, se sent de cette stérilité. On y voit des talens, mais peu de génies. Quoique cette stérilité s'apperçoive chez les voisins, ces voisins mêmes n'en sont pas mieux pourvus. L'Angleterre & l'Italie sont languissantes; un Hume, un Métastasio ne peuvent entrer en parallèle, ni avec le Lord Bolingbroke, ni même avec l'Arioste. Pour nos Tudesques, ils ont vingt idiomes & n'ont aucune langue fixée: cet instrument essentiel qui manque, nuit à la culture des belles lettres. Le goût de la saine critique ne leur est pas encore assez familier. J'essaye de rectifier les écoles sur cette partie si essentielle des humanités; mais peut-être suis-je un borgne qui veut enseigner le chemin à des aveugles. Quant aux sciences, nous ne manquons ni de physiciens ni de méchaniciens; mais le goût de la géométrie ne prend pas encore. J'ai beau dire à mes concitoyens qu'il faut des successeurs à Leibnitz, il ne s'en trouve point. Quand des génies naîtront, tout cela se trouvera. Je crois cette chance supérieure à votre calcul. Il faut attendre que la Nature, libre dans ses opérations, agisse; nous autres pauvres créatures

nous ne pouvons ni réclamer ſes efforts, ni prévenir les mouvemens qu'elle s'eſt propoſés pour opérer ces productions tant déſirables. Il y a encore des érudits; cependant croiriez-vous bien que je ſuis obligé d'encourager l'étude de la langue grecque, qui ſans les ſoins que je prends ſe perdroit tout-à-fait ?

Vous jugerez vous-même par cet expoſé véridique que votre patrie ne doit pas craindre encore que les autres nations la ſurpaſſent. Pour moi, je bénis le Ciel d'être venu au monde au bon temps. J'ai vu les reſtes de ce ſiècle à jamais mémorable pour l'eſprit humain : tout dépérit à préſent, mais la génération ſuivante ſera plus mal que la nôtre. Il paroît que cela n'ira qu'en empirant, juſqu'au temps où quelque génie ſupérieur s'élèvera pour réveiller le monde de ſon engourdiſſement, & lui rendre ce *ſtimulus* qui le porte à l'amour de ce qui eſt eſtimable, & utile à toute l'eſpèce humaine. En attendant jouiſſons du préſent, ſans nous embarraſſer du paſſé, ni de l'avenir. Voyez avec des yeux ſtoïques tout ce qui peut vous faire de la peine, & ſaiſiſſez avec empreſſement ce qui peut vous être agréable. après bien des réflexions il en faut venir là ; je ſouhaite de tout mon cœur que les objets du plaiſir l'emportent chez vous ſur les déſagréables, ou que vous vous faſſiez illuſion à vous-même; car quoi qu'on en diſe, il vaut mieux être heureux par l'erreur que malheureux par la vérité. Sur ce, &c.

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce Saint Vendredi, 9 Avril, 1773.

LES nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de V. M., que j'ai refpećté ces occupations, & craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philofophiques ou littéraires. C n'eft pas que je n'aye été fort occupé du grand prince, qui après avoir été fi long temps le héros du nord, femble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, fans ceffer d'en être le héros. Mais, Sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M., je défirerois fort, pour fon repos & fa confervation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de fes voifins, & que les circonftances ne la forçaffent pas à fe montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace fi fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique* comme le fouriceau de la Fontaine, *j'en fuis prefque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fufil n'ont pas l'air d'atteindre fitôt, mais pour V. M., qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de fes ennemis, fi elle peut en avoir. Le philofophe Fontenelle, dans le temps des troubles du fyftème, alla un jour à l'*audience* ou à l'*audiance* du Régent qui l'aimoit, & lui dit : *Permettez-moi, Monfeigneur, de vous demander en toute humilité, fi vous*

espérez vous en tirer? Je ne ferai pas la même question à V. M., qui s'est tirée d'affaires plus difficiles ; je prendrai seulement la liberté de lui dire, si elle nous conserve la paix, *Dieu vous bénisse!* & si elle est forcée à la guerre, *Dieu vous conserve !*

Si je jugeois des occupations de V. M. par la lettre pleine de philosophie & de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirois qu'elle n'est livrée qu'à la littérature & aux beaux arts ; on ne soupçonneroit pas que les choses dont elle parle si bien & avec un détail si profond, ne fussent qu'un délassement pour elle, & un délassement de quelques instans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M. ; mais cette admiration sera pour moi un sentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire, de la philosophie & des lettres, qui crient à V. M. comme David fait à son Dieu dans ses pseaumes : *Ne m'abandonnez pas, Seigneur, car je n'espère qu'en vous.*

Cette pauvre philosophie a déjà eu cet hiver une alarme assez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été sérieusement malade, & pour la damnation duquel les ames pieuses faisoient déjà les prières les plus touchantes. Il est mieux, & j'espère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner quelques façons à la vigne du Seigneur.* La littérature & la nation feroient en lui une perte immense & irréparable, & d'autant plus cruelle dans les circonstances présentes, que notre pauvre littéra-

ture eſt en ce moment livrée plus que jamais aux ours & aux ſinges. V. M. n'a pas d'idée de la déteſtable inquiſition qu'on exerce ſur tous les ouvrages, & des. mutilations intolérables qu'on fait eſſuyer à tous ceux qu'on croit capables de dire quelques vérités. Il me ſemble que cette rigueur eſt bien mal-adroite ; car ceux qui par complaiſance & pour avoir la paix, ſe ſeroient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout-à-fait, prendront le parti de ne ſe rien ôter, & de ſe livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits, & avec toute leur virilité. Je ne ſais pas ſi c'eſt l'uſage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la caſtration ; on traite ici les gens de lettres comme les chats ; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerois dans cette étude, ſi ma pauvre tête me le permettoit ; le calcul intégral & la préceſſion des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paiſible, mais fatigante, je m'amuſe à écrire l'hiſtoire de l'académie françoiſe, dont j'ai l'honneur d'être le ſecrétaire, & dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du ſiècle. Je ne ſais ſi cet ouvrage ſera jamais fini, encore moins s'il paroîtra de mon vivant ; ſi tous ceux dont j'ai à parler reſſembloient à V. M., l'écrivain ſeroit ſoutenu par ſa matière ; mais quand je penſe que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à diffé-

quer, & de l'autre de plats cenſeurs à ſatisfaire, la plume me tombe des mains preſque à chaque inſtant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi ſur-tout les bontés dont V. M. m'honore, & dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne par la tendre & profonde vénération avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE CIII.

DU ROI.

Le 27 Avril, 1773.

JE partage ma lettre entre vous à qui j'écris & les commis des bureaux des poſtes qui ouvrent les paquets. J'envoie à ces commis deux pièces en vers qui pourront peut-être les ſcandaliſer, ce dont je me ſoucie fort peu, & amuſer les encyclopédiſtes, ce qui me fera plaiſir. Vous verrez par ces pièces, qui peut-être ne feroient pas aſſez exactes pour ſoutenir la réviſion des Vaugelas & des d'Olivet, que les chaudronniers tudeſques ne châtrent pas en Teutonie les chats qui veulent penſer; & comme Dieu-merci nous n'avons point de ſorbonne, ni de bigots aſſez autoriſés pour oſer ſe mêler de cenſurer les penſées, vous verrez par les pièces que je vous envoie, que moi & tous les Pruſſiens nous penſons tout haut. Cependant je ne ſaurois vous diſſimuler que le ſecrétaire perpétuel de notre académie s'eſt

avisé de faire imprimer je ne sais quelle confession d'un incrédule, qui comme de raison se convertit *in articulo mortis* de ses débauches par peur du Diable: c'est ce qui m'a donné lieu de vous adresser l'épître ci-jointe; il n'y manque qu'un meilleur poëte pour mettre les matériaux en œuvre.

Vous voyez, mon cher d'Alembert, que m'occupant de pareilles niaiseries, le poids de l'Europe que vous me supposez porter, ne m'accable guères. Comment pouvez-vous croire qu'un souverain des anciens Obotrites s'émancipe à jouer un rôle en Europe? Je ne suis en politique qu'un polisson, qui me contente de garder mon coin, & de le défendre contre la cupidité & l'envie des grandes puissances. Je me suis ingéré, il est vrai, à vouloir rétablir la paix en Europe; l'argent de vos Welches a prévalu à Constantinople chez les ulemas contre des raisons plus valables que des louis; & pour toutes les rodomontades de vos compatriotes & les prétendus mouvemens que les gazetiers prétendent qu'ils feront dans le nord, je vous assure qu'on s'en moque à Berlin, tout comme à Petersbourg & à Copenhague. Nous demeurerons très-pacifiques; personne ne pense ici à aiguiser ses couteaux, & ceux qui par étourderie voudroient se frotter à nous, trouveroient à qui parler. Prenez pour vous la moitié de ce que je viens de vous écrire, & cédez le reste à ceux qui, sans doute admirateurs de mon beau style, sont curieux de me lire furtivement; ils peuvent faire courir cette lettre comme d'autres, qu'ils ont répan-

dues où bon leur sembloit ; & s'ils en veulent une autre, j'ai assez de loisir pour en composer une, qu'ils ne montreront pas.

Sans plus vous parler de ces faquins qui m'ennuient, je vous assure que je m'intéresse beaucoup à la conservation de Voltaire. C'est le seul grand génie de ce siècle ; il est vieux à la vérité, mais il a encore de beaux restes ; il nous rapelle le siècle de Louis XIV, duquel le nôtre n'approche pas ; il a le bon ton & ces agrémens de l'esprit qui manquent à tous les prétendus beaux-esprits de notre âge ; enfin il habite sur les confins d'une république, & il écrit librement, en observant cependant de certaines bienséances que je crois que tout écrivain doit observer, pour qu'une liberté permise ne dégénère pas en cynisme effronté.

Si vous travaillez à présent sur les traces de Fontenelle, pour transmettre à la postérite les hauts faits de vos académiciens, je vous trouve à plaindre ; car Fontenelle avoit à parler tour à tour de grands hommes & d'académiciens assez ridicules. Ce mélange piquoit & excitoit la curiosité du lecteur, au lieu que vous n'aurez ni grandes découvertes à relever, ni grands talens à louer, & que ne vous occupant que de la vie de gens très-médiocres, personne ne s'empressera à savoir ce que vous en direz : c'est le défaut de la matière & ce ne sera pas le vôtre : cependant cela fait une grande différence. Tout le monde lira avidement la vie d'un Newton, d'un Pierre le grand, d'un Cassini ; mais qui s'avisera de

s'inſtruire des hauts faits & geſtes d'un abbé Coyer, d'un Marmontel, d'un La Harpe & gens de leur acabit? Croyez que tout dépend du moment où l'on vient au monde. Un Alexandre le grand, né de nos jours en Macédoine, ne feroit qu'un poliſſon; & ſi votre Louis XIV étoit le petit-fils de Louis XV, il débuteroit en montant ſur le trône par une banqueroute générale, qui ne lui donneroit pas beaucoup de célébrité. Les talens ne ſuffiſent pas ſeuls, s'ils n'ont les moyens pour les mettre en œuvre. Si le grand Condé avoit été capucin, il n'auroit jamais fait parler de lui en Europe; & ſi Voltaire étoit né vigneron en Bourgogne, il n'auroit jamais écrit la Henriade. Si Céſar naiſſoit à préſent à Rome, il deviendroit peut-être un des Monſignori qui ſe morfondent dans l'antichambre du cordelier Ganganelli, & . . . *Ceci eſt pour les commis des poſtes, qui, s'ils le jugent à propos, peuvent l'imprimer pour l'édification des fidelles.* Vous voyez que je ne néglige aucun de mes correſpondans, & que ces meſſieurs ont leur portion de ma lettre; puiſqu'ils ont eu l'impertinence d'en ouvrir quelques-unes, il eſt juſte qu'on s'adreſſe directement à eux & aux ſupérieurs non moins inſolens à l'inſtigation deſquels ils agiſſent.

Grimm vient faire un tour ici; il accompagne le Prince héréditaire de Darmſtadt. J'eſpère d'apprendre par lui de vos nouvelles; en attendant vous pouvez être dans la plus grande tranquillité pour ce qui me regarde, & en vous recommandant à la pro-

tection d'Uranie & de Minerve, je fais mille vœux pour votre prospérité. Sur ce, &c.

LETTRE CIV.
DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Mai, 1773.

IL paroît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car assurément ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours*, & ce chat teutonique si redoutable n'éviteroit pas dans notre terrible Gaule le couteau sacré des druides. Mais aussi ce chat teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, & qui ne lui laisseroient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore, dont ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrois pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente, & de vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles, & si heureusement exprimées. J'ai surtout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du petit calcul des trois cent trente écus comptés au lieu de mille, & je pense comme

comme V. M., que ce petit calcul, ſi on en faiſoit éprouver à nos druides le réſultat fâcheux, feroit le meilleur moyen de les dégoûter des ſottiſes qu'ils nous débitent. L'épître au Marquis d'Argens, ou plutôt à ſon ombre, eſt pleine de poëſie, de facilité & d'imagination ; & la philoſophie, qui eſt obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la providence d'avoir dans le héros de ce ſiècle un ſoutien tel que vous, & de pouvoir s'exprimer ſi fortement, ſi librement, & ſi noblement à l'ombre de votre trône & de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'aſſurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, & par conſéquent l'Europe, reſteront en paix. Elle craindroit moins la guerre, Sire, ſi elle ne devoit ſe faire qu'entre des druides ; la philoſophie reſpireroit tandis qu'ils s'égorgeroient ; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le ſecret de ſe faire diſpenſer de ſe battre ; & ils ſont en effet ſi précieux à l'eſpèce humaine, qu'on ne ſauroit trop les conſerver. Quoi qu'il en ſoit, Sire, c'eſt du moins une conſolation pour la philoſophie de ſavoir que les pauvres peuples ſe contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, & qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu & Fréderic les maintiennent en de ſi bonnes diſpoſitions !

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu & à vous, aucune idée triſte qui me trouble dans la *confeƈtion*

de l'hiſtoire de l'académie françoiſe ; je me ſers du mot *confeſſion*, parce que je regarde cette hiſtoire comme une eſpèce de pilule que le ſecrétaire eſt obligé de faire & d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raiſon, de la dorer le mieux qu'il me ſera poſſible, & pour moi-même, & pour ceux qui voudront en goûter après moi ; & je ferai comme Simonide, qui n'ayant rien à dire de je ne ſais quel athlète, ſe jeta ſur les louanges de Caſtor & de Pollux.

V. M. a bien raiſon ſur notre littérature ; Voltaire en ſoutient encore l'honneur, quoique foiblement ; mais il laiſſe bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le ſuivre. Il eſt vrai, comme V. M. le remarque, que c'eſt principalement aux circonſtances qu'il faut s'en prendre. Nous ſommes raſſaſiés de chef-d'œuvres ; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux ; & d'ailleurs l'inquiſition littéraire, qui eſt plus atroce que jamais, tient tous les eſprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites & des fanatiques contre la malheureuſe philoſophie. Comme ils voient que leur maiſon brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées ſur les paſſans. Toute la baſſe littérature eſt à leurs ordres, & crie ſans ceſſe, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les ſermons. La plupart ſont des hommes décriés pour leurs mœurs, & quelques-uns des voleurs de grand chemin ; mais n'importe, notre mère ſainte Egliſe emploie ce qu'elle peut

pour ſa défenſe ; & en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philoſophie peut bien dire à Dieu avec Joad :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne ſera pas grand, tant qu'il plaira à l'Etre ſuprême, qui a juſqu'ici conſervé la philoſophie au milieu de tant de brigands, de conſerver V. M., dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, ſont ſi néceſſaires à la bonne cauſe. Je ne ſais ſi les commis des bureaux ouvrent les lettres : j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique ; mais ſuppoſé qu'ils ayent pris copie des deux épîtres de V. M., & qu'ils en faſſent part au grand aumônier, je doute que ce diſcret *Flamen* les faſſe courir à Verſailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les liſant : Vive notre chef, notre protecteur & notre modèle ! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour ſa précieuſe conſervation, & j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont miſe depuis ſi long-temps dans mon cœur. C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 17 Mai, 1773.

Mr de Guibert, Colonel commandant de la légion Corse, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M., est l'auteur de l'*Essai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philosophe indigne, d'envoyer de sa part l'année dernière à l'illustre fondateur de la tactique moderne, & que ce grand maître m'a paru honorer de son suffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre siècle, a désiré, Sire, de venir mettre sa personne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le spectateur des qualités sublimes de *Frédéric le grand*, & de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'ose assurer V. M. que Mr de Guibert est bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il est pénétré pour elle, par l'étendue & la variété de ses connoissances, par le désir qu'il a de les éclairer des lumières supérieures de V. M., enfin, par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur & l'honnêteté de son caractère, la simplicité de ses mœurs, & la noblesse de son ame. Quoiqu'il fasse, comme il le doit, de l'étude de son métier sa principale & sa plus chère occupation, il a su donner aux lettres & à la philosophie, & avec le plus grand succès, tous les mo-

mens que cette étude a pu lui laisser : il vient chercher dans votre personne le modèle & l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre plusieurs grands hommes, & il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général & l'écrivain, le monarque & le philosophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ses essais militaires, il oseroit aussi, s'il ne craignoit de lui dérober des instans précieux, lui soumettre ses essais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui seroient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le sujet est *le Connétable de Bourbon*, & dont il seroit très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble & timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me serois bien mépris sur le plaisir qu'elle m'a fait, si les sentimens de grandeur & de vertu dont elle est remplie, ne méritoient pas à Mr de Guibert votre estime & vos bontés. Une des marques les plus flatteuses, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce seroit de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres savantes qui rendent les Prussiens si célèbres & si formidables. J'ai lu, je ne sais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes macédoniennes qui avoient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur ; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la

réponſe qu'Alexandre *le grand* devoit lui faire, *venez & voyez* ; & que l'officier, après avoir admiré cette belle & grande machine, dit en prenant congé du prince : *J'ai vu les roues & les reſſorts* ; *mais l'art de les faire mouvoir eſt un ſecret dont le génie ſeul a la clef* ; *je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce ſecret* ; *& malheureuſement pour le Roi de Perſe mon maître, il ne ſauroit l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que Mr de Guibert, en venant auprès d'elle admirer & s'inſtruire, déſire ſurtout d'effacer juſqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phraſe de ſon livre a mérité de votre part. Il rend juſtice, avec toute l'Europe, à la valeur ſi généralement reconnue des troupes pruſſiennes, & ſeroit d'autant plus honteux de penſer autrement, qu'il ſe verroit ſeul de ſon avis. Cependant il oſera dire à V. M., dût-il courir le riſque d'être contredit par elle, qu'il croit que les ſuccès de ces braves troupes ſont encore moins dûs à leur courage, qu'à la ſupériorité des talens qui l'ont dirigé ; il oſera même ajouter, peut-être encore au riſque de vous déplaire, qu'il eſt perſuadé de nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils ſe ſont montrés à Roſbach, auroient été vainqueurs, s'ils avoient ſeulement changé de général avec les Pruſſiens. La géométrie, Sire, qui ne ſe connoît pas en manœuvres de guerre, mais qui ſe connoît en calcul, prendroit la liberté de parier ici pour Mr de Guibert ; & après avoir gagné le pari, comme elle oſe s'en flatter, elle répèteroit aux Welches le

mot de Louis XIV au Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-viciosa : *Il n'y avoit pourtant qu'un homme de plus.* Je suis, &c.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Juillet, 1773.

Mr de Guibert est pénétré de reconnoissance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. Cette bonté, Sire, augmenteroit encore, s'il est possible, les sentimens dont il est depuis si longtemps rempli pour votre personne, & couronne à ses yeux les vertus & les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnoissance de Mr de Guibert, quelque persuadé que je sois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus besoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, & cela même ajoute encore à son mérite, qu'il soit aussi satisfait de lui que V. M. me paroît l'être. *Quoique ce héros,* m'écrit-il, *m'ait témoigné une bonté bien propre à me rassurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettoit pas de répondre, comme je l'aurois désiré, aux questions qu'il vouloit bien me faire ; une espèce de nuage magique l'environnoit à mes yeux ; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de Messieurs les saints, & la*

gloire autour d'un grand homme. Je ſuis perſuadé, Sire, que V. M. en revoyant Mr de Guibert, ſe confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a priſe, & que j'étois bien ſûr qu'elle en auroit. Je déſire avec impatience de ſavoir le jugement que V. M. aura porté de ſa tragédie, & j'avoue que je ſerois bien trompé ſi elle n'entend cet ouvrage avec plaiſir, & avec eſtime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce ſont les nouvelles qu'il me dira de la ſanté de V. M., qui me paroît s'affermir par l'augmentation de ſes ſuccès & de ſa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Ruſſie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils ſont, la paix dont ils ont tous ſi grand beſoin, & qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plutôt; & que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis ſi long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, eſt pour moi un garant précieux de la ſanté dont elle jouit, & qui m'eſt ſi chère ainſi qu'à tant d'autres. Quand je me ſens tenté de bouder contre la nature de ce qu'elle m'a donné un ſi triſte & ſi frêle individu, je lui pardonne en penſant qu'elle conſerve V. M., & je me dis tout bas à moi-même : *Tais-toi, & ne te plains pas ; car le grand homme ſe porte bien.* Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la

bonté de m'envoyer, dussent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaise humeur, les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies Quoique ces *curieux impertinens* ressemblent à Mr van Haaren, & qu'ils puissent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle qui a dicté vos vers. V. M. ne sera jamais dans le cas de donner à ses vers le même éloge que ce poëte très-hollandois donnoit aux siens, ni de dire d'aucun de ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat instituteur de princesses très-respectables, disoit en parlant de je ne sais quel mauvais livre qu'il venoit de faire : *Il n'y a point d'esprit là-dedans* ; le pauvre homme disoit bien plus vrai qu'il ne pensoit ; & on auroit été tenté de lui répondre, *On le voit bien*, si on n'avoit craint qu'à force d'esprit, il ne prît encore cette réponse pour un compliment.

Je ne sais où cette lettre trouvera V. M., je désire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de Mr Guibert, afin que V. M. adoucisse, s'il lui est possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant *l'auréole*. Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il est vrai que le trouble seroit bien tempéré en moi par un sentiment plus doux, & bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnoissance, & de la tendre vénération dont je suis pénétré pour V. M. C'est avec ces sentimens que je serai jusqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 27 Septembre, 1773.

JE ne crains point d'abuser des bontés dont V. M. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des personnes dignes de la voir & de l'entendre. De ce nombre est Mr le Comte de Crillon, Colonel au service de France, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M. L'admiration & le respect dont il est pénétré pour les grands hommes, & le prix qu'il sait mettre au bonheur de les approcher, lui fait désirer de rendre à Frédéric le grand son respectueux hommage, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour vous écouter & s'instruire, & pour puiser des lumières à cette même source où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom si cher à toutes les ames nobles & honnêtes, seroit déjà sans doute une recommandation suffisante auprès du héros dont il espère les bontés. Mais à ce titre estimable, Mr le Comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels, & plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connoissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres & pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent & dégradent si fort la plus grande partie de la noblesse françoise, une

honnêteté de caractère & une ſimplicité de mœurs dont ſes pareils ne lui offrent guères l'exemple, enfin la candeur & la vertu mêmes, jointes à un eſprit juſte, ſage & cultivé. Tel eſt, Sire, Mr le Comte de Crillon; & je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire ſa cour pendant ſon ſéjour dans vos Etats, il ne juſtifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ſes illuſtres ancêtres, & deſtiné à marcher ſur leurs traces; ſi Henri IV donnoit à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui eſt devenu comme ſon nom propre, j'eſpère que V. M., quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui préſenter, l'appellera le *ſage & vertueux Crillon*; ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, ſurtout s'il lui eſt donné par vous.

Mr le Comte de Crillon oſeroit peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans ſa propre maiſon, où les actions de courage & de vertu ſont héréditaires. C'étoit Mr le Duc de Crillon ſon père qui commandoit au pont de Weiſſenfels dix-ſept compagnies de grenadiers françois, dont la bravoure mérita les éloges de V. M. Mais Mr le Duc de Crillon mérita lui-même perſonnellement dans cette circonſtance, par une action digne de ſes aïeux, la reconnoiſſance de tous ceux qui s'intéreſſent à la conſervation des grands hommes. Il avoit placé dans une petite iſle deux officiers qui obſervoient votre armée, lorſqu'on brûloit le pont. Un des deux vint dire à Mr le Duc de Crillon, qui leur avoit re-

commandé de ſe tenir cachés, que s'il le vouloit, ils tueroient un général qu'ils jugeoient être le Roi de Pruſſe, par le reſpect que les officiers lui témoignoient. Mr le Duc de Crillon le leur défendit; il ne ſavoit pas, Sire, en ce moment qu'il préparoit à ſon fils l'honneur qu'il eſpère, de voir le plus grand Roi de l'Europe, & peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

Mr de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, & ſurtout de ce qu'il a vu dans V. M., m'écrit qu'il conſervera toute ſa vie la plus vive reconnoiſſance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, & des grâces ſignalées que vous avez bien voulu lui accorder. Mr le Comte de Crillon oſe ſe flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes pruſſiennes, il déſire ardemment de voir & d'admirer auſſi ces troupes ſi célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles ſont, & qui ſous vos ordres ont acquis une gloire immortelle. J'oſe demander pour lui cette grâce à V. M., comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour Mr de Guibert, & je lui réponds de la même reconnoiſſance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'eſt qu'à leur retour Mr de Guibert & Mr le Comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M., telles que je les attends & les eſpère. Ces nouvelles ſatisferont le tendre & profond intérêt que je prends à votre conſervation, à votre bonheur & à votre gloire; elles conſoleront & encourageront

la philoſophie, qui dans toutes ſes traverſes a plus beſoin de V. M. que jamais, & dont vous êtes par vos écrits & par vos lumières le chef, le ſoutien, & le modèle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 10 Décembre, 1773.

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'eſpérois qu'elle recevroit beaucoup plutôt. Mr le Comte de Crillon, jeune officier françois plein de mérite, en eſt le porteur. Il ſe flattoit d'avoir l'honneur de la préſenter à V. M. dans le mois d'Octobre; mais des circonſtances imprévues l'ont obligé, Sire, de retarder ſon arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, & je prends la liberté de demander d'avance à V. M. ſes bontés pour ce jeune homme, qui en eſt digne par le nom qu'il porte, par ſes talens & par ſes vertus.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cauſe, Sire, du ſilence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M., ne voulant pas l'importuner trop ſouvent au milieu des grandes, & même des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nom-

bre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant ſes gardes prétoriennes jéſuitiques qu'il a eu la mal-adreſſe de licencier. Je ne ſais ſi ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, & je crains que François d'Aſſiſe & Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du roman comique ; ce que je ſouhaite plus ſérieuſement, Sire, c'eſt que V. M. ou ſes ſucceſſeurs ne ſe répentent jamais de l'aſile que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous ſoient à l'avenir plus fidèles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Siléſie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, & qu'ils effacent par leur conduite ſage & honnête le nom de *vermine malfaiſante* dont V. M. les gratifioit il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ſerois curieux de demander à préſent aux jéſuites ce qu'ils penſent de la philoſophie & de la tolérance, contre laquelle ils ſe ſont tant déchaînés. Où en feroient-ils dans leur agonie, s'il n'y avoit en Europe un Roi philoſophe & tolérant ? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la juſtice qu'elle rend aux bons pères, en aſſurant qu'elle *ne connoît point de meilleurs prêtres à tous égards*. Cela me fait ſouvenir d'un certain philoſophe, très-incrédule de ſon métier, en préſence duquel on tournoit en ridicule je ne ſais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philoſophe ; *pour moi, je ne connois pas de*

meilleure preuve que celle-là. Je n'ai pas moins ri de ce que V. M. ajoute, que *comme elle eſt dans la claſſe des hérétiques, le St père ne peut pas la diſpenſer de tenir ſa parole*; mais tout en riant, je ne dois pas diſſimuler à V. M. que la philoſophie a été un moment alarmée de la voir conſerver cette graine. Heureuſement elle s'eſt raſſurée bientôt, en conſidérant que la vipère eſt actuellement ſans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, & qu'au moyen de cette amputation, le reſte du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. eſpère ſans doute en tirer. Ainſi ſoit-il!

J'ai fait paſſer à Mr le Marquis de Puyſégur, qui en ce moment n'eſt point à Paris, ce que V. M. m'a chargé de lui dire de ſa part. Je ne ſais ce qu'il peut répondre à l'objection très-ſolide que V. M. lui fait ſur la prétendue différence des ſoldats anciens & des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je penſe que les ſoldats même du cordelier deviendroient les ſoldats de Paul-Emile, s'ils avoient un Frédéric à leur tête, & que la ſuperſtition pour l'antiquité n'a pas plus de raiſon de la croire ſupérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens & en génie.

Mr de Guibert eſt revenu comblé de reconnoiſſance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de ſa perſonne & de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret, mais ce regret eſt très-grand, c'eſt de n'avoir pu profiter des conſeils que V. M. auroit pu lui donner ſur ſa tragédie; car

il attendoit bien plus des conſeils de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainſi que moi aux dépens du Pape, du petit embarras que V. M. lui cauſe. Car il doit, en honnête Pape qu'il eſt, excommunier les jéſuites s'ils vous obéiſſent; & s'il les excommunie, la philoſophie eſpère voir beau jeu. V. M. ſe ſouvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le Roi jéſuite Nicolas, dans laquelle le père Feld-Maréchal avoit eu trois capucins tués ſous lui. Je mande au philoſophe de Ferney que V. M., en établiſſant ce nouveau régiment dans ſes Etats, ne peut guères ſe diſpenſer de faire une recrue de capucins pour remonter cette troupe. J'invite ſeulement V. M. à retrancher à ſes nouveaux ſoldats les carabines dont on prétend que le Roi de Portugal s'eſt mal trouvé.

Quoi qu'il en ſoit, Sire, comme il n'eſt pas à craindre que V. M. prenne jamais un jéſuite ni pour confeſſeur, ni pour général, ni pour premier miniſtre, ni pour maîtreſſe, je penſe que la philoſophie doit être bien tranquille ſur l'uſage que V. M. en veut faire, & qu'elle ſaura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel eſt le réſultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment ſur leur compte & ſur celui du cordon de St François qui les frappe & qui les diſperſe. Mais, Sire, ce qui eſt vraiment admirable, vraiment précieux à la philoſophie, vraiment digne de V. M., c'eſt la belle inſcription qu'elle vient de faire mettre à l'égliſe catholique

tholique de Berlin, & que je n'ai apprise que depuis quelques jours. *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui servent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes & des plus utiles leçons que V. M. ait données à ses confrères les rois, tant ses contemporains que ses successeurs. Voilà une leçon dont sûrement ils profiteront un jour, soit par principe de justice, soit par principe au moins de vanité, & pour ressembler en quelque chose au héros de ce siècle. Voilà une inscription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que personne le corps & la devise.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens sur la naissance du Prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer & l'étendre est pour moi l'objet du plus vif intérêt, & j'ose croire que V. M. en est bien persuadée.

Un des plus estimables membres de votre académie, Mr Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il est l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéressant, & la lecture m'en a fait plaisir. L'auteur désireroit de le rendre plus parfait à une seconde édition, & m'a fait part du désir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer son ouvrage par les conseils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourroit gagner beaucoup ; mais ce qui peut-être y gagneroit encore da-

vantage, c'eſt la nouvelle édition que l'auteur a entrepriſe de ſa traduction de l'Iliade. Il déſire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il ſe ſent capable, que l'ouvrage eſt dédié à V. M., & qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'eſt une entrepriſe ſi difficile, qu'il n'oſe s'en fier à ſes ſeules forces; en voulant donner une traduction plus fidèle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du ſuccès; & pour éviter cet écueil, il croit avoir beſoin de conſulter les vrais juges de la langue. Tels ſont, Sire, les motifs qui lui font déſirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, & il oſe ſe flatter que V. M. voudra bien ſe rendre à ces raiſons.

Puiſſe la deſtinée, qui veille ſur les grands hommes, conſerver V. M. dans l'année où nous allons entrer, & dans celles qui la ſuivront! Puiſſe-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ſes ſuccès & à ſa gloire! Ce ſont les vœux de celui qui ſera toujours avec la plus vive reconnoiſſance & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Le 16 Décembre, 1773.

MONSIEUR de Crillon m'a rendu votre Crillonade, qui m'a mis au fait de l'hiſtoire de tous les

Crillons du comtat d'Avignon. Il ne s'arrête point ici, & poursuivra son voyage en Russie, de sorte que sur votre parole je le crois, & le prends pour le plus sage des Crillons, persuadé que vous avez toisé & calculé toutes ses courbes, ainsi que ses angles d'incidence. Il trouvera Diderot & Grimm en Russie tout occupés de l'accueil favorable que l'Impératrice leur a fait, & des choses dignes d'admiration qu'ils y ont vues. On dit que Grimm pourroit bien se fixer dans ce pays, qui deviendra l'asile des Chaumeix & des encyclopédistes.

Il paroît ici un dialogue des morts dont les interlocuteurs sont la Vierge & la Pompadour. On l'attribue à différens auteurs; je vous l'enverrai, si vous ne l'avez pas. Cependant la crainte de scandaliser vos visiteurs de lettres ou vos illustres commis des postes, m'empêche de hasarder le paquet.

Mr Guibert a passé par Ferney, où l'on assure que Voltaire l'a converti, c'est-à-dire, l'a fait renoncer aux erreurs de l'ambition, lui faisant abjurer le métier affreux de bourreau mercenaire, pour le rendre ou capucin ou philosophe, de sorte qu'il aura déjà publié une déclaration comme Gresset, avertissant le public qu'ayant eu le malheur d'écrire un ouvrage de tactique, il s'en répentoit du fond de son cœur, en y joignant l'assurance que de sa vie il ne donneroit des règles de meurtres, d'assassinats, de ruses, de stratagèmes & de pareilles abominations. Pour moi, dont la conversion n'est pas avancée, je vous prie de me donner les détails de celle

de Guibert, pour amollir mon cœur & pénétrer mes entrailles.

Nous avons ici la Landgrave de Darmſtadt qui revient de Péterſbourg, où elle a marié ſa fille : elle ne tarit point ſur les louanges de l'Impératrice, ni ſur toutes les belles fondations que cette princeſſe a faites dans ce pays. Voilà ce que c'eſt que de voyager. Pour nous qui vivons comme des rats de cave, les nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche, & le ſens de l'ouie ne vaut pas celui des yeux. Je fais en attendant des vœux pour le ſage Anaxagoras, & je dis à Uranie : C'eſt à toi de ſoutenir ton premier apôtre, pour maintenir une lumière ſans laquelle un grand royaume tomberoit dans les ténèbres ; & je dis au grand Demiurgos : Conſerve toujours le bon d'Alembert dans ta ſainte & digne garde.

LETTRE CX.

DU ROI.

Le 7 Janvier, 1774.

VOUS pouvez être ſans appréhenſion pour ma perſonne ; je n'ai rien à craindre des jéſuites, le cordelier Ganganelli leur à rogné les griffes, il vient de leur arracher les dents machelières, & les a mis dans un état où ils ne peuvent, ni égratigner, ni

mordre, mais bien inſtruire la jeuneſſe, de quoi ils ſont plus capables que toute la maſſe des cuculati. Ces gens, il eſt vrai, ont tergiverſé pendant la dernière guerre; mais réfléchiſſez à la nature de la clémence. On ne peut exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offenſé; & vous philoſophes, vous ne me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté, & que j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon eſpèce, de quelque religion & de quelque ſociété qu'ils ſoient. Croyez-moi, pratiquons la philoſophie & métaphyſiquons moins. Les bonnes actions ſont plus avantageuſes au public que les ſyſtèmes les plus ſubtils & les plus déliés de découvertes dans leſquelles pour l'ordinaire notre eſprit s'égare ſans ſaiſir la vérité. Je ne ſuis pas cependant le ſeul qui ait conſervé les jéſuites; les Anglois & l'Impératrice de Ruſſie en ont fait tout autant; & même dans ces trois Etats Londres fait corps enſemble. Voilà pour les jéſuites.

Pour Mr Guibert, j'ai cru qu'il avoit abjuré ſon art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas eu le temps d'entendre ſa tragédie; il m'a dit qu'il méditoit pour l'année prochaine un voyage au nord, qu'il paſſeroit par ici, & qu'alors il me liroit ſa pièce. Je ne ſuis fait que pour admirer & non pour critiquer ceux qui en ſavent plus que moi: quelques vers compoſés pour mon amuſement dans une langue etrangère ne me rendent pas aſſez préſomptueux pour me croire maître de l'art; la tra-

gédie m'a paru ſurtout difficile à traiter ; je n'ai pas eu le courage de m'eſſayer en ce genre, parce qu'il ne ſouffre rien de médiocre, & qu'il faut un eſprit plus libre de ſoins que le mien pour ſe flatter d'y réuſſir.

A propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius, & j'ai été fâché pour l'amour de lui qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre, il n'y a que des paralogiſmes & des cercles de raiſonnemens vicieux, des paradoxes & des folies complètes, à la tête deſquelles il faut placer la république françoiſe. Helvétius étoit honnête homme, mais il ne devoit pas ſe mêler de ce qu'il n'entendoit pas ; Bayle l'auroit envoyé à l'école, pour étudier les rudimens de la logique, & cela s'appelle des philoſophes ! oui, dans le goût de ceux que Lucien a perſifflés. Notre pauvre ſiècle eſt d'une ſtérilité affreuſe en grands hommes comme en bons ouvrages. Du ſiècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'eſprit humain, il ne nous eſt reſté que la lie, & dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot eſt à Péterſboug, où l'Impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raiſonneur ennuyeux ; il rabâche ſans ceſſe les mêmes choſes. Ce que je ſais, c'eſt que je ne ſaurois ſoutenir la lecture de ſes livres, tout intrépide lecteur que je ſuis ; il y règne un ton ſuffiſant & une arrogance qui révolte l'inſtinct de ma liberté. Ce n'étoit pas ainſi qu'écrivoient Ariſtote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gaſſendi, Bayle, Newton,

La modeſtie va bien à tout le monde, elle eſt le premier mérite du ſage : il faut raiſonner avec force, mais ne pas décider impérieuſement. Cela vient de ce qu'on veut être tranchant, l'on croit qu'il ſuffit de prendre un ton déciſif pour perſuader ; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne ſe ſoutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raiſons, & l'on ſe moque de l'emphaſe : l'auteur a beau ſe targuer, on l'apprécie & on réduit ſes argumens à leur juſte valeur. Je m'apperçois que ma lettre eſt bien longue, j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finiſſant je n'ajouterai qu'un mot, ce ſont mes vœux pour la conſervation & la proſpérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue ſuite d'autres.

Sur quoi je prie la Nature & l'Eſprit qui préſident au grand tout de vous conſerver dans leur ſainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il eſt allé crillonner en Ruſſie ; il y a un mois qu'il n'en eſt plus queſtion chez nous.

LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Fevrier, 1774.

JE reſſemble au maître de philoſophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philoſophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colère*, & je conviens avec V. M., au ſujet des jéſuites dont elle ſe fait le général, que s'il n'y avoit point de coupables, il n'y auroit point de clémence. On aſſure d'ailleurs que les jéſuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déjà un peu vieux des jéſuites de Siléſie; & V. M. ne ſauroit mieux faire que de reſſembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, ſurtout quand il ſe ſauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'eſt-à-dire bien fâchés; & d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur & le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'obſerve très-bien, qu'être utiles dans ſes Etats, ſans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui alloient à la meſſe & à confeſſe.

Vous prétendez, Sire, que Diderot ne l'eſt pas autant; je ne le nierai pas à V. M.; mais s'il paſſe par Berlin, je déſire que V. M. lui permette d'approcher d'elle; j'oſe l'aſſurer qu'elle jugera plus favorable-

ment de ſa perſonne que de ſes ouvrages, & qu'elle lui trouvera, avec beaucoup de fécondité d'imagination & de connoiſſance, une chaleur douce & beaucoup d'aménité.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de Mr Helvétius bien des opinions fauſſes & haſardées, bien des redites & des longueurs; que ce ſont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, & que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a, ce me ſemble, quelques vérités utiles & bien rendues, & l'ouvrage auroit d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fût-ce que par la juſtice qu'il rend à V. M.

Notre ſiècle, j'en conviens encore avec V. M., ne vaut pas le ſiècle de Louis XIV pour le génie & pour le goût; mais il me ſemble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la ſuperſtition & du fanatiſme, pour l'amour des connoiſſances utiles; & ce mérite, ce me ſemble, en vaut bien un autre.

Mr de Guibert, Sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puiſé les leçons dans les ouvrages & les Etats de V. M.; il eſpère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre & l'admirer, quand les circonſtances le lui permettront, & recevoir ſes conſeils ſur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je ſuis perſuadé de toutes les belles choſes que Diderot & Grimm écrivent ſur la Sémiramis du

nord. Il me ſemble pourtant que ces Ruſſes, qui, comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M., ſe laiſſent manger à Spa par les chevaux, commencent à ſe laiſſer manger par les janiſſaires. Si V. M. ne vient à leur ſecours pour renvoyer les Turcs & les Ruſſes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Ruſſes ni Turcs, & ce ſeroit grand dommage. Je me ſouviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avoit aſſommé 30,000 Ruſſes, un grand Danois me diſoit froidement : *Il n'y a pas de mal ; il eſt ſi aiſé à Dieu de refaire des Ruſſes !*

J'ai grand déſir de lire le dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & dont la bienheureuſe Vierge Marie eſt un des interlocuteurs. Ne pourroit-elle pas trouver quelque occaſion de me l'envoyer, ſans qu'il paſſât par les mains des Cerbères ?

Mr le Comte de Crillon, Sire, eſt digne des bontés & de l'eſtime de V. M., par ſon ardeur pour s'inſtruire, par ſes connoiſſances, par ſes vertus, & par ſon reſpect pour les grands hommes. C'eſt le ſentiment que vous inſpirez, & avec lequel je ſerai toute ma vie, ainſi qu'avec la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CXII.

DU ROI.

Le 11 Mars, 1774.

VOUS pouvez être entièrement tranquille ſur le ſujet des jéſuites qui ne ſont plus jéſuites que chez moi. Ils ſont plus néceſſaires que vous ne le penſez en France, pour l'éducation de la jeuneſſe dans un pays où les maîtres ſont rares, & où parmi les laïques on auroit bien de la peine à en trouver, ſurtout dans la Pruſſe occidentale. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez d'accord avec moi, qu'on ne peut exercer la clémence qu'après avoir été offenſé. Je ſuis fort étonné des remèdes dont le Roi de Sardaigne ſe ſert pour ſes fluxions, & je croirois preſque que c'eſt un conte fait à plaiſir. Pour moi j'ai eu la goutte, dont je me ſuis guéri par le régime, ſans invoquer Saint Antoine de Padoue. Il eſt bien ſûr qu'un homme qui ſe ſert de remèdes qu'on dit que le Roi de * * * a pris, n'eſt pas fait pour être entouré par des d'Alembert & des la Grange. Notre académie a ſi peu à perdre, que nous devons conſerver les bons ſujets que nous avons, ſans nous en départir.

Les lettres de Péterſbourg nous annoncent que Diderot & Grimm ſont ſur leur départ ; leur intention eſt de paſſer par Varſovie, avant de ſe rendre

ici ; je ſuppoſe qu'ils pourront arriver au commencement du mois d'Avril ; je les verrai certainement à leur paſſage, & je vous écrirai ſur Diderot quand je lui aurai parlé, avec toute la ſincérité que vous me connoiſſez. J'aurois ſouhaité, pour la mémoire du bon Mr Helvétius, qu'il eût pu conſulter quelques-uns de ſes amis ſur ſon ouvrage, avant que de le publier. Il me ſemble qu'il s'étoit formé un certain ſyſtème en faiſant ſon livre ſur l'Eſprit, qu'il a voulu ſoutenir par ce dernier ouvrage, ce qui a produit les fautes que tous les ouvrages ſyſtématiques font ordinairement commettre ; c'eſt faire des efforts inutiles que de vouloir donner aux paradoxes les caractères de la vérité. Je verrai, quand Grimm paſſera ici, s'il voudra ſe charger de ce dialogue de la Vierge Marie jouant un ſi beau rôle. Je crains, quand vous l'aurez lu, que vous ne diſiez, n'eſt-ce que cela ? Ce dialogue n'eſt bon que pour amuſer un moment.

Il paroît ici une nouvelle brochure de Voltaire ſous le titre du *Taureau blanc*, écrite avec toute la gaieté & la fraîcheur qu'il a eue dans ſa jeuneſſe ; la fin en eſt édifiante : le taureau redevient homme & même roi. Toutes les fois qu'il a fait des ſottiſes & qu'il les répare, le peuple s'aſſemble autour de ſon palais & s'écrie, Vive notre grand roi qui n'eſt plus bœuf ! Si vous n'avez pas cet ouvrage à Paris, il y aura moyen de vous le faire tenir par la même voie. J'attends ici le non-converti Guibert, qui ſera bien reçu lui & ſa tragédie, & je ne doute pas

que cet ouvrage, dont quelques perſonnes m'ont parlé, ne mérite d'être approuvé. Pour Mr de Crillon, il a eu le nez gelé à Péterſbourg : mais heureuſement à l'aide de la neige on le lui a ſauvé ; il doit repaſſer ici ce printemps, dirigeant ſa route par la Laponie, la Suède & le Danemarck : lui & le Prince de Salm pourront bien revenir glacés ici ; nous aurons tout le ſoin poſſible de les dégeler, & de les remettre, s'il eſt poſſible, dans leur état naturel. Pour moi, qui ne ſuis point à la glace, & qui vous eſtime très-chaudement, je fais des vœux pour que le grand Demiurgos protége Anaxagoras, & ſur ce, &c.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 25 Avril, 1774.

CE n'eſt point pour V. M. que je crains le rétabliſſement des *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*, comme les appeloit le feu parlement de Paris ; quel mal en effet pourroient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les François & les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un ſeul village ? Mais je crains, Sire, que d'autres princes que vous, qui ne réſiſteroient pas de même à toute l'Europe, & qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'ayent un jour la fantaiſie de vous en emprunter de la graine pour la reſſemer chez eux. Je déſirerois, Sire, que

V. M. fit un édit, pour défendre à jamais dans ses Etats l'exportation de la graine jésuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore si on a défendu à Mr de Guibert l'exportation de sa personne dans les Etats du nord; mais je sais qu'il n'aura pas l'honneur de faire sa cour cette année à V. M., comme il le désiroit & l'espéroit. Il souhaitoit ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il souhaitoit surtout de revoir le Dieu qui fait mouvoir cette belle & grande machine, & de soumettre sa tragédie du Connétable de Bourbon au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

Mr le Comte de Crillon sera plus heureux, Sire; il aura le bonheur de revoir V. M., il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devroient bien faire la paix; & de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre; mais, ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de V. M., & lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnoissance & d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau Mr le Comte de Crillon aux bontés de V. M.; j'ose lui répéter, que plus elle le connoîtra, plus elle l'en trouvera digne, & qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse françoise, qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressoit de revenir en France: j'aurois fort désiré que V. M. l'eût vu & jugé, & je suis per-

ſuadé qu'il lui auroit plu, par la douce chaleur de ſa converſation & par l'aménité de ſon caractère.

Je ſuis chargé, Sire, de préſenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé Mr de Villoiſon, que ſon profond ſavoir a fait recevoir à l'académie des belles lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il eſt à cet âge ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à cinquante, mais avec plus de goût & d'eſprit que ces Meſſieurs. Il ſeroit très-flatté d'obtenir une place d'aſſocié étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend ſi floriſſante. Il vient de donner un ouvrage ſur Homère, que tous les ſavans regardent comme un prodige de ſavoir & de travail, & qu'il prendroit la liberté de préſenter à V. M., s'il ne craignoit que le grec dont cet ouvrage eſt hériſſé ne la fît reculer deux pas en arrière. J'oſe aſſurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liſte de ſon académie; & je lui demande cet honneur pour Mr de Villoiſon.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéreſſant & bien écrit; l'auteur déſire de le perfectionner par les conſeils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles: il ſouhaiteroit en conſéquence de faire le voyage de Paris; & je ſuis perſuadé, Sire, que ce voyage ſeroit très-avantageux pour Mr Bitaubé, que ſon poëme y gagneroit beaucoup, ainſi que d'autres ouvrages qu'il ſe propoſe de publier, & qu'il recueilleroit à Paris de nouvelles

richesses littéraires dont il pourroit faire un très-bon usage dans ses travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. sait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, & qui m'a fait beaucoup rire; le grand Roi qui n'est plus bœuf, les prophètes changés en pies, & qui n'en plus parlent que mieux, & mille autres traits de gaieté, sont inconcevables dans un homme de 80 ans, & dans l'auteur de la Henriade & d'Alzire. Il faut dire avec Térence : *Homo homini quid præstat! Qu'il y a de distance entre un homme & un autre!* Ce proverbe, Sire, est plus fait pour V. M. que pour personne. Ceux qui, comme moi, sont dans la classe commune, ne peuvent même espérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'est un sentiment qu'ils partagent avec tout le reste de leur malheureuse & chétive espèce.

Leur consolation est d'avoir des pareils, même dans les espèces, comme l'on dit, les plus haut hupées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain prince d'Italie à St Antoine de Padoue est très-vrai, & n'est que trop vrai, malheureusement pour ce prince, & heureusement pour l'académie de Berlin qui conservera Mr de la Grange, & qui se passera de St Antoine de Padoue.

V. M. a sans doute déjà appris que Mr de la Grange vient de remporter, pour la cinquième ou sixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de

de notre académie des ſciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent ſi éminent & ſi rare, & plus eſtimable encore par ſa modeſtie & par la douceur de ſon caractère que par ſon ſavoir & ſon génie.

Je m'apperçois, toujours trop tard, que j'abuſe du temps précieux de V. M., & je finis en lui renouvellant les très-humbles aſſurances de la vénération profonde & de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

Le 15 Mai, 1774.

TANT de fiel entre-t-il dans le cœur d'un vrai ſage ? diroient les pauvres jéſuites, s'ils apprenoient comme dans votre lettre vous vous exprimez ſur leur ſujet. Je ne les ai point protégés tant qu'ils ont été puiſſans ; dans leur malheur je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on auroit bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeuneſſe. C'eſt cet objet précieux qui me les rend néceſſaires, parce que de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres ; auſſi n'aura

pas de moi un jésuite qui voudra, étant très-intéressé à les conserver.

Depuis que je vous ai écrit, un grand phénomène encyclopédique en décrivant une ellipse a frisé les bords de notre horizon ; les rayons de sa lumière ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; les astronomes de Stettin l'ont observé & ont calculé sa marche, qui se dirigeoit sur Hambourg ; les observateurs de l Haye l'ont depuis vu sur leur horizon, d'où son influence, bénigne s'est répandue sur les libraires hollandois. Pompée fut assez heureux pour voir & pour entendre Posidonius, quoique le philosophe eût la goutte ; pour moi, je n'ai vu ni entendu le grand Diderot, quoiqu'il fût plein de santé ; mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Athènes, & la fatalité encyclopédique qui décide du destin des hommes, ne m'a pas favorisé, apparemment parce que je protége les jésuites. Votre brave Crillon, après avoir crillonné en Russie, en Finlande, en Laponie, en Suède, en Danemarck, vient d'arriver à Berlin. Je m'imagine qu'il faudra l'échauffer pour refondre tout l'air congelé qu'il a respiré en chemin ; il voyage en compagnie d'un prince Salm, qui est fort aimable & qui a remporté l'approbation de toutes les cours où il s'est produit. Votre * * peut avoir des qualités occultes admirables, mais on le trouve un peu ennuyeux, & il n'y a que les bâilleurs qui s'amusent avec lui. Ce n'est pas moi qui parle ; pour avoir vu un homme une fois, on ne décide pas de lui ; mais c'est le public qui juge ainsi, & je ne

ſuis que ſon écho. J'attendrai intrépidement Mr Guibert & ſa tragédie, tant que le Ciel me donnera vie, diſpoſé à applaudir à l'un & à l'autre autant que les élans d'admiration peuvent s'exhaler d'une ame tudeſque. Vous le ſavez, le père Bouhours l'a dit, que nous avons la forme furieuſement enfoncée dans la matière : il faut des ſecouſſes fortes pour mettre nos fibres groſſières en vibration ; & encore quand nous avons cette perception, elle n'eſt pas de la vingtième partie auſſi forte que les tranſports & les extaſes & les convulſions qu'éprouve l'ame d'un petit-maître françois ; ſon ſang eſt du vin de Champagne mouſſeux, ſes nerfs ſont plus fins que des toiles d'araignées, ſon *ſenſorium* eſt auſſi facile à ébranler qu'une girouette au ſouffle du zéphir. C'eſt à de tels juges qu'il faut offrir du beau, de l'élégant, du parfait, & non à des maſſes à demi animées.

Notre académie ne doit pas être rangée ſous cette catégorie ; elle eſt compoſée d'étrangers qui ont le droit de penſer, & qui peuvent avoir quelques prétentions modeſtes à l'eſprit. Votre Monſieur la Grange brille par des choſes admirables, des *a* plus *b* auxquels je n'entends goutte, ni le Roi de * * * non plus. Je ne ſais ſi ce dernier ſe livre à preſent à la dévotion tranſcendante & myſtique ; au moins étant encore Duc de Savoie il n'y penſoit pas. Je le plains, c'eſt tout ce que je puis faire ; car la grande dévotion ou des tranſports au cerveau ſont à mon ſens des ſynonymes, ſi la dévotion n'eſt pas pire ; car elle reſte, & les tranſports ſe perdent auſſitôt que

la fièvre eſt calmée. Mais pour en revenir à notre académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaiſir le nouveau confrère que vous lui offrez ; il leur ſera propoſé, & muni de votre recommandation l'académie auroit auſſi mauvaiſe grâce à le refuſer que ſi Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire, qui tant que durera ſon exiſtence, s'intéreſſera au ſort & à la proſpérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce, &c.

LETTRE CXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Juillet, 1774.

LA dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'écrire, elle étoit près de partir pour toutes ſes revues. Je les crois finies actuellement, & V. M. de retour dans ſa retraite philoſophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds reſpects & ma vive reconnoiſſance.

Il s'eſt paſſé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les ſuites, politiques, civiles, morales, littéraires, philoſophiques, & ſurtout économiques. On nous en promet beaucoup, & c'eſt de quoi nous avons le plus de beſoin. L'in-

oculation du Roi & de la famille royale, à laquelle on étoit bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raiſon eſt écoutée, & donne tout à la fois bon eſpoir & bon exemple. Qu'on nous préſerve de la guerre, des fanatiques, & des fripons, & tout ira bien.

Je ne penſe pas qu'on redemande jamais de France des jéſuites à V. M. Je plains bien l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'inſtruction de la jeuneſſe. V. M. ne me rend pas juſtice, ſi elle croit que j'ai du fiel contre eux. Perſonne au contraire ne s'eſt élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette eſpèce ont été traités en France. Mais je voudrois qu'en rendant les particuliers auſſi heureux qu'ils peuvent l'être ſans ſe mêler de rien, on ne fournît jamais au corps les moyens de renaître, ſurtout dans les pays où il ne peut être que dangereux, & où il n'a jamais été autre choſe. Si tous les princes étoient des Frédérics, je verrois l'Europe pavée de jéſuites ſans les craindre ou ſans m'en ſoucier; mais les Frédérics paſſent, & les jéſuites reſtent.

Je ſuis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler n'ait fait que raſer l'horizon de Berlin. Je ſuis perſuadé que V. M. en l'obſervant de plus près, l'auroit trouvé digne de quelque attention. Je l'avois fort exhorté & fort invité à ſe laiſſer voir du plus grand aſtronome de notre ſiècle; je l'avois aſſuré que les lunettes de

cet aſtronome étoient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'aſtronome, & j'en ſuis fâché. Car je ſuis bien ſûr que l'aſtronome n'auroit pas été mécontent de ſon obſervation, & qu'il m'auroit fait l'honneur de m'écrire : j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique.*

Le jeune Crillon n'eſt pas un auſſi grand phénomène ; mais j'oſe aſſurer V. M. qu'il n'en a pas moins ſon prix ; & je déſirerois fort auſſi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Ruſſes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Ruſſes. Je voudrois pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, & dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos Etats. Je ne répondrois pourtant pas que les Ruſſes fuſſent contens de cette lettre ; car aſſurément il ne penſe & ne parle pas d'eux comme de V. M.

Quant à Mr de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année ſa tragédie ; il me paroît par le ton ſur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage & l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à ſa perſonne ; & je crois, Sire, que V. M. penſeroit de même de la pièce. Je vois avec une ſorte de douleur que V. M. eſt depuis quelque temps peu favorable à la nation françoiſe ; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, & perſonne ne voit mieux que moi les atrocités & les abſurdités de toute eſpèce qui déſhonorent ma chère patrie.

Mais Dieu avoit dit qu'il pardonneroit à Sodome s'il s'y trouvoit ſeulement dix juſtes; & il me ſemble que la pauvre France n'en eſt pas encore à ce point d'indigence & de diſette. Si le P. Bouhours a dit une ſottiſe, il faut la pardonner à ceux qui ne ſont pas plus de cas que V. M. des jugemens & des écrits du P. Bouhours.

Mr de Villoiſon me charge de mettre aux pieds de V. M. ſon profond reſpect & ſa vive reconnoiſſance. Il attend ainſi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans ſon académie.

Je ſuis avec tous les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE CXVI.

DU ROI.

Le 28 Juillet, 1774.

VOUS avez deviné juſte. Il y a trois ſemaines que je ſuis de retour de mes courſes, & que je jouis ici de la ſatisfaction de poſſéder la Ducheſſe de Bronſwic, à laquelle j'ai fait entendre le Duc de Foix & Mithridate déclamés par Aufrène. J'avois appris encore avant mon départ la mort de Louis XV, dont j'ai été ſincèrement touché; c'étoit un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre

défaut que de ſe trouver à la tête d'une monarchie dont le ſouverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avoit reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant ſon règne, il faut l'attribuer à ſes miniſtres plutôt qu'à lui. A préſent la malignité publique ſe déchaîne contre ce bon prince. Que l'inquiétude des François n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable que Jupiter punit de leur inconſtance; mais c'eſt ce qu'ils n'ont pas à craindre. On dit des merveilles de Louis XVI; tout l'empire des Welches chante ſes louanges. Le ſecret pour être approuvè en France, c'eſt d'être nouveau. Votre nation, laſſe de Louis XIV, penſa inſulter ſon convoi funèbre. Louis XV également a duré trop long-temps. On a dit du bien du feu Duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter ſur le trône, & du dernier Dauphin par la même raiſon. Pour ſervir vos François ſelon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau Roi; la nouveauté eſt la déité de votre nation; & quelque bon ſouverain qu'ils ayent, ils lui chercheront à la longue des défauts & des ridicules, comme ſi pour être roi on ceſſoit d'être homme.

Quel homme eſt ſans erreur, & quel roi ſans foibleſſe? Si j'étois Mr de Sartines, je ferois afficher cette ſentence à toutes les places publiques & aux coins de tous les carrefours. Les ſouverains nos devanciers, nous & nos ſucceſſeurs nous ſommes tous dans la même catégorie, des êtres imparfaits, compoſés d'un mélange de bonnes & de mauvaiſes

qualités ; il n'y a que votre vice-Dieu siégeant à la ville aux sept montaignes qui soit infaillible & regardé comme tel par ceux qui ont une foi robuste. Moi qui ai le foi débile & de petits nerfs comme le Duc de Nivernois, quand je considère un Alexandre VI, tyran, barbare, hypocrite & incestueux, j'ai de la peine à reconnoître son infaillibilité : je range vos Suisses du paradis au niveau des autres hommes & cent piques au dessous des philosophes.

Toutes ces réflexions puisées dans la connoissance du cœur humain rendent indulgent, & ce support que les hommes se doivent mutuellement achemine à la tolérance. Voilà pourquoi vos ennemis les jésuites sont tolérés chez moi ; ils n'ont point usé du coutelet dans ces provinces où je les protége ; ils se sont bornés dans leurs colléges aux humanités qu'ils ont enseignées. Seroit-ce une raison pour les persécuter ? M'accusera-t-on pour n'avoir pas exterminé une société de gens de lettres, parce que quelques individus de cette compagnie ont commis des attentats à deux cents lieues de mon pays ? Les lois établissent la punition des coupables, mais elles condamnent en même temps cet acharnement atroce & aveugle qui confond dans ses vengeances les criminels & les innocens. Accusez-moi de trop de tolérance, je me glorifierai de ce défaut ; il seroit à souhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux souverains.

Voilà pour les jésuites. A l'égard de Mr Crillon, ne vous fâchez pas de ce que je vous ai écrit

ſur ſon ſujet : je le crois très-vertueux & tel que vous le dépeignez ; je ne ſuis pas aſſez téméraire pour juger du mérite d'un étranger ſans le connoître ; j'ai fait le rapporteur de la voix publique, & de ce qu'on écrit de lui de Péterſbourg, du Danemarck & d'autres lieux qu'il a traverſés dans ſon voyage. Je me garde bien auſſi de prendre Mr de Guibert pour un homme indifférent ; ce héros, quoiqu'en herbe, ſauvera peut-être un jour la France, & remplira l'univers du bruit de ſes exploits. Cela ſe trouve dans le cas des poſſibilités, & par conſéquent cela peut arriver ; pour ſa tragédie, je n'en ai pas entendu le mot, mais je la crois bonne & excellente ſur la foi du charbonnier. D'Alembert a du goût, il a approuvé ce drame, donc je dois l'en croire ſur ſa parole. Pour l'inviſible Diderot, je ne ſais que vous en dire ; il eſt comme ces agens céleſtes dont on parle toujours & qu'on ne voit jamais. Un de ſes ouvrages me tomba naguère entre les mains ; j'y trouvai ces paroles : *Jeune homme, prends & lis.* Sur cela je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avoit pas été fait pour moi, qui ai paſſé ſoixante ans. Des lettres de Péterſbourg marquent que l'Impératrice lui a fait faire un habit & une perruque, parce qu'il étoit fagoté de façon à ne pas pouvoir ſe produire à ſa cour ſans cette nouvelle décoration. Si après cette apologie vous ne me croyez pas encore aſſez bon François, j'ajouterai pour ma juſtification que j'admire beaucoup vos Welches, quand ils ont du bon ſens & de l'eſprit ; que je fais grand cas des

Turenne, des Condé, des Luxembourg, des Gaſſendi, des Bayle, des Boileau, des Racine, des Boſſuet, des Deſhoulières même, & dans ce ſiècle des Voltaire & des d'Alembert ; mais que ma faculté admirative ou admiratrice étant reſtreinte à de certaines bornes, il m'eſt impoſſible d'englober dans ces actes de vénération, des avortons du Parnaſſe, des philoſophes à paradoxes & à ſophiſmes, de faux beaux eſprits, des généraux toujours battus & jamais battans, des peintres ſans coloris, des miniſtres ſans probité, des &c. &c. &c. Après cette confeſſion, condamnez-moi, ſi vous le pouvez ; & en ce cas je me ferai abſoudre par l'Aretin, qui loin d'admirer rien, paſſa ſa vie à tout critiquer.

Je ne ſais ſi Paris peut ſe comparer à Sodome, ou Sodome à Paris ; toutefois il eſt certain que je n'aurois envie de brûler ni l'une ni l'autre de ces villes, & que je dirois avec l'ange Ituriel : Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

Vivez heureux & content ſous le règne du ſeizième des Louis. Que votre philoſophie vous ſerve à vous égayer. C'eſt le plus grand bien qu'on en puiſſe attendre, & c'eſt celui que je vous ſouhaite ſincèrement. Sur ce, &c.

LETTRE CXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 12 Septembre, 1774.

Je crois en ce moment V. M. plus occupée que jamais, & je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de se conclure entre la Russie victorieuse & la très-sublime & très-méprisable Porte doit donner à V. M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que soit la philosophie, je ne sais encore si elle doit se réjouir de cette paix, jusqu'à ce qu'elle soit bien assurée que la tranquillité de l'Europe n'en souffrira pas; car s'il falloit absolument avoir la guerre, elle aimeroit encore mieux la voir entre les Turcs & les Russes qu'entre des nations plus dignes de jouir & de profiter des avantages de la paix.

On assure que notre jeune monarque, en cela semblable à son aïeul, n'aime pas plus la guerre que lui; & toute la France bénit dans son Roi cette disposition, si nécessaire aux peuples; disposition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en disent ceux qui ne la connoissent pas, & qui ne veulent pas sentir que plus on hait la guerre, plus on se tient prêt à la faire avec supériorité. C'est ce qui manquoit au Roi que nous avons perdu, & sur lequel V. M. pense avec tant de vérité & de justice. La fermeté

lui manqua; ce défaut a causé les malheurs de son règne; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son successeur, qui ne règne que depuis quatre mois, montre une volonté bien décidée de faire le bien, & de ne vouloir que d'honnêtes gens pour ministres. Il y paroît par tous les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Il vient surtout de prendre pour contrôleur-général un des hommes les plus éclairés & les plus vertueux de ce royaume; & si le bien ne se fait pas, il faut en conclure que le bien est impossible. Les ministres qu'il a renvoyés étoient l'horreur de la nation, & leur expulsion a causé une joie universelle. D'autres grands fripons, quoique subalternes, mais dans des places importantes, ont aussi été chassés; & comme il en reste encore quelques-uns, le public espère que le Roi fera enfin maison nette. Je ne suis ni enthousiaste ni flatteur; mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière si désirable.

Je ne parle plus des jésuites; j'espère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont si peu pratiquée. Mais tout éloigné que je suis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens & comme hommes, je serois très-affligé de les voir comme jésuites dans des Etats où ils pourroient faire à leur aise tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oseront faire dans les Etats de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Russie, de Danemarck même, & de Laponie ou d'Islande sur Mr de Crillon, je prends la liberté, Sire, de persister dans ce

que je penſe de lui, & je ſuis ſeulement fâché que le grand Frédéric ne l'ait pas aſſez vu pour lui rendre la juſtice que des juges aſſez peu redoutables lui ont refuſée.

Quant à Mr de Guibert, comme V. M. le connoît, & que les Ruſſes & les Iſlandois n'en ont point écrit de mal, je ſuis encore plus tranquille ſur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il déſiroit beaucoup d'aller encore s'inſtruire & s'éclairer auprès de V. M.; mais Mr le Duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaiſes raiſons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, & je conviens que tout ce que V. M. en dit n'eſt que trop vrai. Cependant je crois que nos ſottiſes & notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère; & ce qui étonnera peut-être V. M., c'eſt que pendant plus de ſix ſemaines que les ſpectacles ont ceſſé à Paris, depuis le commencement de Mai juſqu'au 15 de Juin, perſonne ne les a regrettés, n'y a penſé même, parce qu'on étoit occupé des grandes eſpérances que donnoit le nouveau règne, & que le Roi commence à réaliſer. Tant il eſt vrai, ce me ſemble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles & plus raiſonnables, que de grands intérêts dont ils puiſſent s'occuper avec plus de ſérieux qu'ils n'en ſont ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que

je fais perdre à V. M., en lui souhaitant la santé, la paix, & le bonheur, car elle n'a plus de gloire à désirer ; elle en a de toutes les sortes, & de quoi faire la renommée de plusieurs monarques.

Mr de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du sculpteur qui désire d'entrer à son service. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

Octobre, 1774.

MES occupations ne sont pas aussi considérables que vous les imaginez ; la paix conclue avec les Turcs en diminue une partie, & après tout, l'homme est né pour l'ouvrage ; l'oisiveté le rend non-seulement malheureux, mais souvent criminel. Vous n'avez pas lieu d'appréhender qu'il s'élève de nouveaux troubles dans le nord & vers l'orient de l'Europe. Nos envieux prennent leurs rêves pour des réalités & débitent des sottises ; mais il faut être autant sur ses gardes sur les sottises politiques que sur les théologales. Votre monarque, s'il aime la paix comme vous le supposez, pourra en donner des preuves en tranquillisant ses voisins & pacifiant des dissentions qui sont près d'embraser le sud de l'Eu-

rope. Ce prince paroît mesuré & sage dans ses démarches; c'est un phénomène rare à son âge de réunir & de posséder des qualités qui ne sont que le fruit d'une longue expérience.

Il paroît ici une pièce en vers sous le titre de *Louis XV aux champs élysées*. Peut-être l'avez-vous déjà vue à Paris. Louis y est équitablement jugé par Minos; ce sont des polissonneries, & peut-être est-il contre l'étiquette de polissonner à l'occasion de la mort d'un grand monarque; mais tout sert à ceux qui aiment à s'amuser.

Je ne vous parle plus de Mr de Crillon, que je respecte & honore comme un preux chevalier. Accordez-moi cependant qu'on peut avoir de bonnes qualités & être un brin ennuyeux, & il accompagnoit un Prince de Salm qui étoit réellement aimable: celui-ci attiroit tous les regards, on s'entretenoit avec lui, & on abandonnoit l'autre à ses profondes méditations. Il faut creuser votre Crillon pour y trouver ces trésors cachés; mais tout le monde n'aime pas à creuser, principalement si c'est un oiseau de passage; tout le mal qui m'en aviendra, c'est que je ne connoîtrai pas à fond Mr de Crillon.

J'ai entendu faire l'éloge de Mr Turgot. On dit que c'est un homme sage, honnête & appliqué. Tant mieux pour vos pauvres paysans, qu'il soulagera du fardeau des subsides s'il a des entrailles. Le bon choix des personnes en place est sans doute l'application la plus importante d'un souverain. Pour juger du règne d'un prince, il ne faut pas décider sur un

début

début de trois mois. Je recueille les actions du XVI^eme^ de vos Louis; & si je vis encore deux ou trois ans, ce sera alors que je pourrai dire ce que j'augure de son règne. Je me rappelle les prophéties de Voltaire au sujet du Roi de Danemarck ; elles n'ont pas été heureuses : le plus sûr est de prophétiser après l'événement.

Voici une attestation de la conduite d'un jeune officier; Voltaire la demande, & je vous l'envoie pour en faire je ne sais quel usage; elle est du Commandant de Wésel; comme elle est en allemand, je vous en envoie la copie vidimée sur l'original. Catt a des coliques, des courbatures, des fluxions, des esquinancies, des hémorrhoïdes, des crampes de vessie & je ne sais quoi encore; il ne m'a pas dit le mot du sculpteur, ainsi j'ignore entièrement de quoi il est question. Je fais des vœux pour votre santé, prospérité & conservation.

Sur ce, &c.

LETTRE CXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 31 Octobre, 1774.

Mr Grimm, qui n'est de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain dialogue entre deux Dames qui chacune de leur côté & à leur manière ont fait

une fortune bien grande & bien inespérée, toutes deux d'ailleurs aussi pucelles l'une que l'autre, & même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, & me feroit désirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de sa part. Je ne doute pas que le grand Seigneur qu'on y fait parler, & la grande Reine (car elle avoit l'honneur de l'être) qui a l'honneur encore plus grand de se trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu suspecte, je ne doute point, dis-je, que ces deux illustres interlocuteurs ne conservent parfaitement leur personnage.

J'aimerois bien mieux lire ce dialogue, que d'être occupé comme je le suis en ce moment, des *dissentions prêtes à embraser le sud de l'Europe* dont V. M. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrois qu'ils fussent tous aussi pacifiques que V. M., & en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! Puisse-t-il au moins donner le temps à Mr Turgot, notre nouveau Contrôleur-général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à V. M.; c'est assurément un des hommes les plus instruits, les plus laborieux, & les plus justes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, & d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il administre nos finances. Comme le Roi paroît

aimer la juſtice, la vérité, les honnêtes gens, & qu'il déteſte les flatteurs, les fripons & les hypocrites, j'eſpère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé & vertueux, & toute la France le ſouhaite pour le bonheur des peuples & pour la gloire du Roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que ſon prédéceſſeur avoit caſſé. Celui qu'on y avoit ſubſtitué étoit trop mal compoſé pour pouvoir ſubſiſter avec la confiance & la conſidération publique, néceſſaires à des magiſtrats. Mais l'ancien avoit auſſi des reproches très-graves à ſe faire. Il faut eſpérer que la diſgrâce où il a été pendant quatre ans, le rendra raiſonnable & ſage. Les fanatiques gémiſſent beaucoup de ſon rétabliſſement. C'eſt une raiſon pour qu'il ne ſoit plus à l'avenir ſuperſtitieux & fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à Mr de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à Mr d'Etallonde, qu'il me paroiſſoit attendre avec impatience. Il eſt digne de V. M. de rendre juſtice à la conduite de ce jeune homme, ſi cruellement perſécuté, & je ne déſeſpère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux.

Toutes les lettres de Rome & d'Italie aſſurent que la mort du Pape eſt un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jéſuitique. V. M. ne pourroit-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collége de Breſlau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paroiſſent

être ſi verſés ? L'élection du ſucceſſeur de Clément XIV ſera un grand événement pour eux ; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connoiſſent ſi bien le ſavoir-faire de la ſociété, ne ſe réuniſſent pour engager le pape futur à laiſſer ce tréſor aux princes qui ne vont point à la meſſe, et qui n'auront point à craindre en communiant le ſort du pauvre Empereur, ſi bien régalé par le frère Sébaſtien de Monte-pulciano.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre Catt ; c'eſt un fidèle ſerviteur de V. M., et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à ſon malheur. Je lui écris en détail au ſujet du ſculpteur, ne voulant pas importuner V. M. de ce détail. Ce ſculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-même inceſſamment à Berlin, à ſes propres frais et riſques, pour avoir l'honneur de ſe préſenter à V. M., pour s'aſſurer ſi ſes ſervices lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui propoſer lui-même ce qu'il déſire d'obtenir d'elle en s'attachant à ſon ſervice. Il ſera parti dans le temps où V. M. recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la ſuivre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CXX.

DU ROI.

Le 15 Novembre, 1774.

J'AI été d'autant plus fâché de la maladie de Catt, qu'elle eſt d'un genre ſingulier. Des hémorrhoïdes qui ne vouloient pas fluer, l'avoient mis dans l'état de Tiréſias, ſans qu'aucune Déeſſe s'en fût mêlée. Les chirurgiens, qui ſe moquent des maux comme des Déeſſes, prétendent le guérir par l'uſage des mouches cantharides qu'on lui applique; il commence à revoir, mais la guériſon n'éſt pas encore complète. Peut-être la Vierge l'a-t-elle puni d'avoir fait copier je ne ſais quel dialogue, & qu'ainſi je ſuis en partie cauſe de ce qui lui eſt arrivé. Ces ſottiſes que je vous envoie ne ſont bonnes qu'autant qu'elles amuſent celui qui les compoſe & qu'elles font rire ceux qui les liſent; ce ſont les hochets de ma vieilleſſe qui me procurent quelques momens de gaieté.

Je ne ſais ce que je puis vous avoir mandé des troubles qui menacent le ſud; mais c'eſt à Tiréſias à les prédire. Moi, pauvre reclus au fond du nord, je ne ſais pas trop ce qui ſe fera demain, bien moins encore dans un terme plus éloigné. Pour votre jeune roi, il ſe conduit ſagement; ce que j'approuve ſurtout en lui, c'eſt la volonté qu'il a de bien faire;

voilà tout ce qu'on peut prétendre de lui. Il a une grande tâche à remplir, & il ne pourra suffire à ses devoirs qu'on se mettant bien au fait des choses, & en entrant dans un détail qui lui paroîtra étranger & nouveau, vu l'éducation qu'il a reçue. Que l'ancien parlement revienne, que le nouveau reste, c'est un spectacle qui trouvera en moi un esprit neutre & qui ne décidera qu'après qu'on aura vu la somme du bien ou du mal qui en résultera. Nous autres acataleptiques, ne sommes pas gens à précipiter nos jugemens. Nous sommes convaincus que nos raisonnemens nous trompent souvent, & qu'il n'est presque aucune matière qu'on puisse discuter jusqu'au bout; c'est par une suite de ce scepticisme que je vous prie de ne pas ajouter foi légèrement aux calomniés qu'on répand contre nos bons pères; rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoisonnement du Pape; il s'est fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la restitution d'Avignon, personne ne l'en a félicité, & de ce qu'une nouvelle aussi avantageuse au saint siége a été reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétisé qu'on l'empoisonneroit tel jour; mais croyez-vous cette petite fille inspirée? Le Pape n'est point mort en conséquence de cette prophétie, mais d'un desséchement total des sucs: il a été ouvert; & l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poison, mais il s'est souvent reproché la foiblesse qu'il a eue de sacrifier un ordre tel que celui des jésuites à la fantaisie de ses enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine &

brusque les derniers temps de sa vie, ce qui avec les débauches qu'il a faites a contribué à raccourcir ses jours. Voilà la société justifiée, & ce qui en reste n'aura besoin ni d'arsenal pour le coutelet ni de pharmacie pour les potions expéditives.

Après avoir fait l'apologie de l'innocence de ces prêtres, il me sera bien permis d'y ajouter celle d'un pauvre officier que je vous ai adressé; je ne m'attends pas qu'on y fasse attention; ni plus ni moins nous aurons fait notre devoir. Cette abominable superstition est plus enracinée encore en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Vos évêques & vos prêtres n'en démordront pas si facilement; ce ne sera pas la raison qui les convertira; la nécessité qui les forcera à ne point persécuter, est l'unique moyen qui reste pour les réduire à la tolérance. Je souhaiterois bien que ma lettre fût ouverte, & qu'elle tombât entre les mains de votre archevêque; il béniroit Dieu de ce que sa providence ne m'a pas fait naître sur le trône des Welches, & il en aimeroit d'autant plus Louis XVI.

Nous jouissons ici d'une tranquillité parfaite, & je me flatte que cette heureuse situation pourra continuer si l'on est sage. La paix est la mère des arts, il faut que le temple de Janus soit fermé pour les cultiver. C'est le temps que votre sculpteur devoit prendre pour venir ici; les morceaux que j'ai vus de sa façon sont élégans & de bon goût. Il trouvera d'abord de l'ouvrage en arrivant: pourvu que sa

tête ſoit auſſi ſage que ſes mains ſont adroites, nous nous comporterons fort bien enſemble.

S'il vous faut des vers, en voici; ce ſeront vos étrennes, cela eſt bon pour amuſer un moment & voilà tout. Je n'apprends rien de votre ſanté, ce qui me fait ſoupçonner qu'elle eſt bonne; conſervez-la ſoigneuſement, c'eſt l'unique vrai bien dont nous puiſſions jouir. Perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation de Protagoras que le philoſophe de Sans-Souci.

Sur ce, &c.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

Le 14 Décembre, 1774.

LE ſculpteur eſt arrivé avec la lettre dont vous avez bien voulu le charger. Nous ferons notre accord, & il ne manquera pas d'ouvrage. Je vous ſuis obligé du choix que vous en avez fait. Les morceaux que j'ai vus de lui ſont beaux, & je crois ſur votre témoignage ſa cervelle mieux organiſée que celle de ſon prédéceſſeur. J'aime mieux, s'il faut choiſir, moins d'art & un eſprit tranquille, que plus d'habileté & une inquiétude & une fougue perpétuelle, dont un artiſte déſole tous ceux qui ont à faire à lui. A mon âge la tranquillité eſt ce qu'il y

a de plus déſirable, & l'on ſent de l'éloignement pour tout ce qui la trouble.

Grimm, qui eſt jeune, penſe autrement. Je le crois tout déterminé à ſe jeter dans les grandes aventures. Je ne m'attendois pas qu'il eût mon portrait en porcelaine, j'ignorois même qu'il exiſtât tel. Il faut être Apollon, Mars ou Adonis pour ſe faire peindre ; & comme je n'ai pas l'honneur d'être un de ces Meſſieurs, j'ai dérobé mon viſage au pinceau autant qu'il a dépendu de moi. Si pourtant vous voulez avoir de cette porcelaine, j'en ferai une petite pacotille à Berlin, & je vous la ferai tenir la mieux conditionnée qu'il ſera poſſible. Tiréſias commence à recouvrer la vue, les organes n'ont pas été viciés, ſon mal n'a eu de cauſe qu'un ſang ardent porté avec véhémence à la tête par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Voilà des accidens auxquels la malheureuſe humanité eſt aſſujettie. Et qu'on nous diſe après cela qu'il ne faut pas de philoſophie dans un des pires globes de cet univers ; il en faut beaucoup, mais plus pratique que ſpeculative ; la première eſt un beſoin, la ſeconde un luxe. Paſſez-moi, mon cher Pythagoras, cette aſſertion en faveur de l'eſtime que j'ai pour vous. Sur ce, &c.

LETTRE CXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 Decembre, 1774,
Anniverſaire de la Bataille de Keſſelſdorf.

SIRE,

IL faut, & je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les poſtes d'Allemagne, ſans compter ceux des poſtes de France, ayent été curieux de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de m'envoyer ; car le paquet qui contenoit ces vers, & la lettre du 15 Novembre qui y étoit jointe, ne me ſont parvenus qu'à plus de trois ſemaines de date. Ce retard, joint à un rhumatiſme qui m'a privé pendant quelques jours de l'uſage de mon bras droit, m'a empêché de faire plutôt à V. M. mes très-humbles & très-ſincères remercîmens ſur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'eſt en même temps un ouvrage plein de poëſie & d'imagination, & une ſatire très-piquante & très-philoſophique de tous les déſordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins & les victimes ; ſatire qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette eſpèce, celui de n'exagérer rien, & de ne point paſſer les bornes de la juſtice & de la vérité. Je l'ai lue & relue, Sire, avec le plus grand plaiſir ; je la relirai encore ; c'eſt à V. M. qu'il appartient de donner à ſes pareils de ſi utiles leçons. Je ſuis ravi de la bonne

opinion que V. M. paroît avoir de notre jeune Roi; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice & de bienfaisance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, & surement je n'aurai jamais rien à lui demander; mais je fais des vœux pour sa conservation, & je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient précisément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le Roi de France & le Roi d'Espagne. Comme notre Roi a le cœur droit & vertueux, on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs, ni celle des fripons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourroient prendre le masque de la vertu; mais heureusement ces hypocrites ont si mal-adroitement montré ce qu'ils sont, par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu Roi, qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus, & ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape, & nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les Etats de V. M., puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife; elle ne pourroit garder un moment de si habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives & si bien circonstanciées

à ce ſujet, qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter. V. M. me fait l'honneur de me demander ſi je crois *cette petite fille inſpirée.* Je me flatte qu'elle me connoît aſſez pour ne pas me ſoupçonner d'ajouter foi à de pareilles inſpirations; mais ce que je crois plus volontiers, c'eſt que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du Pape, avoient d'avance pris leurs meſures, ou étoient bien réſolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainſi, n'en déplaiſe à V. M., je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage*; mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoiſonneurs, s'ils ſont convaincus, il ſeroit barbare de rendre malheureux, & de réduire à la miſère & au déſeſpoir les individus qui habitoient Carthage, & qu'il faut tâcher de transformer en bons & honnêtes citoyens ceux qui auroient été des jéſuites ambitieux & intrigans.

J'eſpère que le ſculpteur ſera arrivé, quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. ſera auſſi contente de ſa perſonne, qu'elle me paroît l'être de ſes talens & de ſes ouvrages; c'eſt un bon Flamand, droit & honnête, qui n'aura rien de plus à cœur que de ſe montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande inſtamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuſer. C'eſt de vouloir bien me donner ſon portrait, fait à ſa belle manufacture de porcelaine, & pareil au portrait en petit, très-beau & très-reſſemblant, que j'ai vu entre les mains de Mr

Grimm. Ce portrait, Sire, fera pour moi l'étrenne la plus précieufe que j'aye reçue de ma vie, & le préfent le plus cher dont V. M. puiffe me gratifier & m'honorer.

Je travaillerai, Sire, avec tout le zèle poffible, à faire rendre juftice à l'officier auquel V. M. s'intéreffe. J'ai déjà fait à ce fujet, conjointement avec quelques amis honnêtes & auffi zélés que moi, mais plus confidérables & plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'efpère, ne feront pas infructueufes; mais il faut du temps & de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en fera temps, je faurai faire valoir, fi je le crois néceffaire, l'intérêt que V. M. veut bien y prendre, & j'efpère que fon nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour vous au commencement de l'année, qui va être, fi je ne me trompe, la 36^{e} de votre glorieux règne, & qui ne fera qu'accroître les fentimens d'admiration, de reconnoiffance & de profond refpect avec lefquels je fuis, &c.

LETTRE CXXIII.

DU ROI.

Le 6 Janvier, 1775.

JE ferois fort flatté, s'il étoit fûr que mes mauvais vers vous euffent amufé un moment. Je crois

que les commis des poſtes les auront lus, car ils ſont dans l'uſage d'ouvrir tous les paquets. Cette lettre-ci ne ſera pas ouverte, puiſque Taſſart, avec lequel le contrat eſt paſſé, vous la rendra, ainſi qu'une plus ancienne dont il eſt porteur également. Je félicite les François de pouvoir être contens de leur Roi; je leur en ſouhaite toujours de ſemblables. Le poſte que ce prince occupe, eſt ſcabreux; il a à faire à des milliers d'hommes, qui ont intention de le duper & de le pervertir; s'il échappe aux uns, il eſt bien difficile qu'il ne devienne la victime des autres; mais lorſque dans les ſouverains le cœur eſt bon & les intentions ſont droites, il faut avoir plus d'indulgence pour eux que pour d'autres individus, qui ſe trouvant moins expoſés aux embûches, peuvent les éviter plus facilement.

Vous voulez donc que le Pape ait été empoiſonné? Je ſais de ſcience certaine que toutes les lettres d'Italie qui arrivent chez nous ſe récrient contre le poiſon, & ne trouvent rien d'extraordinaire dans la mort de Ganganelli, à moins que ces Italiens n'ayent double poids & double meſure, en écrivant en France ce qui peut y plaire & ici ce qui nous convient le mieux: je n'y comprends rien; toutefois il eſt ſûr que mes bons pères ſiléſiens & pruſſiens n'ont point trempé dans toutes ces horreurs. Pour Carthage, je vous la ſacrifie, j'entends ce que Calvin nommoit Babylone, la hiérarchie & toutes les ſuperſtitions qui en dépendent: ce feroit un bien pour l'humanité que d'en délivrer les hommes;

mais ni vous ni moi ne verrons cet heureux jour; il faut des ſiècles pour l'amener, & peut-être qu'alors une nouvelle ſuperſtition remplacera l'ancienne; car je ſuis perſuadé que le penchant à la ſuperſtition eſt né avec l'homme.

Vous aurez ce portrait qui ne vaut pas certainement la peine de vous être envoyé & dont la matière fait tout le prix. Je crains avec raiſon que la philoſophie protectrice de l'innocence n'échoue contre vos préſidens à mortier, hériſſés de formalités, & trop opiniâtrément attachés à leurs anciennes déciſions pour ſe prêter à en modifier la rigueur. Ce pauvre Etallonde m'a la mine de demeurer déſhérité, pour n'avoir pas bien ſu faire la révérence à une mauvaiſe confiture qu'un prêtre promenoit en cérémonie dans les rues d'Amiens; il n'en eſt pas moins affreux que le ſort des hommes dépende de telles niaiſeries. Je vous ſouhaite, mon cher Anaxagoras, non ſeulement une bonne nouvelle année, mais encore toutes les proſpérités que vous pouvez déſirer vous-même, ſurtout la ſanté, ſans laquelle le reſte ſe réduit à zéro. Sur ce, &c.

LETTRE CXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, À Paris, ce 7 Février, 1775.

JE me prosterne aux pieds de V. M., & je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive & tendre reconnoissance. Mr Tassart vient de me remettre les superbes porcelaines que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étois déjà trop content & trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvroit de gloire dans les plaines de Lignitz; mais V. M. veut sans doute, & en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je pense à elle, non seulement en écrivant, mais en faisant tous les matins mon déjeuné frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit sur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots si chers à mon cœur: *Dedit Fredericus.* Mais si je ne puis, Sire, vous exprimer ma sensibilité pour un si beau présent, que pourrois-je vous dire pour peindre toute ma reconnoissance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre? Je le porterai sur moi sans cesse, & la nuit je le mettrai au chevet de mon lit à l'endroit où les dévots placent leur crucifix & leur bénitier. Je conserve précieusement le portrait que V. M. voulut bien me donner il y a près de douze ans, & qui la représente à la tête de

ses

ſes armées ; celui que je viens de recevoir, Sire, vous repréſente dans votre cabinet, comme le philoſophe le plus aimable, & de la phyſionomie la plus auguſte & la plus noble ; j'admirerai toujours le premier, & j'adorerai toujours le ſecond. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait eſt reſſemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, & veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaiſir & mon bonheur.

Mr de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de Dom Pèdre, où il y a encore des tirades & même des ſcènes entières dignes de lui. Il a mis à la ſuite un *Eloge de la raiſon*, qui eſt, à mon avis, une des choſes les plus charmantes qu'il ait faites. J'imagine qu'il l'aura envoyé à V. M. A 80 ans, quel homme ! Mais ce qui l'occupe ſurtout, c'eſt l'atroce & ridicule affaire du jeune homme auquel V. M. s'intéreſſe, & qui m'en paroît bien digne par tout ce que Mr de Voltaire m'écrit de ſon caractère & de ſon application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens ſont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches de juges auſſi odieux que mépriſables ; V. M. doit bien compter ſur mon zèle, & ſur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous ſommes couverts par cet infame jugement.

Notre jeune Roi continue à ſe faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuſes eſpérances. On ne cite de lui que des actions hon-

nêtes, & des mots pleins de ſens & de raiſon. Il a pris pour miniſtres des hommes très-vertueux, & ſurtout un Contrôleur-général qui rétablira nos finances, ſi la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laiſſer faire.

Je ſuis très-affligé de l'état du pauvre Mr de Catt, dont les ſervices doivent d'autant plus manquer à V. M., que je connois la tendre vénération qu'il a pour elle.

Mr Taſſart eſt enchanté d'entrer au ſervice de V. M.; il voudroit déjà être à Berlin; il y ſeroit reſté ſans quelques affaires indiſpenſables qu'il lui faut terminer en France, & il eſt bien décidé à ſe rendre aux pieds de V. M., ſelon la promeſſe qu'il lui en a faite, à la fin de Juillet au plus tard. Je crois pouvoir aſſurer à V. M. qu'elle ſera très-contente de ſa capacité, de ſon travail, & de ſon caractère, & qu'elle le trouvera plus ſage & plus honnête que la plupart des artiſtes françois dont elle a eu lieu d'être ſi peu contente. Pour rendre ſon bonheur parfait, il auroit une grâce à demander à V. M., ce ſeroit de vouloir bien lui accorder, outre l'attelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui & pour ſa famille. Je lui ai fait eſpérer que V. M. ne lui refuſeroit pas cette grâce, ne doutant point qu'elle n'ait dans ſa capitale quelque appartement dont elle puiſſe diſpoſer. Cette faveur mettroit le comble aux bienfaits de V. M., & à la reconnoiſſance de Mr Taſſart. J'y joindrois, Sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à

lui, & par la certitude où je ſuis que V. M. ne ſe repentira pas d'avoir rendu la ſituation de cet artiſte douce & heureuſe.

Je ſuis avec la plus tendre reconnoiſſance, & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CXXV.

DU ROI.

Le 22 Février, 1775.

JE ſuis bien aiſe que les bagatelles que je vous ai envoyées vous ayent fait plaiſir ; au moins pourrez-vous vous ſouvenir de moi quand vous prendrez le caffé ; c'eſt toujours un objet intéreſſant pour moi, que mon nom raviſſe un inſtant d'attention au cerveau d'Anaxagoras, occupé des plus profondes méditations de philoſophie. Je noterai qu'on mette dans mon oraiſon funèbre, que mon ſouvenir a dérobé une minute au calcul infinitéſimal, & ce ſera ce qu'on pourra dire de plus flatteur pour ma mémoire. Je viens de voir le Comte Czernichef, qui m'a beaucoup entretenu de vous & de Louis XVI ; nous nous ſommes cependant plus arrêtés ſur le philoſophe que ſur le monarque, parce que l'un a une réputation faite & que l'autre doit encore travailler à ſe faire un nom.

On dit le Roi fâché contre ſon parlement ; & je le ſuis auſſi ; car je n'aime point du tout les atroci-

tés jointes à l'injuſtice; &. non ſeulement je crois que ces robins doivent réparer le tort qu'ils ont fait à Etallonde, mais je les condamnerois de plus à reſſuſciter ce malheureux la Barre. Toutes les lettres qui me viennent de Paris diſent que vous y verrez inceſſamment Voltaire, que la Reine le veut voir, & que la nation doit le récompenſer de l'honneur qu'il a fait réjaillir ſur elle. Je ne connois point les nouvelles pièces de ſa façon dont vous me parlez; ce ſont des ouvrages dignes d'être envoyés dans la Grèce moderne à l'Athènes de Paris, non pas aux Vandales ni aux Oſtrogoths; mais cela nous viendra par la Hollande. Nous n'avons ici qu'une traduction admirable du Taſſe, avec un avant-propos unique. Il eſt ſûr que Voltaire ſe ſoutient merveilleuſement; quoique ſon corps ſe reſſente de l'âge, ſon eſprit a toute la fraîcheur & tous les agrémens qu'il avoit dans ſa jeuneſſe; mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'avoir comme lui une ame immortelle. Nous avons eu ici le Duc de Lauzun, & le plus ancien Baron de l'Europe Montmorency-Laval: ce ſont des lumières qui viennent éclairer nos ténèbres tudeſques, qui paſſent rapidement comme des comètes, pour retourner aux ſphères bienheureuſes où leur deſtin les fixe, & qui par leur départ nous replongent dans notre obſcurité ordinaire.

Vous autres Pariſiens, vous allez vous remettre en pourpoints, vous aurez des ſaintes ampoules, des ſacres, des cavalcades de ſacre, des fêtes & des choſes

admirables avec des coiffures de vingt-deux pouces de hauteur, & nous n'aurons que le sculpteur Tassart, auquel même nous ne pouvons pas trouver de logement, parce qu'il y a long-temps que j'ai donné à occuper tout ce qui étoit logeable. Cela n'empêchera pas que nous ne trouvions des expédiens, il faudra bâtir; mais la difficulté sera de trouver une place. C'est mon affaire, & j'y pourvoirai le mieux que possible. En attendant conservez votre santé; ayez la noble émulation de joûter contre Voltaire, & de résoudre après quatre vingts ans passés un beau problème de géométrie; c'est ce que l'hermite de Sans-Souci souhaite à son cher Anaxagoras. Sur ce, &c.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

Le 16 Mars, 1775.

M'AYANT paru que vous trouviez la porcelaine de Berlin à votre goût, je vous envoie un morceau représentant le buste d'un des hommes les plus célèbres de l'Europe; il a le mérite de la ressemblance, ce qui en fait le prix. Vous voyez par cet essai, que jusqu'à nos artistes honorent le mérite & les talens des grands hommes en leur genre; & que tout épais que sont nos bons Ger-

mains, ils ſont cependant aſſez éclairés pour rendre aux hommes ſupérieurs les hommages qui leur ſont dus. Nous avons vu paſſer ici des colonies ruſſes qui voyagent, dit-on, pour ſe former le cœur & l'eſprit. Le Duc de Lauzun, qui a ſéjourné aſſez long-temps chez nous, pour ſe déſennuyer eſt allé faire l'amour à Varſovie, & je crains que nous ne nous rouillions inceſſamment, ſi Paris par un généreux effort ne nous renvoie quelqu'un pour nous décraſſer. Les froides côtes de la Baltique glacent les eſprits comme les corps, & nous ſerions gelés, ſi de temps en temps quelque Prométhée gaulois n'apportoit du feu de l'éther pour nous ranimer. J'en ſaurois bien un qui pourroit nous rendre ce ſervice; mais il n'en fera rien, car on dit qu'il eſt ſecrétaire perpétuel de l'académie, & depuis peu intendant des eaux & des rivières. Si vous le voyez, faites-lui mes complimens, & aſſurez-le que perſonne ne s'intéreſſe plus à ſa conſervation que l'anachorète de Sans-Souci. *Vale*.

Sur ce, &c.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 12 Avril, 1775.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 Avril la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du

18 Mars, & par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un bufte de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux préfens de cette porcelaine, & furtout après m'avoir envoyé fon portrait, qui ne me laiffe rien à défirer, & que j'ai fait monter plus fuperbement qu'il n'appartient à un philofophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi fans crainte de l'endommager. V. M. me fait l'honneur de me dire que le bufte qu'elle veut bien me donner eft celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe.* Je défirerois bien vivement, Sire, que cè fût encore le bufte de V. M.; mais elle ne parleroit pas ainfi d'elle-même, toute l'Europe l'en difpenfe, & la louange feroit d'ailleurs bien modefte pour le plus grand & le plus illuftre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui exiftent aujourd'hui regardent comme leur chef & leur modèle. Si ce bufte eft celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écrirai au bas: *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand.* Enfin, Sire, j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont V. M. m'honore, & je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive & refpectueufe reconnoiffance, dont je n'ai point voulu retarder les expreffions. Je fupplie V. M. de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois, & furtout de croire ces expreffions fort au deffous des fentimens de mon cœur.

Mr le Comte de Czernichef, dont V. M. m'a fait

l'honneur de me parler dans sa dernière lettre, & avec qui je me suis souvent entretenu de la gloire, des talens suprêmes, & des vertus de V. M., & surtout de mon admiration & de mon dévouement pour elle, aura sans doute rendu justice à ces sentimens, lorsqu'il a bien voulu parler de moi à V. M., pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle inspire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris; je doute que sa santé le lui permette, & encore plus que la cour soit fort empressée de le voir. Il nous trouveroit tels qu'il nous a laissés il y a vingt cinq ans, faisant & disant beaucoup de sottises. Une des plus sérieuses, parce que les suites en ont été exécrables, est l'affaire du malheureux Etallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper; mais nous avons affaire à une compagnie qui est encore bien absurde & bien barbare. Il faut que la justice & la raison combattent ici contre la superstition, l'atrocité, & l'orgueil réunis, & le combat n'est pas égal.

Le Sr Taffart, que je vois de temps en temps, ne cesse de me témoigner combien il est ravi d'entrer au service d'un grand homme, & de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il est si empressé de se rendre à son devoir, qu'il avancera beaucoup son départ; il compte se mettre en route dans un mois, & arriver dans les premiers jours de Juin, c'est à dire environ six semaines plutôt qu'il ne comptoit pouvoir faire. Je prends la liberté de le recom-

mander à V. M. pour le logement qu'il désire, & qui en mettant le comble à son bonheur, augmenteroit encore, s'il est possible, son ardeur et son zèle pour le service de V. M.

Je ne prends guères d'intérêt, Sire, à tous nos brillans François, qui ne voyagent guères que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'est déjà assez sans sortir de chez elle, et sans aller porter ailleurs sa sottise & sa frivolité.

Je suis bien plus touché de l'intérêt que V. M. m'a marqué pour l'état de Mr de Catt. Il me paroît pénétré de reconnoissance de vos bontés ; il m'en parle sans cesse dans toutes ses lettres, et j'ose dire qu'il les mérite par sa fidélité inviolable et son dévouement sans bornes pour V. M. Ce sont, Sire, les sentimens que doivent prendre pour V. M. tous les hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui ne le sont pas peuvent penser autrement ; mais leurs plaintes sont l'éloge de V. M. J'ose pourtant réclamer ses bontés pour un malheureux qui assure qu'on l'a calomnié auprès de vous ; c'est le Sr E * * *, qui supplie V. M. de vouloir bien écouter les preuves qu'il désire lui donner de son innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant son séjour à Paris ; il m'a paru avoir une conduite sage et honnête, et je n'ai rien appris qui puisse me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à V. M. que la permission de se justifier auprès d'elle. Mille pardons, Sire, de la liberté que je prends de lui présenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurois

pas osé lui parler, si je le croyois coupable. Je suis, &c.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

Le 8 Mai, 1775.

VOUS avez deviné juste sur le buste qui vous a été envoyé, c'est celui de Voltaire. Le mérite de ce morceau consiste dans la ressemblance; c'est Voltaire lui-même, il ne lui manque que la parole. Vous direz qu'il y manque donc ce qu'il y a de mieux; mais la porcelaine & la sculpture ne vont point jusqu'à cette perfection, & pour avoir l'ensemble, il faut regarder le buste en lisant la Henriade. Si nous pouvions vous posséder ici, nos artistes ne resteroient pas oisifs, & je suis sûr que votre buste feroit dans peu le pendant de celui de Voltaire; mais nous aurons ici des ducs & des plus anciens barons de France, sans que ceux qu'on leur préféreroit de beaucoup, s'abaissent jusqu'à éclairer notre horizon de leur lumière. Je me doute que vous prenez pour des plaisanteries les éloges que je vous ai faits des seigneurs qui n'ont pas dédaigné de visiter nos foyers rustiques; ce sont des Christoph Colomb, qui ont bien voulu traverser les forêts hercyniennes, pour examiner les sauvages qui habitent les bords de la mer Baltique. Ils ont été étonnés de nous voir marcher sur nos

deux pieds de derrière, mais nous leurs avons confeſſé que nous devions cet avantage au zèle de Louis XIV, qui nous a pourvus d'une colonie de Huguenots, laquelle nous a rendu autant de ſervices que la ſociété d'Ignace en a rendu aux Iroquois; mais avec tout cela nous ſommes bien ruſtres; nous ignorons une multitude de phraſes néologiques, dont la fécondité & l'imagination élégante des gens du bon ton ont enrichi la langue françoiſe. Nous voudrions nous façonner au langage des toilettes, nous voudrions ſavoir diſſerter ſur les pompons & les panaches, ſoutenir une converſation intéreſſante ſur la manière d'appliquer les mouches, de bien placer le rouge, & ſur cent choſes de cette nature auxquelles notre ſtupidité ſe refuſe. Nous ſommes ſi humiliés quand on nous parle du grand ou du petit couvert, du débotté, des petites entrées, de l'honneur de porter le bon jour, que nous ſommes anéantis devant ces gens du grand monde qui nous en font les deſcriptions les plus impoſantes. Nous ne ſommes pas dans le cas de dire comme ce philoſophe grec, qu'il remercioit les Dieux de l'avoir fait homme & non pas bœuf, de l'avoir fait naître à Athènes plutôt que dans la Béotie, & de lui avoir fait voir le jour dans un ſiècle éclairé plutôt que dans un ſiècle d'ignorance. Nous ne ſommes pas même Béotiens; nous ſommes pis que des lices placés dans un carrefour ſeptentrional de l'Allemagne ſur les bords de la Baltique. Ovide exilé dans le Pont ne vit jamais autant de frimats dans les lieux où le Danube par

ſept bouches va ſe précipiter dans le Pont Euxin, que nous en eſſuyons ici annuellement. Jugez donc quelle impreſſion doit faire ſur des habitans d'un pays auſſi diſgracié de la nature l'arrivée d'Athéniens modernes, étincelans de grâces, d'eſprit & de gentilleſſes ! Que ceci me ſerve au moins d'apologie, & qu'on ne ſoupçonne plus de malignité un citoyen d'une nation célèbre, chez les anciens Romains mêmes, pour ſa candeur & pour ſa bonne foi.

Votre recommandation ne ſera certainement pas inutile au ſieur Taſſart. Pour de maiſon ni de logement, il n'en eſt point à ma diſpoſition ; je n'ai de reſſource que celle de faire élever quelque bâtiment nouveau pour lui. Taſſart encore nous parlera du ſacre de Rheims, des otages pour la ſainte ampoule, d'entrées, de chars de triomphe de ſix cent mille livres de valeur, & nous de nous extaſier & d'admirer des merveilles auxquelles notre imagination même ne pouvoit atteindre. Cette ſainte ampoule qu'une colombe apporta du ciel pour oindre un Roi de France, & qui ne ſe vide jamais, fera dire à nos bonnes gens, Hélas ! quand notre huile de Provence eſt conſommée, il faut en acheter de nouvelle ; mais auſſi n'y-a t-il qu'un Roi très-chrétien dans le monde, & nous ſommes bien loin de l'être. Vous autres Pariſiens qui vivez dans cette ſphère d'opulence & de grandeur, vous traitez de choſes communes celles qui nous paroiſſent extraordinaires, & vous ne concevez pas l'impreſſion qu'elles font dans

le lointain & ſur la ſimplicité de nos mœurs. Je m'arrête en ſi beau chemin, de crainte de ſcandaliſer les mécréans. Soupçonnez-moi de tout ce que vous voudrez, mais au moins rendez juſtice à l'intérêt que je prends à votre perſonne, à l'admiration que j'ai pour vos talens, & aux vœux que je fais pour votre conſervation. Sur ce, &c.

LETTRE CXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 17 Mai, 1775.

JE viens de recevoir le nouveau préſent dont V. M. a bien voulu m'honorer, & je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnoiſſance; ce buſte de Mr de Voltaire, Sire, m'eſt encore plus cher par la main auguſte & chérie de qui je le tiens, que par l'ancien & illuſtre ami dont il me retrace ſi bien l'image. La reſſemblance eſt parfaite, & la fineſſe de l'exécution ne laiſſe rien à déſirer. L'inſcription *Immortalis*, eſt digne par ſa vérité, ſa ſimplicité, & ſa nobleſſe, du grand homme à qui elle eſt conſacrée, & du plus grand homme qui l'a imaginée; il ne manque, Sire, à cette inſcription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permiſſion de V. M.; c'eſt que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortali datus*. Puiſſe cet homme immortel

joindre à tous ſes titres de gloire, ſi bien mérités, celui de pacificateur du nord & de l'Europe! Puiſſe-t-il par ſon aſcendant & par ſon influence ſi puiſſante éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles! Les pauvres Welches en particulier, Sire, tout Welches qu'ils ſont, n'ont pas beſoin de nouveaux malheurs; V. M. aura ſans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au ſujet de la cherté du pain; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher ſous le miniſtère précédent, ſans que perſonne ſe ſoit plaint; mais les fripons qui faiſoient ſous ce miniſtère le commerce du blé au préjudice du peuple, ne peuvent ſouffrir un miniſtre qui ne les laiſſe pas friponner, & ils ont prodigué l'or, les manœuvres perfides, & les infamies de toute eſpèce, pour culbuter, s'ils le pouvoient, le plus honnête homme & le plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureuſement notre jeune Roi, qui aime la vertu, & à qui les fripons n'en impoſent pas, a connu le principe de tous ces troubles, & il y a mis ordre avec une fermeté, un courage & un calme, dont tous les bons citoyens ne doivent parler qu'avec reconnoiſſance & avec attendriſſement. Mais ce qui a dû lui paroître étrange, & ce qui ne le paroîtra pas à V. M., plus exercée à la connoiſſance des hommes & ſurtout des prêtres, c'eſt que pas un de ces évêques qu'on voit partout à Verſailles, & dont les diocèſes ont ſouffert de ces troubles, n'ait élevé la voix pour les faire

ceſſer. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce ſilence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choſes bien moins néceſſaires. Enfin V. M. croira-t-elle que le Roi a été obligé de faire lui-même la beſogne de ces Meſſieurs, & d'adreſſer aux curés une *inſtruction* qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, & ce que les évêques auroient dû leur dire ? Il eſt vrai que cette inſtruction eſt un chef-d'œuvre de ſageſſe & de bonté, & qu'aſſurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier ni tous les aumôniers de la cour, n'étoient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philoſophes, parce que les philoſophes les connoiſſent & les jugent, s'étoient déjà bien impudemment & bien mal-adroitement démaſqués dans la maladie du feu Roi, qu'ils vouloient laiſſer mourir ſans ſacremens. Cette nouvelle aventure achève de les faire connoître, & c'eſt un bien pour la raiſon & la vertu qu'ils perſécutent.

Voilà, Sire, un long verbiage qui n'intéreſſe peut-être guère V. M. ; j'aime mieux lui parler du Sr Taſſart, qui empreſſé de ſe rendre à ſon devoir, a hâté le moment de ſon départ de près d'un mois, pour ſe rendre auprès de V. M., au ſervice de laquelle il me paroît enchanté de conſacrer ſes travaux & ſes jours. Je ſuis bien ſûr que V. M. ſera contente des ſervices, de l'honnêteté & de la ſageſſe de ce bon Flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artiſtes welches. Le Sr Taſſart, Sire, ſe re-

commande aux bontés de V. M. pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'espérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, Sire, mettroit le comble à son bonheur, & à la reconnoissance dont il me paroît pénétré pour les bontés de V. M.

Après avoir parlé si long-temps à V. M. de nos sottises *atroces*, je ne lui parlerai point de nos sottises *ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, & de la hauteur de nos coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur-général est en place, & que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, & dans les vertus du Roi.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnoissance & d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE CXXX.

DU ROI.

Le 19 Juin, 1775.

Un petit voyage équivalent à trois cents lieues de France m'a empêché, mon cher Anaxagoras, de vous répondre plutôt. Je suis bien aise que vous soyez content du buste de Voltaire; chacun veut l'immortaliser

l'immortalifer comme il peut. La pâte de la porcelaine n'étoit pas une matière affez durable pour l'homme qu'elle repréfente; cependant nos artiftes, zélés pour le mérite de l'original, ont voulu travailler autant qu'il étoit en eux à éternifer fa mémoire, & j'ai été bien aife qu'à Berlin on rendît juftice aux talens fupérieurs. Vous me croyez, mon cher, dans les nues, occupé à gouverner l'Europe. Vous vous trompez beaucoup. Je vis en folitaire & comme le plus pacifique des hommes. L'orient eft pacifié, le nord refpire, après avoir foutenu une cruelle guerre, & les Gaules, autant que j'en fuis informé, n'ont aucun trouble à craindre. J'ai admiré la conduite de votre jeune roi, que des féditions excitées par les cabales de mauvais fujets n'ont point ébranlé, & qui n'a point cédé aux deffeins pernicieux de quelques frondeurs. Ce trait de fermeté affurera à l'avenir fon adminiftration. Des gens avides de changemens l'ont tâté; il leur a réfifté, il a foutenu fes miniftres; à préfent on ne hafardera plus de telles entreprifes. Je ne m'étonne point de la mauvaife conduite de vos évêques & de vos prêtres. Quel bien peut on attendre d'une telle engeance? Ils n'ont que deux Dieux, l'intérêt & l'orgueil. Il eft bon que votre jeune roi fe détrompe par fa propre expérience des préjugés qu'on lui avoit infpirés pour ces charlatans facrés. Heureux les Penfylvaniens qui favent s'en paffer tout à fait!

J'ai vu ici un Mr de Laval-Montmorency & un

Mr Clermont Gallerande, qui me paroiſſent des jeunes gens fort aimables, modeſtes & ſans fatuité ; ils ont été avec moi dans ce pays que j'appelle notre Canada, dans la Pomérellie. Je penſe qu'à leur retour ils en feront une belle deſcription aux Pariſiens. Des tailleurs & des cordonniers ſont des virtuoſes qu'on recherche dans ce pays, faute d'en avoir. J'établis à préſent cent quatre-vingts écoles tant proteſtantes que catholiques, & je me regarde comme le Lycurgue ou le Solon de ces barbares. Imaginez-vous ce que c'eſt ; on ne connoît point le droit de propriété dans ce malheureux pays ; pour toute loi le plus fort opprime impunément le plus foible ; mais cela eſt fini, & on y mettra bon ordre à l'avenir. Les Autrichiens & les Ruſſes ont trouvé chez eux la même confuſion. Ce ne ſera qu'avec bien du temps & une meilleure éducation de la jeuneſſe qu'on parviendra à civiliſer ces Iroquois.

Taſſart eſt arrivé. Je ferai ce qui ſera poſſible pour le contenter, ſurtout en faveur de votre recommandation. A préſent qu'une partie de mes tournées eſt achevée, je me rejette à tête baiſſée au milieu des lettres, ſeul vrai aliment de l'eſprit & ſeuls amuſemens dignes des êtres qui forment quelques prétentions à la raiſon ; car dans le fond, il me ſemble que nous n'en avons que fort peu. Adieu, mon cher Anaxagoras, vous feriez une œuvre bien méritoire ſi vous pouviez vous déterminer un jour à venir viſiter l'hermite de Sans-Souci. Cependant je ne vous preſſe point. Vous vivez dans un pays où il faut

tant de confidérations, de confidérations, de confidérations, qu'un fecrétaire perpétuel de l'académie n'y fait pas tout ce qu'il veut. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 10 Juillet, 1775.

ON m'avoit alarmé beaucoup il y a peu de temps fur la fanté de V. M.; j'avois couru fur le champ chez Mr le Baron de Goltz, qui m'avoit raffuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avoit reçues; la dernière lettre que V. M. a eu la bonté de m'écrire a diffipé tout-à-fait mes inquiétudes, & m'a prouvé que non-feulement V. M. jouiffoit d'une fanté parfaite, mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en eft la fuite & la preuve. Jouiffez-en long-temps, Sire, & pour votre gloire, & pour le bien de la philofophie, à laquelle vous êtes fi néceffaire.

Vous avez bien raifon, Sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, & ne néglige rien pour y parvenir; il faut les meilleurs choix, & il vient encore de nommer pour fucceffeur au Duc de la Vrillière (qui part enfin à la fatisfaction générale) l'homme le plus refpecté peut-être de notre nation, & avec le plus de juftice, Mr de Malefherbes, qui

concourra avec Mr Turgot à mettre partout la règle, l'ordre & l'économie, bannis depuis ſi long-temps. Grande eſt l'alarme au camp des fripons ; ils n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes ; mais toute la nation eſt enchantée, & fait des vœux pour la conſervation & la proſpérité du Roi. Je parle de ces deux vertueux miniſtres avec d'autant moins d'intérêt, qu'aſſurément je ne veux & n'attends rien d'eux. Le Contrôleur-général, à qui j'ai offert mes ſervices, à condition qu'ils ſeroient gratuits, me diſoit il y a quelques jours qu'il voudroit bien faire quelque choſe pour moi : *Gardez-vous-en bien,* lui répondis-je ; *outre que je n'ai beſoin de rien, je veux que mon attachement pour vous ſoit à l'abri de tout ſoupçon.* Enfin, Sire, toute la nation dit en chorus : *Un jour plus pur nous luit* ; & elle eſpère que ſes vœux ſeront exaucés. Les prêtres ſeuls font toujours bande à part, & murmurent tout bas, ſans oſer trop s'en vanter ; mais le Roi connoît les prêtres pour ce qu'ils ſont, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de récompenſer du cordon bleu le ſeul honnête homme qui ait été parmi ſes inſtituteurs ; il fera ſans doute juſtice des autres, en n'écoutant point leurs conſeils, s'ils s'aviſoient de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à V. M. le détail des cérémonies du ſacre ; elle aura été indignée ſans doute de l'affectation, & je pourrois dire de l'impudence, avec laquelle les prêtres ne font faire au Roi de ſermens que pour eux. On aſſure qu'ils ont mieux

fait encore dans cette occasion, & qu'ils ont supprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques assistans demandent au peuple, *s'il reconnoît Louis XVI pour Roi.* Ces bons citoyens briseroient, s'il leur étoit possible, les liens les plus chers qui unissent le monarque aux sujets, l'obéissance commandée par l'amour. Je sais bien mauvais gré à l'auteur du *système de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples ; si cet écrivain dangereux eût seulement ouvert l'histoire ecclésiastique, il y auroit vu que de tout temps & en toute occasion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puissent tous les souverains, Sire, penser comme vous sur cette engeance, qui ne connoît, comme vous le dites si bien, que deux Dieux, l'intérêt & l'orgueil !

Je suis bien sûr que la Pomérellie se sentira du gouvernement de V. M., que les lumières, & la justice y règneront, & que vous rendrez ces Esquimaux plus heureux & plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le Sr Taffart aux bontés de V. M., & j'espère qu'il en sera digne par son travail & par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi que de voir V. M., au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux lettres ; elles en recueilleront le fruit & par vos ouvrages & par votre protection ; & on pourroit frapper une médaille où Frédéric seroit d'un côté, & Minerve de l'autre, avec ces mots, *Ditat et defendit* ; il *l'enrichit et la dé-*

fend. Pour moi, Sire, je ne puis plus guères être autre chofe que le témoin des fuccès de la philofophie ; ma fanté me permet à peine un léger travail ; elle commence cependant à prendre un peu plus de confiftance, & je voudrois bien qu'elle en pût prendre affez pour me permettre d'aller encore préfenter à V. M. le jufte hommage de mon profond refpect, de mon admiration, & de la vive reconnoiffance que je dois à fes bontés. C'eft avec ces fentimens que je ferai toute ma vie, &c.

LETTRE CXXXII.

DU ROI.

Le 5 Août, 1775.

On vous avoit alarmé mal à propos, mon cher Anaxagoras ; je n'ai eu que quelques accès de fièvre & un rhume de poitrine dont le voyage de Pruffe m'a entièrement guéri. Croyez-moi, il n'y a point de fanté fans exercice. Un voyage eft un reméde plus efficace que l'ipécacuanha & le quinquina. Si vous veniez chez nous, vous regagneriez vos forces. Un vieillard affez gai pour fon âge, vous communiqueroit fa bonne humeur, & vous retourneriez à Paris rajeuni de dix ans. Un Milord au nom baroque, à l'efprit aimable, m'a rendu une lettre de votre part. Pour moi d'abord, eh ! comment fe porte le prince des philofophes, eft-il gai ? Tra-

vaille-t-il? L'avez vous vu ſouvent? Moi point, je viens de Londres. Mais d'Alembert eſt à Paris. Mais il m'a envoyé ſa lettre pour vous la rendre. Ainſi d'explication en explication j'ai débrouillé qu'il a été précédemment à Paris, & qu'ayant fait votre connoiſſance, il avoit d'abord imaginé que pour être bien reçu ici il lui falloit un paſſeport d'Anaxagoras. Il ne s'eſt pas trompé, & je conviens que c'eſt un des Anglois les plus aimables que j'aye vus; je n'en excepte que le nom, que je ne retiendrai jamais, & dont il devroit ſe faire débaptiſer, pour prendre celui de Stair qui lui convient également.

A préſent, grâce à l'inconſtance, on ne parle plus ni de pigeon céleſte, ni de ſainte ampoule, ni de ſacre, ni de toutes ces pauvretés qui rappellent le ſouvenir des ſiècles d'ignorance & de barbarie. On dit beaucoup de bien de votre nouveau Roi. J'en ſuis charmé, pourvu qu'il perſévère & qu'il ne ſe laiſſe pas entraîner aux manigances de ſes courtiſans & de cette tourbe qui environne les rois & réunit ſes complots pour leur faire commettre des ſottiſes. On vante fort le choix de ſes miniſtres. Pour moi, qui ne ſuis ni comme les ſinges qui imitent, ni comme les perroquets qui répètent, j'attends qu'ils ayent été certain temps en activité pour juger d'eux par leurs actions. Je ne connois ni Turgot ni Maleſherbes, mais bien un Mr de Malefieux, homme très-inſtruit & aimable qui paſſoit ſa vie auprès de Madame du Maine à Seaux. Vos financiers & vos

robins ne font connus que de ceux auxquels les uns donnent des billets payables au porteur, ou de ceux qui gagnent les procès par leur habileté; leur réputation ne paſſe pas le Rhin, à moins qu'il ne paroiſſe quelque factum bien fait ſur quelque cauſe célèbre. On aime dans l'étranger ceux qui font plaiſir, non ceux qui ennuient. L'auteur d'une bonne tragédie aura un nom plus généralement connu que le premier préſident aux enquêtes & que le chancelier même. Et puis tous ces miniſtres paſſent; ils ſont ſur un piédeſtal ſi mobile, que le moindre choc les renverſe, & l'on regrette d'en avoir fait la connoiſſance. J'ai vu, moi qui n'ai que ſoixante trois ans, plus de quatre vingts miniſtres en France. Ces productions de la faveur ou de l'intrigue n'intéreſſent guères, à moins qu'il ne ſe trouve dans leur nombre quelque homme bien ſupérieur. Je m'en tiens à un Voltaire, à un Anaxagoras; leur eſpèce n'a pas beſoin de décorations étrangères, elle vaut par elle-même; je leur donne la préférence ſur les la Vrillière, les Amelot, les la Verdie, les Terray, les Rouillé & toute leur ſéquelle; non pas qu'un miniſtre habile & honnête ne ſoit eſtimable, mais il doit ſe contenter de l'approbation du peuple auquel il fait du bien: au lieu que les gens de lettres inſtruiſent, plaiſent & amuſent toute l'Europe; ils doivent donc de juſtice en recueillir les ſuffrages.

Je laiſſe à Meſſieurs vos évêques la faculté de faire de leurs tours. Ce ſont des moules à ſottiſes; on ne

peut attendre autre chofe d'eux ; je les abandonne aux anathèmes encyclopédiques, & les dévoue eux & leur féquelle aux Dieux infernaux, s'il y en a ; mais non les bons pères jéfuites, pour lefquels je conferve un chien de tendre, non comme moines, mais comme inftituteurs de la jeuneffe, comme gens de lettres dont l'établiffement eft utile à la fociété. J'ai vu jouer le Kain, & j'ai admiré fon art. Cet homme feroit le Rofcius de fon fiècle, s'il étoit un peu moins outré. J'aime à voir repréfenter nos paffions avec vérité telles qu'elles font ; ce fpectacle remue le cœur & les entrailles ; mais je me refroidis auffitôt que l'art étouffe la nature. Je parie que vous penfez, voilà les Allemands, ils n'ont que des paffions efquiffées, ils répugnent aux expreffions fortes, qu'ils ne fentent jamais. Cela fe peut ; je n'entreprendrai pas de faire le panégyrique de mes concitoyens ; il eft vrai qu'ils ne ruinent les moulins ni ne gâtent les femailles en fe plaignant de la cherté des blés ; ils n'ont point fait jufqu'ici de Saint Barthelemy ni de guerres de la fronde ; mais comme le monde s'éclaire de proche en proche, nos beaux efprits efpèrent que tout cela viendra avec le temps, furtout fi les Welches veulent bien nous honorer de la friction de leurs efprits. Parmi ces Welches j'excepte toujours les Voltaire & les d'Alembert, defquels je ferai l'admirateur jufqu'au moment où la nature me fera rentrer dans la maffe dont elle m'a tiré pour me produire. Sur ce, &c.

00100378

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016